This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER
HN PB9Z Y'

Digitized by Google

37582.6 (44)

Harvard College Library

FROM

Mr. Edgar Scott

Digitized by Google

Digitized by Google

37582.6 (44)

Harvard College Library

FROM

Mr. Edgar Scott

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.

44.

Digitized by Google

SENLIS,
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

Digitized by Google

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME VI.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE RUE HAUTEFEUILLE, No 16.
1822.

Digitized by Google

37582.6 (4d).

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
AUG 1 1952

Digitized by Google

LE COUVENT,

OU

LES FRUITS DU CARACTÈRE

ET

DE L'ÉDUCATION,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR LAUJON,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, le 16 avril 1790.

NOTA. La Notice sur Laujon se trouve dans le tome IV des Opéras-Comiques en prose au cinquante-neuvième volume de la présente collection.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

L'ABBESSE, femme très-âgée.
La sœur SAINT-ANGE, religieuse non professe.
La marquise de SAINT-SER.
La sœur BONAVENTURE, tourière, moins âgée que l'abbesse.
La sœur ANASTASE, jeune converse.
La sœur EUPHÉMIE, jeune converse.
Mlle FIERVILLE, fille d'un financier.
PREMIÈRE PENSIONNAIRE.
SECONDE PENSIONNAIRE.
TROISIÈME PENSIONNAIRE.
} Filles de qualité.
FRANÇOISE, commissionnaire, attachée au tour.

La scène se passe dans le parloir de l'Abbesse.

Digitized by Google

LE COUVENT,

OU

LES FRUITS DU CARACTÈRE ET DE L'ÉDUCATION.

COMÉDIE.

SCÈNE I.

Le théâtre représente le parloir de madame l'Abbesse ; une grille sépare la partie intérieure de ce parloir, de sa partie extérieure.

SŒUR EUPHÉMIE, sortant de l'appartement de l'Abbesse; SŒUR ANASTASE, arrive de la porte du cloître presque en même tems que sœur Euphémie, elle a quelques livres à la main.

SŒUR EUPHÉMIE, en regardant les vases de fleurs.

Grace au ciel, voilà le parloir de notre bonne Abbesse orné comme elle le souhaitait. (*Apercevant la Sœur.*) Ah! sœur Anastase! cela n'est-il pas?...

SŒUR ANASTASE.

Délicieux... ma sœur?... mais, c'est du

Digitized by Google

parloir extérieur que le coup-d'œil doit être charmant.

SŒUR EUPHÉMIE, courant ouvrir la porte de la grille et avec joie.

Venez, ma sœur!

SŒUR ANASTASE.

Vous en avez la clef, ma sœur?

SŒUR EUPHÉMIE.

Madame me l'a prêtée pour ouvrir à la sœur Saint-Ange.

(Elles entrent dans le parloir extérieur.)

(Sœur Anastase examine le tout avec satisfaction.)

SŒUR ANASTASE.

Ah! cela repose la vue tout-à-fait agréablement! et le fauteuil de Madame entre son perroquet et ses fleurs! oh! par exemple, c'est parfait.

SŒUR EUPHÉMIE.

C'est ce qu'elle m'a dit... et vous voyez que, soit qu'elle reçoive dans l'intérieur, (*Sœur Anastase fait signe que non.*) ou dans l'extérieur du parloir, elle trouve ou sous sa main, ou sous ses yeux, toutes ses petites douceurs habituelles... Mais êtes-vous aussi excédée de fatigue que moi, ma sœur? (*En s'asseyant.*)

Digitized by Google

SŒUR ANASTASE.

Si je le suis? sœur Euphémie, sainte miséricorde! quelle matinée! dès cinq heures du matin aller à notre laboratoire, préparer la potion calmante de Madame; de chez Madame, au garde-meuble pour transporter les beaux sièges; chercher, avec la tourière, dans le parloir près la classe, le clavecin, la table des études; puis au jardin pour en rapporter des fleurs: puis, un moment au réfectoire...

SŒUR EUPHÉMIE.

Comme de raison, ma sœur; et moi? me réveiller avant le jour... aussi, voyez mes yeux!... je suis sûre qu'ils font peur... m'habiller à la hâte,... (*Sœur Anastase lui attache son voile.*) aussi mon voile tient à peine sur ma tête, (*Avec volubilité.*) puis le lever de Madame, sa toilette, puis (*Appuyant sur ceci.*) faire partir sur-le-champ une lettre d'elle....

SŒUR ANASTASE.

Pour qui, ma sœur?

SŒUR EUPHÉMIE, avec humeur.

Eh! je n'ai pas eu la précaution de lire l'adresse.

SŒUR ANASTASE, avec reproche.

Ah! ma sœur!

Digitized by Google

SŒUR EUPHÉMIE.

Cela est vrai, mais j'étais si troublée... et pourquoi tous ces dérangemens? quel est son but en ornant si bien son parloir?

SŒUR ANASTASE.

Ce n'est pas, je crois, pour ajouter à la faveur, déjà assez grande, qu'elle fait à la nouvelle maîtresse, de lui prêter son parloir, pour donner aujourd'hui ses leçons?

SŒUR EUPHÉMIE.

Oh bien, oui!

SŒUR ANASTASE, l'interrompant.

Madame faire de ces bévues-là?... Elle connaît trop bien son monde. Allez, allez, ma sœur! malgré son grand âge, elle ne radote pas encore.

SŒUR EUPHÉMIE; on sonne.

Mais elle m'appelle? oui; elle me sonne. (*En courant vite.*) Je reviens, et lui dirai que vous avez fait sa commission. (*Elle rentre vite chez l'Abbesse.*)

SŒUR ANASTASE, vivement.

Tâchez de savoir quelque chose!

Digitized by Google

SCÈNE II.

SŒUR ANASTASE.

Que je ne puisse deviner!... cela est impatientant!... mais je songe... cette lettre qu'elle a fait partir ce matin? serait-ce pour un mariage?... et cette maîtresse de clavecin avec qui elle veut causer?... Ces femmes-là connaissent bien du monde! Madame aime assez à s'occuper des intérêts des familles... Allons! je m'attends à voir, cette après-midi, arriver quelque grande dame à ce parloir, que l'on a disposé à cet effet. Ah! sœur Euphémie! vous n'avez rien de nouveau?

SCÈNE III.

SŒUR EUPHÉMIE, SŒUR ANASTASE; LA TOURIÈRE, un instant après.

SŒUR EUPHÉMIE, à sœur Anastase qui la suit, et ferme la porte de la grille.

Rien: sortez, prenez vos livres; nous donnerons le tout ensemble à la Tourière. (*En sonnant la Tourière.*) Ma sœur! ma sœur!

Digitized by Google

LA TOURIÈRE, ouvrant sa porte.

Eh bien, eh bien? encore un surcroît d'occupations, je gage?

SŒUR EUPHÉMIE.

Le tour, s'il vous plaît, ma sœur, pour les livres de musique de la sœur Saint-Ange, à qui Madame m'a chargé d'ouvrir son parloir?

SŒUR ANASTASE, en mettant aussi ses livres dans le tour.

Et les livres d'histoire, d'instruction...

LA TOURIÈRE.

Je sais, je sais.

SŒUR EUPHÉMIE, lui montrant une chocolatière qu'elle met dans le tour.

Et puis? ce qui vous fera oublier vos peines?

LA TOURIÈRE, avec joie.

Ha! ha! remerciez bien pour moi Madame! entendez-vous, mes sœurs? dites-lui que j'aurai l'œil à ce que l'on ne dérange pas la sœur... passez moi la sonnette... si elle a besoin de moi...

SŒUR EUPHÉMIE.

Si la nouvelle maîtresse arrive, vous sonnerez Madame, qui ne veut parler à personne autre,

Digitized by Google

LA TOURIÈRE.

Qu'est-ce que vous dites donc, ma sœur? venez, venez! il faut que je m'explique là-dessus...

(Les sœurs rentrent dans le parloir extérieur.)

Madame aurait-elle oublié qu'elle m'a dit qu'elle recevrait ici, aujourd'hui, une Marquise... qu'accompagnera la mère... d'une de nos pensionnaires?... c'est un objet plus intéressant que vous ne croyez, vous autres!

SŒUR EUPHÉMIE.

Comme quoi donc, ma sœur?

LA TOURIÈRE.

Ah! comme quoi? comme quoi? je vous le dirais bien, mais c'est que... il faut absolument que je sache à quoi m'en tenir... (*A sœur Euphémie.*) Ma sœur! allez tout de suite lui dire que je vais exécuter ses ordres; que... (*A sœur Anastase.*) vous entendez bien, ma sœur? mais si c'était un oubli de Madame? (*A sœur Euphémie.*) vous m'en préviendriez tout de suite?... entendez-vous?

SŒUR EUPHÉMIE, à Sœur Anastase.

J'y cours; voilà la clef. Si la sœur Saint-Ange arrivait...

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LA TOURIÈRE, SŒUR ANASTASE.

LA TOURIÈRE.

C'est que je ne veux manquer à rien... et j'ai de la mémoire, Dieu merci!... Au reste, il n'y aurait rien d'étonnant que ce fût une affaire manquée.

SŒUR ANASTASE.

En quoi donc? dites-moi...

LA TOURIÈRE.

Je vous dirai donc que... (*S'interrompant en voyant sœur Saint-Ange qui arrive du cloître.*)... voici la sœur Saint-Ange!

SŒUR ANASTASE.

Et mademoiselle de Fierville!

LA TOURIÈRE.

Et mademoiselle de Fierville?... je me sauve... Moi qui n'ai pas encore fait sa commission!... Elle m'en dirait de bonnes.

SŒUR ANASTASE.

Sa toilette est faite de bon matin!

Digitized by Google

LA TOURIÈRE, fermant sa porte.

Il y a peut-être de bonnes raisons pour cela.

(Elle sort.)

(La sœur Anastase ouvre la grille à la sœur Saint-Ange et rentre chez l'Abbesse.)

SCÈNE V.

Mlle DE FIERVILLE, SŒUR SAINT-ANGE.

Mlle DE FIERVILLE.

Sœur Saint-Ange, sœur Saint-Ange! voyez le soleil qu'il fait, venez donc au jardin!

SŒUR SAINT-ANGE.

Non, vous dis-je.

Mlle DE FIERVILLE.

Et qu'est-ce que vous voulez faire au parloir de madame l'Abbesse?

SŒUR SAINT-ANGE.

Profiter de la permission qu'elle m'a donnée; y trouver les amusemens que je cherche.

Mlle DE FIERVILLE.

Ah! votre éternel clavecin! votre musique et vos dessins, et vous appelez cela!... des amusemens?

SŒUR SAINT-ANGE.

En connaissez-vous de plus agréables?

Digitized by Google

Mlle DE FIERVILLE.

Eh ! c'est d'un ennui...

SŒUR SAINT-ANGE.

Cela vous ennuie ?

Mlle DE FIERVILLE.

A la mort !

SŒUR SAINT-ANGE.

Je vous plains.

Mlle DE FIERVILLE, d'un air très-content.

Je ne suis pourtant point du tout à plain-
dre. Sœur Saint-Ange ! faites-moi votre com-
pliment !

SŒUR SAINT-ANGE.

Et sur quoi ?

Mlle DE FIE. LLE.

Comment ! vous ne devinez pas ?... à l'a
joyeux que vous me voyez ?...

SŒUR SAINT-ANGE.

Non.

Mlle DE FIERVILLE.

Vous n'avez pas pris garde que je suis pl
parée qu'à l'ordinaire ?

SŒUR SAINT-ANGE.

Ah ! vous allez voir madame votre mère

Digitized by Google

Mlle DE FIERVILLE.

Mon père, vous voulez dire ? non pas que je n'aimasse autant ma mère, si je ne retrouvais toujours dans sa bouche les mêmes leçons que l'on me fait au couvent.

SŒUR SAINT-ANGE.

C'est qu'elle vous aime ; et plus une mère a de tendresse pour sa fille, moins elle a d'indulgence sur les défauts qu'elle remarque en elle.

Mlle DE FIERVILLE.

Mais des défauts ? je n'en ai pas ; (*Vivement.*) est-ce que vous m'en trouveriez ?

SŒUR SAINT-ANGE.

Je ne dis pas cela.

Mlle DE FIERVILLE.

Vous voyez donc bien qu'elle a tort ; d'autant que ce n'est pas ma faute, si nos goûts sont différens. (*D'un ton très léger.*) j'aime la parure, elle la déteste ; elle aime la lecture, je ne saurais la souffrir... à l'exception des romans... que j'aime à la folie !

SŒUR SAINT-ANGE.

Et qui sont si instructifs ?...

Mlle DE FIERVILLE.

Si amusans ! si tendres !... et que ma mère

Digitized by Google

m'arrache des mains, dès qu'elle peut me surprendre à les lire.

SŒUR SAINT-ANGE.

Elle a tort.

Mlle DE FIERVILLE.

N'est-ce pas ? c'est beaucoup plus intéressant, je crois, que de savoir si... Clovis a existé avant Philippe de Macédoine... que je ne verrai jamais... et qui est mort ?... il y a peut-être deux cents ans, n'est-ce pas ?

SŒUR SAINT-ANGE, riant.

Oh ! oui, vous avez raison.

Mlle DE FIERVILLE, avec vivacité.

Sans doute, car à quoi cela sert-il ? les maîtres arrivent, on me sonne ; la leçon commence, elle m'ennuie ; je baille, ils s'en aperçoivent ; ils lèvent le siége, je leur donne leur cachet ; ils s'en vont, bien contens ; et moi aussi ; et tous les jours c'est la même chose, parce que je n'aime point ce qui me gêne, et qu'enfin, quand on est riche, on n'a pas besoin de toutes ces balivernes-là.

SŒUR SAINT-ANGE, avec douceur, mais d'un ton un peu sérieux.

Eh ! Mademoiselle !... les fortunes qui paraissent le mieux assurées, sont souvent celles qui s'écroulent le plus facilement ; qui l'a mieux éprouvé que moi ? où en serais-je, si

Digitized by Google

mes talens ne m'avaient assuré ici un sort à l'abri de tous les événemens ?

Mlle DE FIERVILLE, très-vivement.

Un sort ? ah ! miséricorde ! vous appelez une place au noviciat, un sort ?

SŒUR SAINT-ANGE.

Très-consolant, quand on n'a pas plus de ressources qu'il ne m'en restait ; et c'en est une bien précieuse, puisque je la dois en partie à mes talens, qui tout faibles qu'ils sont, me serviront de dot dans ce couvent, grâce aux bontés de madame l'Abbesse.

Mlle DE FIERVILLE, d'un ton très-léger.

Oh ! oui, madame l'Abbesse a assez bien arrangé cela ; (*Très-vivement.*) mais c'est que vous lui serez utile au moins, ne vous y trompez pas.

SŒUR SAINT-ANGE, avec douceur.

Ne diminuez rien de l'obligation que je lui dois avoir.

Mlle DE FIERVILLE, d'un ton dédaigneux et à part.

Ne va-t-elle pas s'imaginer que c'est pour l'amour d'elle, pauvre dupe ! allez, allez ! croyez que l'Abbesse, avec son petit ton doucereux et son air de désintéressement, sait très-bien ce qu'elle fait ; et que la bonne opinion qu'elle a d'elle-même, ne l'empêche

Digitized by Google

pas de sentir combien vous leur devenez nécessaire. Car vous êtes...

SŒUR SAINT-ANGE.

Très-reconnaissante.

Mlle DE FIERVILLE.

Fort bien, fort bien... mais suffit que ce qui vous convenait, parce que vous n'avez pas d'autres ressources,... je puis bien m'en passer, moi qui suis riche?

SŒUR SAINT-ANGE, d'un ton sérieux.

Eh! j'étais née pour l'être! si mon père, objet de tous mes regrets...

Mlle DE FIERVILLE.

Comment! quand il vous a rendu victime de son imprudence?

SŒUR SAINT-ANGE.

Ah! vous allez me conter mon histoire.

Mlle DE FIERVILLE, avec joie.

Eh bien! laissons cela pour parler de ce qui m'intéresse; d'abord, comment me trouvez-vous?

SŒUR SAINT-ANGE, avec ironie.

Chose fort intéressante, en effet!

Mlle DE FIERVILLE.

Très-intéressante, parce que j'ai des raisons

Digitized by Google

pour être jolie aujourd'hui... Il faut que je vous confie un secret, mais vous me promettez de n'en rien dire ?

SŒUR SAINT-ANGE.

Oh ! je ne suis point du tout curieuse.

Mlle DE FIERVILLE.

Oh que si ! premièrement une religieuse l'est toujours.

SŒUR SAINT-ANGE, riant.

Oh ! mais je ne suis encore qu'aspirante.

Mlle DE FIERVILLE.

Plaisanterie à part ; faites-moi votre compliment, sœur Saint-Ange ! (*Avec grande joie.*) Je vais sortir du couvent !

SŒUR SAINT-ANGE, riant.

A la joie que vous annoncez de le quitter, vous n'avez pas envie d'y laisser beaucoup de regrets ! vous devriez cependant songer, que vous n'y avez pas déjà trop d'amies.

Mlle DE FIERVILLE.

Mais vous êtes d'une sincérité admirable !

SŒUR SAINT-ANGE.

C'est le seul mérite que je me connaisse.

Mlle DE FIERVILLE.

C'est très-mal à vous ; car il faut que je

Digitized by Google

vous croie mon amie, pour vous mettre dans une confidence...

SŒUR SAINT-ANGE.

Que vous avez déjà faite à cinq ou six de ces demoiselles.

Mlle DE FIERVILLE, vivement.

Comment! Elles vous l'ont dit?... Oh! les bavardes!

SŒUR SAINT-ANGE.

Eh! qui voulez-vous qui vous garde le secret? vous ne garderiez celui de personne; vous cherchez à mortifier vos compagnes....

Mlle DE FIERVILLE.

Comment? quand elles se font un plaisir de m'humilier; quand à tout propos elles trouvent le moyen de citer... et c'est *M. le Marquis*, mon père... *M. le commandeur*, mon oncle, *M. le baron*, mon petit-frère!... et moi, que ces titres-là désolent!...

SŒUR SAINT-ANGE.

Pour imiter leurs torts, vous les écrasez du poids de la fortune de monsieur votre père... qui vous aveugle...

Mlle DE FIERVILLE.

Dites que c'est la jalousie qui aveugle mes compagnes. Aussi n'ai-je eu rien de plus pressé, que de leur annoncer que mon mariage va me

Digitized by Google

rendre leur égale! et tout en recevant leurs complimens, je voyais qu'elles étouffaient de dépit.

SŒUR SAINT-ANGE.

Charmantes dispositions! eh! Mademoiselle, je souhaite que vous n'éprouviez jamais combien il est dangereux de prêter des armes à l'envie : mais au moins, pour parler de votre mariage avec tant de confiance, auriez-vous dû attendre que vous fussiez assurée de plaire à la mère de votre prétendu. (*Elle passe à la table des études.*)

Mlle DE FIERVILLE.

Vous savez donc que ma mère doit me l'amener ici aujourd'hui! comme tout se sait pourtant! Mais... vous doutez que je lui plaise? vous m'alarmez; est-ce que je ne suis pas coiffée à l'air de mon visage?

SŒUR SAINT-ANGE.

Eh! je ne dis pas cela?

Mlle DE FIERVILLE.

Oh! mais je le devine, moi. Convenez-en! le bleu ne me va point; aussi, c'est la faute de votre sotte de sœur Tourière, à qui j'ai dit de me faire l'emplette d'un ajustement couleur de rose, et je l'attends depuis ce matin! (*Avec impatience.*) Ah! sonnez-là, je vous en prie!

Digitized by Google

SŒUR SAINT-ANGE.

Eh! Mademoiselle! m'enlever tout le tems que je veux employer à l'étude!

Mlle DE FIERVILLE, prenant la sonnette avec impatience.

Ma sœur, vous n'êtes guère complaisante! (*Elle sonne.*) Il me semble pourtant, que la peine n'était pas considérable. (*Elle sonne.*) Viendra-t-elle donc à cette heure? (*Elle sonne.*)

SCÈNE VI.

SŒUR SAINT-ANGE, LA TOURIÈRE, Mlle DE FIERVILLE.

LA TOURIÈRE.

Eh bien! eh bien! quand vous sonnerez cent fois, il faut bien le tems de monter l'escalier!

Mlle DE FIERVILLE.

Ah! vous voilà, sœur Tourière?

LA TOURIÈRE.

J'ai cru que madame l'Abbesse se trouvait mal, ou que le feu était au couvent, pour le moins.

Mlle DE FIERVILLE.

Voilà un quart-d'heure que je sonne, pourquoi ne montez-vous pas?

Digitized by Google

LA TOURIÈRE, avec humeur.

Oh pourquoi ?... Mademoiselle ! vous avez le commandement beau ? mais il ne faudrait être occupée que de vous !

Mlle DE FIERVILLE.

Quand cela serait ? il me semble que mon père vous donne d'assez bonnes étrennes pour cela ?

LA TOURIÈRE, avec plus d'humeur.

Ma foi, Mademoiselle... ce sont... de petites... gracieusetés, j'en conviens... mais qui sont bien gagnées... avec vous, je vous en réponds ; et si c'était aussi bien vous, comme c'est lui qui me les a données ? je vous les aurais rendues, tant vous me les avez reprochées de fois... Mais enfin, qu'est-ce que vous voulez ?

Mlle DE FIERVILLE.

Comment, ce que je veux ? l'avez-vous oublié ? et cet ajustement couleur de rose, que je vous ai prié de me faire faire par la marchande de modes ? Grâce à votre peu de soin, je ne l'aurai pas.

LA TOURIÈRE, avec humeur.

Comment, grâce à mon peu de soin ?... est-ce que je peux y aller, moi ? est-ce que je peux quitter mon tour ? Qu'est-ce que j'ai pu faire, que d'envoyer... Françoise... dire

Digitized by Google

que vous attendiez après ?... qu'on se dépêchât?

Mlle DE FIERVILLE.

Bon ! Françoise est une lambine.

LA TOURIÈRE, haussant les épaules.

Françoise ! Françoise !... qui est la diligence même ! et qui y a été de si bon cœur !... sans déjeûner encore... et voilà le grand merci ? et moi qui laisse refroidir mon chocolat, que madame l'Abbesse a eu la bonté de m'envoyer! et tout cela pour écouter. (*Elle sort.*)

Mlle DE FIERVILLE.

Ah ! vous êtes impatientante.

LA TOURIÈRE, revenant sur ses pas, et bégayant de colère.

Ma... ma foi, Mademoiselle ! quand vous descendriez comme on dit, de... de la côte... d'Adam ?... vous n'en diriez pas plus.

(La sœur Saint-Ange en riant, et haussant les épaules, prend un livre.)

Mlle DE FIERVILLE.

Ah ! vos sornettes m'ennuient;... (*Regardant la sœur qui lit.*) il me paraît aussi, que j'empêche la sœur Saint-Ange, de faire sa lecture ? je ferai tout aussi bien d'aller au jardin. (*Elle sort avec humeur, et revient sur ses pas.*) Ah ! s'il arrivait ici une Marquise... que ma mère m'amènera, une Marquise, en-

Digitized by Google

tendez-vous... ayez soin de me sonner tout de suite !

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LA TOURIÈRE, LA SŒUR SAINT-ANGE.

LA TOURIÈRE, en grognant.

On n'y manquera pas... allons, allons ! celle-là a bon besoin de son bien toujours ! (*A la sœur.*) J'espère que nous en serons bientôt débarrassées ; car cette Marquise ?... c'est pour un mariage ; vous savez cela ?

SŒUR SAINT-ANGE.

Oui.

LA TOURIÈRE.

Et avec le bien que celle-ci a ?... cela ne peut pas manquer, vous entendez bien ? car je vous assure, ma sœur, que moi (qui ne veux de mal à personne !)... en vérité !... je crois que je souhaiterais que... cela ne se fît pas ;... n'était... qu'elle nous resterait encore ici ?

SŒUR SAINT-ANGE, se levant après avoir remis les livres en place.

Il est vrai qu'on serait tenté de croire, qu'elle s'inquiète peu de s'y faire aimer.

Digitized by Google

LA TOURIÈRE.

Aimer!... comment, ma sœur! c'est que s'il y en avait deux comme elle ici!... assurément, je suis bien attachée à madame l'Abbesse, et à toutes ces dames, et à vous, ma sœur, en particulier...

SŒUR SAINT-ANGE.

Je vous en remercie, sœur Bonaventure.

LA TOURIÈRE.

Non, c'est la vérité; mais si nous en avions deux comme elle!... que je ne m'appelle pas sœur Bonaventure! (Dieu me pardonne le serment! et vous ma sœur!) mais je crois que je renoncerais à être tourière, pour n'avoir plus à faire à elle, oui; je préférerais je crois, d'être simple sœur... attachée... aux cuisines ou au potager.

SŒUR SAINT-ANGE, avec un ton de bonté.

Je le crois, ma pauvre sœur; mais vous oubliez que votre chocolat se refroidit?

LA TOURIÈRE.

Bien obligé, ma sœur; (*Elle sort et revient.*) A propos j'oubliais aussi de vous dire que la maîtresse de clavecin, qui est malade, doit en envoyer une autre à sa place.

SŒUR SAINT-ANGE.

C'est bon, c'est bon.

Digitized by Google

LA TOURIÈRE, en s'en allant.

Madame l'Abbesse me l'a fait dire ce matin ; mais j'avais oublié de vous en prévenir, parce que cette mademoiselle de Fierville?... réellement elle me fait tourner la tête. (*Avec douceur.*) Sans adieu, ma sœur! (*Elle sort.*)

SŒUR SAINT-ANGE.

Adieu, sœur Bonaventure.

LA TOURIÈRE, grognant en s'en allant.

Ah! mon Dieu... ça!... mais c'est qu'on n'y tient pas. (*Elle rentre chez elle.*)

SCÈNE VIII.

LA SŒUR SAINT-ANGE, seule, riant, et passant à son clavecin.

La pauvre sœur Bonaventure n'est pas contente; et franchement, elle a raison.... quel caractère! je ne vois personne dans ce couvent, qui ne fût fort aise de la voir humiliée... que je plains le mari qui l'aura! mais en attendant que la maîtresse de clavecin arrive, occupons-nous un peu! (*Elle feuillette plusieurs livres de clavecin, et les remet à leur place en disant.*) Voyons! une pièce?... non... quelques airs plutôt... Ah! ma chanson favorite! (*Elle se met au clavecin et chante.*)

Digitized by Google

AIR.

L'attrait qui fait chérir ces lieux
C'est le calme de l'innocence;
Quand aurai-je le droit heureux
D'en partager la jouissance!
C'est mon espoir! c'est le seul bien,
Qui doive me séduire;
C'est un bonheur, je le sens bien,
Puis-je trop me le dire?

SECOND COUPLET.

Ici la douceur de nos lois
Rend nos jours et nos nuits paisibles;
Et l'amitié seule a des droits
Pour enchaîner nos cœurs sensibles.

C'est, etc.

(On entend la sonnette du parloir.)

Mais on sonne! c'est pour madame l'Abbesse; c'est apparemment cette Marquise. (*Elle se lève, et va remettre sa musique en place.*)

Digitized by Google

SCÈNE IX.

SŒUR SAINT-ANGE, LA MARQUISE DE SAINT-SER, tenant un livre de musique, LA TOURIÈRE, qui porte ses dessins.

LA TOURIÈRE, après avoir mis en place le carton de dessins.

Si vous voulez vous asseoir, Madame? madame l'Abbesse va venir.

SŒUR SAINT-ANGE, à la Marquise.

Vous savez, Madame, que son grand âge, ne lui permet pas d'aller bien vite? mais je vais la chercher et lui donner la main.

LA MARQUISE.

Ma sœur, vous êtes bien obligeante; oserais-je vous prier de lui dire, que je suis la maîtresse de dessin et de musique, que madame Henri envoie pour la suppléer?

SŒUR SAINT-ANGE.

Ah! c'est Madame! (*Elle lui fait une révérence.*) Je vais avec grand plaisir faire votre commission; je suis bien aise de vous prévenir; (*D'un air riant.*) j'aurai l'honneur d'être une de vos écolières.

LA MARQUISE.

J'en serai charmée. Mais n'oubliez pas que

Digitized by Google

c'est au défaut de madame Henri, dont assurément je n'ai pas le talent.

SŒUR SAINT-ANGE, riant.

Oh! la modestie est le fard des talens; mais, Madame, vos momens sont sûrement précieux; je vais faire diligenter Madame l'Abbesse. (*Elle sort.*)

LA MARQUISE.

Je vous en remercie, ma sœur.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, LA TOURIÈRE.

LA MARQUISE.

Voilà une jeune sœur bien aimable?

LA TOURIÈRE.

Aimable, douce... ah! c'est qu'il faut la connaître! c'est la sœur Saint-Ange.

LA MARQUISE, avec surprise.

Comment, la sœur Saint-Ange? je connais fort ce nom-là!

LA TOURIÈRE.

Oui; c'était son nom de pensionnaire.... car elle a été pensionnaire, avant d'être au noviciat; elle a eu un père... quand je dis! on

Digitized by Google

sent bien cela; mais c'est que son père?... avait épousé en secondes noces une autre femme... qui n'était pas la mère de celle-ci... C'est une grande histoire que tout cela; le père ?...était vraiment capitaine de vaisseau.

LA MARQUISE.

Eh ! j'en ai entendu parler.

LA TOURIÈRE.

Oui, oui, c'est cela... car sa douceur, sa figure? c'est beaucoup; mais ce n'est rien en comparaison de son ame;... Pour ne pas plaider avec sa belle-mère... qui avait besoin du peu de bien que le père avait laissé... parce qu'il avait embarqué presque toute sa fortune... et que sur la mer, son vaisseau et lui... rien ne s'est sauvé... vous entendez bien?... Or, cette jeune demoiselle-ci aurait pu demander à sa belle-mère le bien du père, vous concevez bien?... et c'était juste; eh bien ! Madame, elle a préféré, pour laisser du soulagement à sa belle-mère, de se faire religieuse... et elle n'en dit rien... J'ai su cela, moi, parce que je sais tout, et elle ne veut pas que l'on le sache, elle, c'est ce qu'il y a de mieux; et si je vous dis cela, c'est que j'espère que vous n'en parlerez pas au moins, Madame?

LA MARQUISE.

N'ayez pas peur! mais dites-moi un peu, mademoiselle de Fierville?...

Digitized by Google

LA TOURIÈRE.

Oh! ce sera votre écolière aussi? mais (*A part.*) quelle différence! vous verrez, vous verrez... (*L'Abbesse entre.*) Ah! voilà, madame l'Abbesse!

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, L'ABBESSE, soutenue par les converses, et précédée par sœur Saint-Ange qui lui baise la main et sort.

L'ABBESSE, à la Marquise.

Ah! madame la M..... (*La Marquise lui fait un signe.*) Laissez-nous un peu, sœur Bonaventure! (*Les converses qu'elle fait retirer se parlent d'un air animé et marquent leur surprise et leur curiosité.*)

LA TOURIÈRE.

Si madame de Fierville amène cette Marquise, les ordres que Madame m'a fait donner, tiennent-ils?

L'ABBESSE.

Nous verrons... oui, oui... (*La Tourière sort.*) Je vous demande mille pardons, Madame, j'ai pensé vous nommer madame la Marquise.

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Je l'ai bien vu ; aussi vous ai-je fait signe, vous auriez tout découvert ; (*Elles s'asseient.*) comment vous portez-vous ?

L'ABBESSE.

Vous êtes bien bonne, madame la Marquise, je vais, (*S'écoutant parler*) aussi bien que peut le permettre mon grand âge, et tous les soins qu'entraîne après soi la place que je remplis... Vous les imaginez sans peine, madame la Marquise ? mais je suffis encore à tout... et quand on veut, comme moi, entrer dans tous les détails d'une administration comme celle de cette maison !... je vous assure qu'il faut, une tête... aussi bonne que celle que j'ai... et j'en suis (*D'un air riant.*) quelquefois étonnée moi-même... Que voulez-vous ? ce sont des grâces d'état, et que le ciel daigne m'accorder... Mais madame la Marquise, venons à ce qui vous intéresse !

LA MARQUISE.

Oui ; mais ne m'appellez donc plus madame la Marquise !

L'ABBESSE.

N'ayez pas peur ! je ne m'y tromperai pas ; je vous ai déjà annoncée dans cette maison, comme une maîtresse de musique et de dessin ; (*Riant et d'un ton de satisfaction.*) Je suis à tout, Madame, je suis à tout.

Digitized by Google

LA MARQUISE.

J'en suis bien persuadée ;...

L'ABBESSE.

Et j'en ai bon besoin, je vous assure .. Oh ça ! voulez-vous que je sonne pour avertir Mademoiselle de Fierville ?

LA MARQUISE.

Causons un petit moment sur ce qui la regarde !

L'ABBESSE, souriant.

Vous avez peur que j'aie oublié ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ! Mais jugez si j'ai bien retenu ce que contenait votre lettre ! « vous avez un fils, de vingt-six ans,... colonel d'un régiment,... et qui ne manque pas de fortune... »

LA MARQUISE.

Mais mon fils, en passe de faire son chemin, aura toujours après moi, vingt-cinq mille livres de rente.

L'ABBESSE.

Oh ! mademoiselle de Fierville sera immensément riche... Mais tout cela ira à merveille, sa mère est prévenue ; et le père ?... est impatient d'appeller sa fille, madame la Marquise. Mais suivons !... « Comme vous

Digitized by Google

» désireriez que monsieur votre fils, en pre-
» nant une femme, vous donnât en elle, une
» compagne, qui contribuât à votre satis-
» faction.... n'est-ce pas cela? vous êtes bien
» aise de connaître par vous-même celle que
» vous lui destinez?

LA MARQUISE.

C'est cela même.

L'ABBESSE.

Vous voyez donc bien;... etc...

LA MARQUISE.

Mon fils me laisse absolument maîtresse de son choix.

L'ABBESSE.

Je viens de vous le dire; et pour mieux juger la jeune personne, aux parens de laquelle j'ai déjà porté les premières paroles, vous avez engagé sa mère...

LA MARQUISE.

Qui m'a promis le secret, à n'en rien dire à sa fille...

L'ABBESSE.

Ainsi que moi, à trouver bon que vous vinssiez ici, sous le prétexte de donner des leçons.

LA MARQUISE.

Justement, mais dites-moi, je vous prie!...

Digitized by Google

le caractère de mademoiselle de Fierville ?...

L'ABBESSE, avec un peu d'embarras, et de surprise.

Son caractère !... oh ! vous entendez bien que je ne peux guère répondre... sur cela... Si j'en dis du bien ? je vous paraîtrai suspecte ; et puis, il faut bien que j'abandonne quelques détails aux maîtresses, qui, sous mes ordres, aident à conduire cette maison... D'ailleurs je suis très-discrète sur ces questions-là. Elle est jolie d'abord... elle a de l'esprit, mais vous en jugerez vous-même, je vais sonner pour l'avertir. (*Prenant la sonnette sur le clavecin.*)

LA MARQUISE.

Volontiers.

L'ABBESSE, en sonnant.

Elle est jolie, fille unique ; elle aura cent mille livres de rente ; son père est dans la haute finance, et depuis trente ans, je vous laisse à penser...

LA MARQUISE, à part.

Pas un seul mot sur son caractère !

L'ABBESSE.

Chut !

Digitized by Google

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, LA SŒUR EUPHÉMIE.

L'ABBESSE, à la sœur.

AVERTISSEZ Mademoiselle de Fierville pour sa maîtresse de clavecin... Ah! et la sœur Saint-Ange.

SŒUR EUPHÉMIE.

C'est bon, Madame.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

L'ABBESSE, LA MARQUISE.

L'ABBESSE.

CAR vous l'avez aussi pour écolière, Madame; je lui fais continuer ses leçons.... Vous l'avez déjà vue, notre sœur Saint-Ange?

LA MARQUISE.

Elle m'a fait une peine!...

L'ABBESSE.

C'est un ange, Madame, que cette personne-là, candeur, esprit, talens... Elle est élève de notre maison, et nous fait honneur,

Digitized by Google

j'ose le dire. Dans deux mois elle sera des nôtres... Je la fais recevoir sans dot.

LA MARQUISE.

Cela m'intéresse avec d'autant plus de raison, que je connaissais son père.

L'ABBESSE.

Oui ?

LA MARQUISE.

Feu mon mari s'était proposé de demander Mademoiselle de Saint-Ange, pour mon fils, qui était même décidé à l'épouser, sur tout le bien qu'on en disait, quoiqu'il ne l'eût vue qu'une seule fois : moi, qui vous parle, je ne la connais que d'aujourd'hui; le père s'est avisé de se remarier ; je perdis mon époux ; la position de mon fils devint plus brillante, celle de mademoiselle de Saint-Ange le devenait moins.

L'ABBESSE.

Sûrement.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, SŒUR EUPHÉMIE, Mlle DE FIERVILLE.

SŒUR EUPHÉMIE.

MADEMOISELLE de Fierville.

Digitized by Google

L'ABBESSE.

Ah! Madame, c'est une de vos écolières (*La sœur Euphémie retire le fauteuil de l'Abbesse; et après avoir présenté mademoiselle de Fierville à la Marquise, elle donne le bras à l'Abbesse.*)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS; PLUSIEURS PENSIONNAIRES, observant avec curiosité, de la porte de la grille.

Mlle DE FIERVILLE, à part, et avec humeur.

Ce n'est que la maîtresse de clavecin!...

UNE PENSIONNAIRE.

Ce n'est pas sa Marquise?

LES AUTRES PENSIONNAIRES.

Ce ne serait pas sa Marquise? voyons! écoutons! (*Elles se cachent derrière les siéges du parloir intérieur.*)

L'ABBESSE.

Je vous laisse, et reviendrai savoir si vous êtes contente.

SŒUR ANASTASE, sortant de chez l'Abbesse, fait un cri de frayeur en voyant quelqu'un derrière les siéges.

Ah! Mesdemoiselles! vous m'avez fait une peur...

Digitized by Google

L'ABBESSE, appelant les Pensionnaires qui s'enfuyaient.

Eh! que venez-vous faire ici, Mesdemoiselle ?...

UNE PENSIONNAIRE, en entrant dans le parloir extérieur avec ses Compagnes.

Faire notre cour à Madame. (*Elles lui baisent la main tour-à-tour.*)

L'ABBESSE.

Oui, oui ;... et puis un peu de curiosité?

UNE PENSIONNAIRE.

Il est vrai, notre mère... qu'il en est bien quelque petite chose... (*Aux autres.*) Pourquoi mentir ?

AUTRE PENSIONNAIRE, gaiement.

Notre mère devine tout; nous venions... pour voir cette Marquise, que de Fierville nous a dit qu'elle attendait.

TOUTES.

C'est la vérité, notre mère.

UNE PENSIONNAIRE.

Et cela?... pour faire compliment avec toute confiance...

TOUTES TROIS, avec ironie, en regardant mademoiselle Fierville.

Oui! avec toute confiance, à notre bonne amie.

Digitized by Google

L'ABBESSE.

Fort bien, fort bien, mais cela ne doit regarder que Mademoiselle. Laissez-la prendre sa leçon!

LES PENSIONNAIRES, après lui avoir baisé la main, et l'avoir saluée, sautant de joie et rentrant dans le cloître.

Ce n'est pas sa Marquise!

SCÈNE XVI.

LA MARQUISE, Mlle DE FIERVILLE.

LA MARQUISE, après avoir salué modestement, et avoir essayé, si le clavecin était d'accord.

Oh! ça, Mademoiselle, voulez-vous que nous commencions! je dois vous prévenir que je n'ai assurément pas le talent de madame Henri.

Mlle DE FIERVILLE, regardant si l'Abbesse est rentrée.

Oh! vous en aurez toujours assez pour moi... (*Avec joie.*) Madame l'Abbesse est rentrée... prenez d'abord votre cachet!... je ne me soucie pas de prendre ma leçon.

LA MARQUISE.

Vous n'aimez peut-être pas le clavecin?

Digitized by Google

Mlle DE FIERVILLE.

Ni la musique.

LA MARQUISE.

C'est-à-dire, que vous préférez le dessin !

Mlle DE FIERVILLE.

Oh ! bien oui ! comment ! s'attacher, de gaîté de cœur, à faire de gros yeux... qui ne finissent pas ? car on ne m'en sort pas ; voyez ! (*Montrant l'exemple.*) Voilà mon cahier ; c'est une occupation bien amusante !

LA MARQUISE.

Mais, quand on commence... ..

Mlle DE FIERVILLE.

Par ennuyer, l'on a tort ; tenez ! voici un cachet de plus, pour ne m'en plus parler.

LA MARQUISE.

Eh ! mais...

Mlle DE FIERVILLE.

Prenez donc ! est-ce que madame Henri ne vous a pas prévenue que c'est mon usage ?

LA MARQUISE.

Elle a oublié de me le dire.

Mlle DE FIERVILLE.

Ce sont mes conditions ; et il faut bien qu'elle y souscrive ; car sans cela, je dirais à mon père, qu'elle montre mal ; et lui, qui ne

Digitized by Google

se connaît pas plus en talens, que je ne les aime, mais qui paie bien, me donnerait bien vite une autre maîtresse; ainsi vous jugez bien que madame Henri!...

LA MARQUISE, riant.

Ah! Mademoiselle, je n'ai garde d'indisposer contre elle une écolière aussi précieuse que vous.

Mlle DE FIERVILLE.

C'est bien sur cela que je me fie.

LA MARQUISE.

Au surplus, ce sont des talens qui ne sont pas absolument nécessaires; et Mademoiselle s'en dédommage sûrement par des connaissances plus utiles... la géographie, l'histoire... La lecture, par exemple?...

Mlle DE FIERVILLE.

M'ennuie à la mort; quoi? l'histoire ancienne ou profane?... des dates à se mettre dans la tête? cela fatigue à retenir... il n'y a guère que la danse que j'aime... encore?...

LA MARQUISE, riant.

Vous ne faites pas grand cas des talens?

Mlle DE FIERVILLE, riant.

Pas trop, si vous voulez que je vous dise vrai; et mon père pense sur cela bien différemment de ma mère... Va, va, ma fille,

Digitized by Google

me dit-il, quand ma mère me sermonne : (car elle est pour les talens, elle,)... Va, ne crains rien, tu es jolie ; tu auras du bien ; un mari sera trop heureux de t'avoir... à propos de cela? vous êtes sûrement répandue dans le monde?

LA MARQUISE.

Mais un peu ; à l'aide des écolières que j'ai.

Mlle DE FIERVILLE.

Je vous dirai... mais n'en parlez pas au moins!

LA MARQUISE.

Vous jugez bien, Mademoiselle!...

Mlle DE FIERVILLE.

C'est qu'il est question pour moi d'un mariage.

LA MARQUISE, jouant l'air étonné.

D'un mariage?

Mlle DE FIERVILLE, avec joie.

Oui, cela ne dépend en quelque façon que de mon aveu...

LA MARQUISE.

Ah! fort bien.

Mlle DE FIERVILLE.

Causons un peu ensemble! cela vaudra mieux que ma leçon... *Elle se lève et va à la porte en chantant.*)Attendez que je voie si

Digitized by Google

la porte de l'Abbesse est bien fermée. (*Elle revient se mettre à sa place.*) Oui. Connaissez-vous madame la marquise de Saint-Ser?

LA MARQUISE, avec joie.

Beaucoup : je finis même à présent un dessin tout-à-fait intéressant dont elle m'a chargée : elle s'est donné des soins pour me procurer de nouvelles écolières ; et j'enseigne de plus à une de ses nièces avec qui j'en parle souvent.

Mlle DE FIERVILLE, avec joie.

Oui?... (*L'embrassant.*) Oh! vous êtes charmante... vous allez me dire tout ce que j'ai envie de savoir.

LA MARQUISE.

Vous me rappelez en effet que j'ai entendu parler du mariage de son fils.

Mlle DE FIERVILLE, avec joie et vivacité.

Eh! vraiment oui; c'est de moi qu'il est question; et quelle femme est-ce que cette Marquise?

LA MARQUISE.

Une femme... de mon âge!.. qui n'a qu'un fils.

Mlle DE FIERVILLE.

Je le sais.

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Il n'a des yeux que pour elle, qui, de son côté, n'est occupée que de son bonheur.

Mlle DE FIERVILLE, vivement.

Oh! cela, j'en suis sûre, car elle veut me le donner pour mari, comme je vous le dis.

LA MARQUISE.

Ah! cela est vrai...

Mlle DE FIERVILLE.

Oui, oui... Mais dites-moi? est-ce une femme qui aime la dissipation? le plaisir?

LA MARQUISE.

Mais c'est une femme assez sensée, autant que je puis m'y connaître;... Elle fait grand cas des talens, par exemple.

Mlle DE FIERVILLE, d'un air assez rêveur.

Oui?

LA MARQUISE.

Oui.

Mlle DE FIERVILLE.

Et faudra-t-il vivre avec elle?

LA MARQUISE.

Comment! vous en doutez? oh! très-certainement; une femme qui aime son fils ne voudra pas s'en séparer; du moins, je le crois.

Digitized by Google

Mlle DE FIERVILLE, d'un air rêveur.

Vous croyez ? (*Vivement.*) Oh ! une bru qui a de l'esprit comme moi, tourne comme elle veut celui de son mari ; et quand il n'est plus question après que d'un sacrifice, vous jugez bien !...

LA MARQUISE.

Ah ! ah !...

Mlle DE FIERVILLE, gaîment.

Ce n'est pas là mon embarras... et le marquis de Saint-Ser ? d'une jolie figure, à ce que l'on dit ?

LA MARQUISE.

Mais assez bien...

Mlle DE FIERVILLE, très-gaîment.

Bon, tant mieux ! et son caractère ?... car c'est un point essentiel !

LA MARQUISE.

Vous êtes bien dans mes principes ; mais... il est doux, aimable.

Mlle DE FIERVILLE.

Jugez donc quel plaisir, quand, me trouvant Marquise, je viendrai dans un carrosse brillant, faire ici ma visite de nouvelle mariée, pour flatter le petit amour-propre des religieuses qui m'ont élevée ! et surtout je n'oublierai pas de demander mes compa-

Digitized by Google

gnes, qui seraient à la joie de leur cœur, si mon mariage ne se fesait pas... vous avez pu les voir? Mais continuons; le Marquis est donc aimable, doux?

LA MARQUISE.

Mais un peu ennemi du faste.

Mlle DE FIERVILLE.

Quelle folie! aime-t-il du moins le bal, la comédie, les spectacles enfin?

LA MARQUISE.

Il y va, mais sans en raffoler.

Mlle DE FIERVILLE.

Oh! je veux qu'il en raffole, parce que j'en raffolerai, moi; et qu'il faut bien que je me dédommage de l'ennui que j'ai eu au couvent... d'ailleurs, je lui apporte une fortune assez considérable, pour qu'il se prête à tout ce qui peut me plaire. Mais j'entends quelqu'un. Mettons-nous vite, à ma leçon de dessin! voilà mon exemple... (*En le lui montrant.*) Mes yeux éternels! cela n'est-il pas bien récréatif? (*A voix basse.*) Il est bien heureux que je vous aie trouvée aussi instruite!

LA MARQUISE.

Je vous assure, Mademoiselle, que je me sais bon gré de l'être.

Digitized by Google

SCÈNE XVII.

LA MARQUISE, Mlle DE FIERVILLE, LA TOURIÈRE, FRANÇOISE, qui tient dans un carton un ajustement couleur de rose.

LA TOURIÈRE.

MADEMOISELLE, voilà votre ajustement, couleur de rose, que Françoise apporte de chez la marchande de modes.

(Françoise salue en mettant sur la table le carton.)

Mlle DE FIERVILLE, avec humeur.

(A Françoise qui sort toute interdite.) (A la tourière.) Elle est une sotte; et vous oubliez tout.... elle arrive à présent, je vais la gronder comme elle le mérite... imaginez-vous, Madame, que j'envoie chercher un ajustement couleur de rose, parce que le bleu ne me va pas si bien.

(Elle voit arriver la sœur Saint-Ange.)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, LA SŒUR SAINT-ANGE.

Mlle DE FIERVILLE, avec humeur.

AH! sœur Saint-Ange! voilà mon ajustement que l'on m'apporte à présent! à présent!.... que dites-vous de cela?.... et ma-

Digitized by Google

dame la marquise de Saint-Ser ne tardera sûrement pas à arriver!

SŒUR SAINT-ANGE, avec grande surprire.

Comment! madame la marquise de Saint-Ser!

Mlle DE FIERVILLE, avec impatience.

Eh oui! cette dame que j'attends.

SŒUR SAINT-ANGE, à part.

Ciel!

Mlle DE FIERVILLE, sans regarder la sœur.

C'est bien cruel... je n'aurai jamais le tems.. encore, ma femme-de-chambre qui n'est pas revenue de chez mon père! Je vais toujours dans ma chambre; peut-être qu'en me dépêchant.... Oui, oui: je vous quitte, Madame; mais, pressée comme je le suis! vous jugez bien!... s'il faut que je n'aie pas le tems de changer d'ajustement!... je ne le paie pas à la marchande de modes, déjà... elle en sera pour sa peine, et Françoise pour sa course; elles peuvent bien s'y attendre... à présent! (*Revenant à la Marquise.*) Ah! je vous remercie de votre leçon; madame Henri ne m'en a jamais donné de plus agréable. (*La Tourière sort en haussant les épaules.*)

LA MARQUISE, lui fesant une révérence avec embarras.

Mademoiselle!... tout ce que l'on peut vous souhaiter, c'est qu'elle vous soit utile.

Digitized by Google

SCÈNE XIX.

LA MARQUISE, LA SŒUR SAINT-ANGE, rêveuse.

LA MARQUISE.

Son ajustement lui tient bien au cœur ! mais si elle connaissait comme moi la marquise de Saint-Ser, elle pourrait bien s'épargner les frais de toilette ; car l'ajustement est la chose à laquelle madame de Saint-Ser regarde le moins.

SŒUR SAINT-ANGE.

Je vois à cela que mademoiselle de Fierville vous a mise dans sa confidence ?

LA MARQUISE.

C'est la première chose qu'elle a faite ; je suis, à présent, aussi instruite qu'elle, de tout ce qui a trait à son mariage.

SŒUR SAINT-ANGE.

Elle vous connaît donc ?

LA MARQUISE.

Non assurément ! (*La sœur fait un signe de surprise qu'elle dérobe à la Marquise.*) Petite indiscrétion qui avait pour but de parler de son mariage.

Digitized by Google

SŒUR SAINT-ANGE, avec douceur et un sourire de bonté.

Ah! bien pardonnable,... à son âge surtout, dans sa position, une jeune personne aime à s'occuper et à occuper les autres de ce qui flatte ou son goût ou son amour-propre. D'ailleurs, Madame, il y a des physionomies si intéressantes, qu'elles entraînent malgré nous notre confiance.

LA MARQUISE.

Ah! ma sœur! vous voulez-donc me rendre indiscrète?... vous leur trouvez de si bonnes excuses!... Ah bien! pardonnez-moi une seule question! Au moment où vous avez entendu nommer madame de Saint-Ser, un mouvement de surprise, ou de tristesse, qui vous est échappé m'a laissé croire que vous aviez peut-être à vous plaindre d'elle?

SŒUR SAINT-ANGE.

Point du tout; que vous êtes bonne?

LA MARQUISE.

C'est que je la connais...

SŒUR SAINT-ANGE.

Ah! j'étais faite aussi pour la connaître.

LA MARQUISE.

Mais enfin?... ce saisissement m'inquiète encore.

Digitized by Google

SŒUR SAINT-ANGE.

Rien de si simple; je n'ai jamais vu madame de Saint-Ser; mais il y a... sept ans environ, que, je ne sais par quel hazard, j'eus occasion de me trouver avec son fils.

LA MARQUISE.

Ah! vous l'avez vu.

SŒUR SAINT-ANGE.

Une seule fois... et assurément trop peu de tems pour qu'il ait pu me rester la moindre idée de ses traits; mais cependant assez, pour avoir remarqué en lui (autant qu'en peut juger une jeune personne), un maintien doux, honnête et réservé, qui justifiait à mes yeux l'éloge que j'en entendais faire, et qui prouve aujourd'hui que la fortune s'attache quelquefois au mérite... Ce qui me rend cette époque si présente,... c'est qu'elle a précédé, de très peu de jours, tous les malheurs.... d'une famille... qui m'intéresse; de sorte que, ce nom... prononcé pour la première fois dans cette maison... me les a rappelés;... et je n'ai pas été maîtresse de mon saisissement; vous voyez qu'il n'y a rien que de très-naturel! C'en est assez, je crois, pour bien vous convaincre, que je n'ai pas le plus léger reproche à faire à madame de Saint-Ser?

LA MARQUISE.

J'en suis fort aise pour elle.

Digitized by Google

SŒUR SAINT-ANGE, allant, avec la Marquise à son clavecin.

Mais, Madame, prenons notre leçon! vous me faites oublier que vos momens sont précieux.

LA MARQUISE.

Je vous assure que je les trouve bien employés.

SŒUR SAINT-ANGE.

Vous êtes bien honnête, mais les réflexions nous gagnent quelquefois malgré nous. (*Feuilletant un livre de musique.*) Voyons! (*Souriant.*) Je vais trembler.

LA MARQUISE.

Vous chantez aussi?

SŒUR SAINT-ANGE.

Un peu... (*Riant.*) voulez-Vous en juger? Je vais m'accompagner. (*Changeant de livre.*) Qu'est-ce que je chanterai? (*Cherchant dans son livre.*)

LA MARQUISE, feuilletant le livre avec elle.

Ah! celle-ci?

SŒUR SAINT-ANGE.

Je ne l'aurais pas choisie... mais soit!

Digitized by Google

PREMIER COUPLET.

» Nos plaisirs sont légers, mais ils sont sans alarmes :
» Plus bruyans, dans le monde, ils en sont plus trompeurs :
» J'ai pu croire, un moment, qu'ils avaient plus de charmes ;

(La Marquise fait un geste de surprise.)

» Un seul moment d'espoir doit-il coûter des pleurs ?

SECOND COUPLET.

» Je ne cherchais qu'un cœur ; il cherchait la fortune !
(La Marquise l'observe avec plus de surprise et d'intérêt.)
» Ce fut, à mes regards adoucir ses revers ;
» La raison a banni cette idée importune ;
» Pour m'en dédommager par des liens plus chers.

LA MARQUISE.

Vous trembliez en commençant ; mais vous vous êtes rassurée sur la fin ; et je puis vous dire que vous êtes fort bonne musicienne.

SŒUR SAINT-ANGE.

Ah ! fort bonne ! c'est beaucoup dire. J'ai senti de bonne heure la nécessité de cultiver mes talens... Eh ! où en serais-je sans eux ?

LA MARQUISE.

Des réflexions tristes ? changeons de leçon ! voyons un peu vos dessins !

SŒUR SAINT-ANGE.

Volontiers (*Elle montre ses dessins, et elles s'asseient.*)

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Voilà un paysage qui est.... assez bien. (*Elle y donne un coup de crayon.*) Ah! l'ombre marquée un peu trop légèrement.

SŒUR SAINT-ANGE, corrige, et lui en présente un autre.)

(En riant.)

Vous avez raison... un peu d'étourderie!... Celui-ci?

LA MARQUISE, examinant.

Très-bien, par exemple... (*En voyant un troisième.*) A merveilles... en vérité!

SŒUR SAINT-ANGE.

Oui, oui, faites-moi des complimens!

LA MARQUISE.

Je ne flatte point... vous êtes très forte! je ne ferais pas mieux assurément.

SŒUR SAINT-ANGE.

Oh! comparez avec les originaux!

LA MARQUISE, en les comparant.

J'y vois très-peu de différence... mais convenez avec moi, qu'une copie... se ressent toujours de la gêne... qui est inséparable de l'imitation! L'on a beau copier aussi parfaitement...

SŒUR SAINT-ANGE, d'un ton découragé, et en souriant.

Oh!

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Croyez-moi, ma sœur! je m'y connais. Je suis caution qu'avec vos talens, vous ne devez chercher vos modèles que dans vous-même. Vous pouvez assurément vous passer de leçons.

SŒUR SAINT-ANGE.

Bon! j'ai voulu cinq à six fois essayer de travailler d'idée;... je n'ai jamais pu y réussir... voulez-vous voir... (*En riant avec ironie.*) de mes chefs-d'œuvres?

LA MARQUISE, en recevant les dessins qu'elle lui passe.)

Voyons, voyons!... cette tête?... (*Marquant la plus vive surprise.*) est très-bien, déjà.

SŒUR SAINT-ANGE, d'un air negligé.

Trouvez-vous?

LA MARQUISE, marquant plus de surprise et fixant la sœur plus attentivement.

Et ressemblante, même.

SŒUR SAINT-ANGE, de même.

Ressemblante?

LA MARQUISE, en fixant la sœur avec plus d'attention encore.

Quoi!... ce n'est pas une copie?

Digitized by Google

SŒUR SAINT-ANGE, lui passant un autre.

Non assurément... mais celle-ci est mieux.

LA MARQUISE.

Comment, mais... vous avez copié l'une d'après l'autre?

SŒUR SAINT-ANGE.

Non, je vous le jure... et voici le reste. Tenez! un pélerin; un berger qui garde ses moutons;

LA MARQUISE, après avoir examiné.

Mais encore une fois?... jugez-en! (*Lui présentant les dessins et les lui fesant comparer.*) Vous devez voir, comme moi, que c'est absolument la même personne, que vous présentez sous des habillemens différens; rapprochez ces têtes... (*En lui souriant pour ménager son embarras.*) et vous ne vous en étiez pas aperçue?

SŒUR SAINT-ANGE, avec étonnement et naïveté

Jamais. Cela vous prouve que mon imagination n'e st pas fertile en idées neuves.

LA MARQUISE, en cherchant son porte-feuille.

Ne dites pas de mal de vos idées! Vous allez voir que ce serait critiquer les miennes.

SŒUR SAINT-ANGE, avec un air d'embarras.

Comment donc?

Digitized by Google

LA MARQUISE.

C'est la chose la plus singulière. Une mère m'a demandé le portrait de son fils... Je vais vous le montrer; et, s'il était sorti de mes mains;... si je ne venais de l'achever à l'instant;... on croirait que nous nous sommes, toutes deux, prêté notre modèle.

SŒUR SAINT-ANGE, avec étonnement.

Madame?...

LA MARQUISE, en le lui donnant, et le rapprochant de celui de la sœur.

Jugez-en!... il est à la marquise de Saint-Ser.

SŒUR SAINT-ANGE, redoublant de surprise: rendant le portrait avec vivacité et confusion.

(*A la Marquise de Saint-Ser? avec autant de trouble que de douleur.*) Ah! Madame!... (*Avec instance.*) Madame! quel voile épais vous retirez de mes yeux! que serais-je donc devenue, si cette scène eût eu d'autres témoins que vous? (*Avec désolation.*) Suspectée, sans doute, de conserver, dans mon cœur, des impressions que je n'ai jamais dû ressentir!... je serais morte de douleur et de confusion... (*En pleurant.*) Ainsi donc l'ame,... la plus pure peut-être!... et certainement la plus innocente!... qui n'admet de bonheur, que celui de renoncer pour jamais au monde!... n'est pas à l'abri du soup-

Digitized by Google

çon !... (*Très-vivement et avec agitation.*) Madame... déchirez !... déchirez, je vous prie, ces malheureux amusemens de mes loisirs !... ils déposeraient, je le sens, contre mes premiers vœux, contre une indifférence dont je fais gloire, et dont je me suis fait une nécessité... Juste ciel !... Ah ! déchirez-les ! je vous supplie, dans l'instant !

LA MARQUISE.

Réfléchissons, ma sœur !... on pourrait les retrouver... confiez-les moi !

SŒUR SAINT-ANGE.

Vous les jetterez au feu, Madame ? vous-même ? je vous en conjure.

LA MARQUISE.

Fiez-vous en toute assurance à moi ! persuadez-vous bien que votre situation m'affecte..... au point de la regarder comme la mienne !

SŒUR SAINT-ANGE, lui baisant la main, et serrant les dessins avec agitation dans le porte-feuille de la Marquise.

Ah !... tout m'inquiète... tout m'agite.... je crains que l'on ne vienne... (*Se levant pour regarder du côté du parloir.*) (*A part.*) Si tous les jours ressemblaient à celui-ci, les instans en seraient bien cruels !

Digitized by Google

LA MARQUISE, à part.

Comme elle est charmante! et ce bonheur échapperait à mon fils?

SŒUR SAINT-ANGE.

Vous n'osez plus me regarder, Madame? donneriez-vous une interprétation humiliante pour moi à de malheureux souvenirs..... bien involontaires, je vous assure?

LA MARQUISE.

Mademoiselle, écoutez-moi!... je suis.... la meilleure et la plus sûre amie de madame de Saint-Ser. Ses projets de mariage m'ont seuls attirée ici. Et si cette mère (à qui je ne puis rien cacher) (*Sur un geste que fait la sœur pour l'interrompre.*) Écoutez-moi par grâce! Si cette mère à qui son fils parle souvent de vous et toujours avec regret, (*A la sœur qui veut encore l'interrompre.*) J'en suis sûre... si la Marquise, se pénétrant de vos malheurs, se les reprochant;... mieux éclairée enfin sur le bonheur de son fils... vous le demandait elle-même?

SŒUR SAINT-ANGE, avec transport de reconnaissance.

Ah! ah! ah! Madame! comment? votre bon cœur vous abuse, vous égare jusque-là? c'est assurément ce qui fait que j'ose vous répondre, et puis c'est une supposition... avec cela, (*D'un ton très-radouci.*) vous ne vous apercevez pas que vous opposez à

Digitized by Google

ma raison tout ce que (d'une autre que de vous) je croirais imaginé pour la troubler ? ménagez-moi donc ! et sentez, comme moi, que soumise, par la reconnaissance, aux volontés de notre digne supérieure, il ne doit jamais être dans mon ame, de laisser, dans l'asile respectable qu'elle ouvre à mes malheurs, l'exemple dangereux...

LA MARQUISE.

D'une infortunée ? qui aime mieux se condamner à des jours de trouble et de douleur, que d'avouer les sentimens qui les lui préparent ?

SŒUR SAINT-ANGE.

Voici madame l'Abbesse... je tremble... rien qui me compromette ? prenez-y garde, je vous en prie.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, L'ABBESSE.

L'ABBESSE, à qui la sœur baise la main en tremblant.

En bien ! vos écolières ? êtes-vous contente, Madame ?

LA MARQUISE.

La réponse m'embarrasserait moins s'il n'était question que de la sœur ; mais...

Digitized by Google

L'ABBESSE.

Comment donc ?

LA MARQUISE, montrant la sœur qui veut s'en aller et à qui l'Abbesse fait signe de rester.

D'abord j'ai cru devoir lui apprendre que je suis chargée de suivre ici les intérêts de madame la marquise de Saint-Ser. Vous approuverez les raisons que j'ai de m'expliquer devant mademoiselle de Saint-Ange. Madame, mademoiselle de Fierville, ne peut absolument convenir au Marquis. Quel présent à lui faire, bon Dieu ! vous ne connaissiez sûrement pas le caractère de la jeune personne ?

L'ABBESSE.

Oh ! vous vous effrayez ! quelques vivacités, un peu d'étourderie !... son âge excuse tout cela ; mais tant de fortune...

LA MARQUISE.

Serait payée trop cher. Réfléchissez-y ! je sais comme pense la Marquise, et je suis fondée à dégager absolument sa parole, et dès ce moment même.

L'ABBESSE.

Ah ! Madame !... quel embarras cela va me causer !.... et compromise ! moi ! moi ! ha ! que vous me faites de peine !

LA MARQUISE.

Eh ! j'y vais ajouter encore..... il le faut !

Digitized by Google

L'ABBESSE.

Que dites-vous? comme vous êtes émue!

LA MARQUISE.

C'est de la surprise que vient de me causer sœur Saint-Ange.

SŒUR SAINT-ANGE.

Madame!

LA MARQUISE.

Non, Mademoiselle. Quand je viens de découvrir, de ranimer en vous des impressions, que vous conserviez sans vous en apercevoir, puis-je me dispenser d'éclairer et votre bienfaitrice, et vous-même, sur les suites funestes et menaçantes qu'elles entraînent et pour l'une et pour l'autre?

L'ABBESSE, à la Marquise.

Vous m'étonnez et m'alarmez à un point!... (*A la sœur.*) Ma chère fille!.... et que cela m'ait échappé, Madame?

SŒUR SAINT-ANGE.

Mais jamais ces souvenirs ne m'ont occupée.... Daignez croire que le tems, la raison!...

LA MARQUISE.

Vous avaient trompée. J'en ai la preuve la preuve la plus sûre... (*D'un ton très-radouci, et en mettant la main sur le portefeuille.*) Voulez-vous que Madame nous juge?

Digitized by Google

SŒUR SAINT-ANGE, avec agitation vive.

Non, Madame. (*A part.*) Je ne sais ni ce que je veux, ni ce que je sens.

L'ABBESSE.

Tu me refuses pour juge? moi, ma fille? c'est m'éclairer et t'accuser toi-même... et dans ce moment, cette agitation que je ne t'ai jamais vue ne suffit-elle pas pour déceler tes sentimens...

LA MARQUISE.

Qui n'étaient qu'assoupis dans votre cœur.. Mais avec quelle facilité s'y sont-ils réveillés au seul nom de mon fils!

SŒUR SAINT-ANGE, tombant dans un fauteuil.

De votre fils ô ciel!

L'ABBESSE.

Ma fille! les impressions que tu cherches à te dissimuler n'en sont pas pour cela moins inquiétantes. Elle te prépareraient un avenir affreux... (*A la Marquise.*) Que je vous sais gré de nous avoir éclairées l'une et l'autre! et que serait-elle donc devenue si ses derniers sermens eussent assuré, dans cette maison, l'engagement absolu de sa liberté?

LA MARQUISE, avec la plus vive joie, à l'Abbesse.

Ah! je vous vois pénétrée de tout l'intérêt qu'elle inspire!

Digitized by Google

L'ABBESSE.

Sa tranquillité, la mienne, mon devoir même, Madame, tout l'exige... Quelque douloureuse que soit pour moi, la perte que nous allons faire en toi, ma fille, (*Avec la plus vive douleur.*) je te rends ta liberté.

SŒUR SAINT-ANGE.

Vous me désolez... eh bien! Madame, j'en saurai faire un usage digne de vous et de moi, en remplaçant les soins que je devais à ma bienfaitrice, par les consolations nouvelles que je puis offrir à l'infortune que mon père chérissait si ardemment.

LA MARQUISE.

Que vous êtes respectable, Mademoiselle! daignez disposer de votre liberté, non pas pour verser des consolations sur une seule mère; mais pour rassurer encore celle qui peut, à présent, vous ramener à l'idée de son fils, vous demander son bonheur, et vous répondre de ses sentimens, avec autant de sécurité, qu'elle se promet de satisfaction, si vous l'acceptez pour époux.

SŒUR SAINT-ANGE.

Quoi, Madame? que je dérange les projets que vous aviez sur mademoiselle de Fierville!

Digitized by Google

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, SŒUR ANASTASE, SŒUR EUPHÉMIE.

L'ABBESSE, les deux sœurs passent de l'appartement au cloître, écoutent.

D'ABORD, madame la marquise de Saint-Ser, (*les deux sœurs marquent leur étonnement et leur joie et courent au cloître.*) (où tu viens de l'entendre), avait dégagé sa parole...

SCÈNE XXII.

LA MARQUISE, L'ABBESSE, LA SŒUR SAINT-ANGE.

LA MARQUISE.

AVANT de vous demander la vôtre.

SŒUR SAINT-ANGE.

Mais, Madame que je vous appelle ma mère?

LA MARQUISE.

Oui, puisque vous prouvez, si bien, combien ce titre vous est chere... (*La sœur baise sa main.*) Ah! je suis au comble de la joie!

Digitized by Google

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, Mlle DE FIERVILLE, LES PENSIONNAIRES.

LES PENSIONNAIRES, de dedans le cloître.

On vient de te dire qu'elle est ici.

Mlle DE FIERVILLE.

Cela est il bien vrai ?

L'ABBESSE, avec crainte.

C'est mademoiselle de Fierville !

LA MARQUISE, à l'Abbesse, qui veut empêcher mademoiselle de Fierville d'arriver.

Laissez, je puis lui parler sans compromettre sa délicatesse ni la nôtre.

Mlle DE FIERVILLE, parlant aux pensionnaires.

Eh bien ! tant mieux ! Ma toilette me servira de quelque chose. Mais, puisque vous êtes sûres, venez avec moi ! (*Elle les amène et les quitte en voyant la Marquise.*) Ah ! bonjour, Madame ! (*Elle lui fait un salut de protection.*) (*A l'Abbesse.*) Notre mère ! ces demoiselles m'assurent que madame la marquise de Saint-Ser est arrivée. J'en doute fort ; car assurément elle m'eût fait appeler.

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Elles ne vous ont pas trompées, Mademoiselle.

UNE PENSIONNAIRE, à part.

Il serait plaisant qu'on nous eût dit vrai.

LA MARQUISE.

Vous la voyez dans cette maîtresse...

Mlle DE FIERVILLE.

A qui j'ai parlé avec tant de franchise!

DEUXIÈME PENSIONNAIRE, bas à l'oreille de Mademoiselle de Fierville.

Et qui t'a donné des leçons que tu as trouvées si agréables?

Mlle DE FIERVILLE.

Comment, Madame? ah!... (*A part.*) qu'ai-je fait!

SECONDE PENSIONNAIRE.

Je m'en étais douté, en vérité.

TOUTES TROIS.

Et moi aussi.

LA MARQUISE, aux pensionnaires.

Permettez!...

TOUTES, en lui fesant une révérence respectueuse.

Madame! pardon!...

Digitized by Google

LA MARQUISE, à mademoiselle de Fierville.

Mademoiselle, j'ignorais quand je vous ai fait offrir la main de mon fils, qu'il eût disposé lui-même de son cœur... Je compte voir aujourd'hui madame votre mère.

Mlle DE FIERVILLE.

Et lui dire notre conversation peut-être ?

LA MARQUISE, en riant.

Ah ! pas dans tous ses détails ; la prier seulement d'agréer les excuses que je vous dois à toutes deux. Mais, Mademoiselle ! (*Du ton le plus radouci.*) que ma visite ne vous ait pas été tout-à-fait inutile ! et permettez-moi de vous dire que, lorsqu'on réunit, à une figure vive et aussi intéressante, tout l'esprit que vous avez,... en vérité (*Du ton le plus indulgent et le plus doux.*) l'on serait bien à plaindre, de n'en pas faire l'usage... qui ne laisserait en vous rien à désirer.

Mlle DE FIERVILLE, la saluant d'un air gêné.

Madame !... j'entends ce que cela veut dire. (*Aux pensionnaires en s'en allant.*) Me voilà donc encore restée au couvent !

(Elle sort.)

Digitized by Google

SCÈNE XXIV.

LA MARQUISE, L'ABBESSE, SŒUR SAINT-ANGE, LES PENSIONNAIRES.

UNE PENSIONNAIRE, avec joie.

Quand je t'ai dit que son mariage ne se ferait pas...

TOUTES LES PENSIONNAIRES.

Oh! j'en étais sûre!

(Elles s'en vont.)

L'ABBESSE, les rappelant.

Mesdemoiselles, profitez de la leçon! et persuadez-vous bien, qu'aux yeux des personnes sensées, le caractère et l'éducation l'emportent sur la fortune elle-même.

LES PENSIONNAIRES.

Bien obligées, notre mère.

(Elles sortent en sautant.)

SCÈNE XXV.

TOUTES, excepté les pensionnaires et Mlle de Fierville.

SŒUR ANASTASE.

Voici l'heure...

Digitized by Google

SŒUR EUPHÉMIE.

Voici l'heure du réfectoire.

L'ABBESSE, à la Marquise et à sœur Saint-Ange.

Nous dînons toutes trois dans mon appartement?

LA MARQUISE.

Volontiers; nous nous arrangerons pour que j'emmène avec moi ma chère fille...

L'ABBESSE.

Que je regretterai souvent, mais au bonheur de laquelle nous ne cesserons d'applaudir.

SŒUR SAINT-ANGE.

Ah! Madame! que de bontés!

FIN DU COUVENT.

Digitized by Google

LE

TUTEUR DUPÉ,

COMÉDIE EN CINQ ACTES;

SUJET TIRÉ DE PLAUTE,

ACTE DEUXIÈME DU SOLDAT FANFARON;

PAR CAILHAVA;

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 30 septembre 1765.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR CAILHAVA.

Jean-François CAILHAVA D'ESTANDOUX, naquit à Toulouse en 1731. Destiné dès le berceau à l'état ecclésiastique, il fut tonsuré à sept ans, et fesait déjà le catéchisme à quatorze; mais ce n'était là qu'une apparence de vocation : il nourrissait secrètement le goût du théâtre et du service militaire, et, après avoir fait d'excellentes études auxquelles contribua beaucoup un de ses oncles, grand prieur d'un couvent à Narbonne, il entra dans un régiment à l'âge de dix-sept ans. Mais s'étant bientôt dégoûté de cette carrière, il alla vivre chez une tante, sa marraine, qui était fort riche, et où il n'eut d'autre occupation que de faire des comédies. On raconte, à cette occasion, qu'animé d'une fureur dramatique, il forçait les paysans de sa tante à jouer dans ses pièces, et qu'il les fesait aller aux répétitions à coups de houssine.

La première pièce qu'il fit paraître, fut jouée à Toulouse; mais, un théâtre de province était trop peu pour son ambition; il vint

Digitized by Google

à Paris où il donna le *Jeune Présomptueux*, qui n'eut point de succès. Il fut plus heureux lorsqu'il fit paraître l'*Égoïsme*, et cette comédie lui valut une pension de sa famille, dont il avait grand besoin à cause de la pénurie où il se trouvait.

Quelques années après, il fit jouer, le *Tuteur Dupé*, à Fontainebleau. Le roi et la reine goûtèrent tellement cette pièce qu'ils firent une pension de cent louis à l'auteur, sur leur cassette. Le prince Ferdinand de Rohan l'attira dans sa maison, où il vécut sur le pied d'ami, et sans aucune vue d'intérêt ni d'ambition, pendant dix-huit ans.

La révolution étant arrivée, Cailhava perdit toutes ses pensions, et fut réduit à son médiocre patrimoine. En 1792, il fit partie de l'assemblée électorale de Paris; il échappa aux proscriptions de la terreur, par la protection de Barras, qui l'envoya à Narbonne, en mission extraordinaire; là feignant d'être un agent plein d'ardeur de la convention, il ne parut qu'habillé en carmagnole et coiffé d'un bonnet rouge, et il profita de l'impression favorable qu'il fit dans l'esprit des anarchistes, pour faire démonter la guillotine, dont on cacha les débris dans du bois de chauffage. Après avoir sauvé la vie à quel-

Digitized by Google

ques personnes, dont une entre autres de la famille Ségur, il se sauva à Figuières en Espagne, d'où il ne revint qu'après la mort de Robespierre.

Il ne comptait pas trouver une ressource suffisante d'existence dans la représentation de ses pièces, lorsque, par une singularité unique, il fit le pari avec MM. Barré, Radet et Piis, qu'il ferait un vaudeville en une heure, et il gagna. Cet impromptu, sans exemple peut-être dans les annales du théâtre, c'est *Ziste et Zeste*, qui a eu une multitude de représentations, et qu'on voit encore aujourd'hui avec plaisir. Pendant trois ans Cailhava, ruiné, ne vécut que du produit de cette bluette.

Malgré ses embarras de fortune, il ne put jamais se décider à solliciter aucune place, et il fut, presque sans l'avoir cherché, nommé membre de l'Institut, le 25 janvier 1797, à la place de Fontanes condamné à la déportation par la faction dominante, après le 18 fructidor.

Il était connu dans le monde par son insouciance en affaires, et on l'appelait *l'Indolent d'intérêt*. L'amour de l'argent le possédait si peu qu'il fit rendre à un libraire le manuscrit d'un ouvrage que celui-ci lui avait payé

Digitized by Google

depuis trois ans, en lui remboursant la somme qu'il en avait reçue, uniquement parce que l'acquéreur ne le publiait pas assez vite.

Il fut en quelque sorte récompensé de ce désintéressement par les traitemens dont il jouit sous divers gouvernemens. Le premier consul lui fit une pension de 1800 francs, et une autre pension que lui avait jadis accordée Louis XVI pour son *Art de la comédie*, lui fut rendue; on lui accorda de plus la pension des vieillards, et enfin il reçut une faveur qui ne lui a été commune qu'avec le célèbre Delille, ce fut de compter, à l'académie, son droit de présence, quoiqu'absent, de sorte que l'on mettait son jeton à part.

Cailhava n'éprouva d'autres contrariétés, sur la fin de sa vie, que des attaques de goutte auxquelles il était sujet, et qui étant remontée dans sa poitrine le mirent au tombeau, le 27 juin 1813. Il a laissé une fille adoptive inconsolable de sa perte, et de nombreux amis, que lui avait faits son caractère, l'un des plus pacifiques et des plus bienveillans qu'on ait connus. Jamais aucune épigramme n'était sortie de sa plume, et nouvel Atticus, se tenant hors de tous les partis, il n'écrivit rien ni pour ni contre aucune opinion politique ou philosophique. Il était d'un physique avan-

Digitized by Google

tageux, d'une belle taille, et sa physionomie exprimait tout-à-la-fois la douceur et la fierté, et il avait en même tems beaucoup d'affabilité et de vivacité dans les manières. Il a donné le *Mariage interrompu*, et les *Étrennes de l'Amour*, outre les pièces dont nous venons de parler, et celles qui se trouvent dans notre recueil. Il a de plus arrangé en deux actes le *Dépit amoureux* de Molière que l'on ne joue plus que de cette manière. Il a aussi composé un ballet pantomime qui fut présenté à l'Institut; il était intitulé *Descente de Buonaparte en Égypte*.

Cet auteur s'est fait une certaine réputation dans la littérature dramatique, par son *Traité de l'Art de la comédie*, espèce de poétique dont les principes sont justes, les observations fines; mais où les citations sont trop abondantes peut-être, et le style un peu négligé. Ses *Études sur Molière*, dont il fut chargé par l'Institut, sont ce qu'il a fait de mieux dans le genre critique et polémique, et serviront à lui assurer un rang honorable parmi les écrivains qui se sont distingués dans cette carrière, comme ses pièces de théâtre parmi les auteurs comiques du siècle dernier.

Une édition de ses œuvres serait sans doute bien reçue du public.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

M. RICHARD, tuteur et amoureux d'Émilie.
DAMIS, amant d'Émilie.
MERLIN, valet de M. Richard.
GRÉGOIRE, jardinier de M. Richard.
LE NOTAIRE.
Mme ARGANTE, tante d'Émilie.
ÉMILIE, amante de Damis
MARTON, femme de chambre d'Émilie.
LE CLERC du Notaire.
UN DOMESTIQUE.

La scène est à la campagne, près d'un village aux environs de Paris.

On a pris le soin ici d'indiquer la position des personnages, par les rangs qu'ont leurs noms au commencement de chaque scène. Celui de l'Acteur, qui doit être placé du côté gauche du spectateur (ou côté de la reine) est imprimé le premier, ainsi du reste. Les changemens de place qui se font dans les scènes sont indiqués par des renvois au bas des pages.

Digitized by Google

LE

TUTEUR DUPÉ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le fond du théâtre représente deux maisons contigues, mais d'une architecture différente: les deux portes sont éloignées l'une de l'autre. La maison de madame Argante est à gauche du spectateur, et celle de M. Richard est à droite.

SCÈNE I.

MERLIN, sortant de la maison de M, Richard.

Ma foi, mon cher Merlin, je crois que la fortune veut se réconcilier avec le mérite. Ce matin je plaçais une table dans l'appartement de mademoiselle Emilie. Au bruit dont le mur a retenti, j'ai jugé qu'il était creux. Ces deux maisons de campagne ont appartenu à un certain Mondor, riche avare. Les avares cachent ordinairement leur argent: la mort les surprend; leur trésor appartient à celui qui

Digitized by Google

le découvre. Je crois avoir trouvé celui de Mondor, et je n'attends, pour le changer de logement, qu'un instant favorable. Je savoure déjà tous les plaisirs que donnent les richesses. Quel train! quels équipages! Je veux faire envier mon sort par mes anciens maîtres.... Voici Marton : courons lui faire part d'un bonheur que je veux partager avec elle.... Alte-là : les femmes n'ont pas assez de prudence pour taire toutes leurs bonnes fortunes.

SCÈNE II.

MARTON, sortant de chez madame Argante, MERLIN.

MERLIN.

Bonjour, mon adorable. Peut-on savoir ce que tu viens de faire dans cette maison voisine de la nôtre?

MARTON.

Monsieur Richard, mon maître et le tien, est allé avec son jardinier dans le village. Je profite de son absence pour négocier certaine affaire dont je veux te faire part.

MERLIN.

Avant tout, écoute-moi. J'ai un pressentiment secret que je vais faire fortune; et je voudrais...

Digitized by Google

MARTON.

Et moi, je viens te proposer le moyen de réaliser ton pressentiment. Veux-tu gagner deux mille écus ?

MERLIN.

La peste ! trois mille, s'il le faut.

MARTON.

Te sens-tu le talent nécessaire pour tromper un vieux tuteur amoureux, et servir deux jeunes amans ?

MERLIN.

C'est mon fort à moi que l'adresse et l'industrie. Tous mes ancêtres se sont distingués dans cette noble carrière ; et j'ose me flatter d'avoir jusqu'à présent marché dignement sur leurs traces.

MARTON.

Cette noble émulation me plaît ; et je vais t'apprendre bien des choses.

MERLIN.

Fais-moi une exposition claire et simple de l'état où sont les affaires : nous marcherons plus uniment.

MARTON.

Mondor, à qui appartenaient ces deux maisons, laissa en mourant deux nièces jumelles, qui par parenthèse se ressemblent

Digitized by Google

parfaitement par la taille et les traits, mais point du tout par le caractère.

MERLIN.

On m'en a dit quelque chose.

MARTON.

Mondor confia Hortense à madame Argante, sa sœur, et Emilie à M. Richard, ton vieux maître. Il donna à chaque nièce une de ces maisons, et laissa à ton patron, par son testament, le reste de sa fortune, pour la leur partager quand elles se marieront, avec la clause expresse, que, si l'une se marie sans l'aveu de M. Richard, sa part sera donnée à l'autre.

MERLIN.

Je vois avec chagrin que le consentement du tuteur est très-nécessaire. Poursuis.

MARTON.

Ton maître, obligé de voir souvent la tante, s'offrit à elle pour époux. La dame, qui depuis long-tems cherchait un second mari, accepta l'offre, et Richard promit, par écrit, d'épouser dans deux mois.

MERLIN.

Je commence à deviner : au bout de ce tems il n'en voulut rien faire ?

MARTON.

Précisément. Il compara les charmes de

Digitized by Google

madame Argante, qui a soixante ans, avec ceux d'Emilie, sa pupille, qui n'en a que dix-huit : toute comparaison faite, il donne la préférence à la nièce.

MERLIN.

Et la nièce compare les agrémens de quelque jeune homme avec les désagrémens de mon antique maître : toute comparaison faite, elle donne la préférence au jeune homme ; cela se devine encore.

MARTON.

Ah ! Merlin, elle aime Damis, un jeune marquis ; mais un marquis... comme on n'en voit point ! Il n'est ni suffisant, ni léger, ni étourdi, ni pétulant. Il a de l'esprit, sans que ce soit aux dépens du bon sens ; il est brave, et d'une illustre naissance : croirais-tu qu'il ne parle jamais de ses ancêtres ni de sa valeur ?

MERLIN.

Peut-être paie-t-il exactement ses dettes ?

MARTON.

Il fait mieux ; il n'emprunte jamais.

MERLIN.

Oh diable, tu dis vrai : c'est le phénix des marquis !

MARTON.

Il apprend que M. Richard nous a fait quitter

Digitized by Google

Paris : il vole se jeter aux pieds de la tante. La dame à son tour lui conte ses chagrins. Ils forment de concert le dessein de s'opposer aux projets amoureux de ton maître ; et ils sont arrivés ce matin dans cette maison, dont madame Argante jouit, comme tutrice d'Hortense.

MERLIN.

Cette Hortense est-elle du voyage ?

MARTON.

Non ; on la laisse dans le couvent jusqu'à ce qu'un parti se présente.

MERLIN.

Dis-moi ? pourquoi madame Argante, en vertu de la promesse de M. Richard, n'essaie-t-elle pas de se faire épouser par force ?

MARTON.

Elle diffère toujours, parce que le public a, dit-elle, mauvaise opinion des attraits d'une femme obligée de plaider pour avoir un époux.

MERLIN.

Elle a raison, et le public aussi.

MARTON.

Enfin, si tu peux unir Émilie au Marquis, et la tante à ton vieux maître, on te promet deux mille écus.

MERLIN, gravement.

Puisque M. Richard a promis d'épouser

Digitized by Google

madame Argante, puisque les deux jeunes amans s'aiment de bonne foi, tous les cœurs bien placés doivent s'intéresser au succès de ces deux mariages. Je conclus donc, je veux, je prétends qu'ils soient terminés au plus tôt, et je puis, sans blesser ma philosophie, faire mes efforts pour leur réussite.

MARTON.

Monsieur Richard sait que la tante est ici. Il a défendu à Emilie et à moi d'aller chez elle. Mais il ignore l'arrivée de son rival qui se cache avec soin, et qui a laissé ses gens dans le village.

MERLIN.

La précaution est bonne.

MARTON.

Avant le retour du tuteur, il faut procurer une entrevue aux jeunes amans, qui ne se sont pas vus depuis quinze grands jours. Damis va se rendre ici : je l'attends. Cours dire à ma maîtresse que je la prie de descendre ; mais ne l'instruis pas de l'arrivée de Damis : sa surprise sera plus agréable.

MERLIN.

J'y cours. (*A part.*) Fortune, tu ne sers jamais à demi ! pendant l'absence d'Émilie, je pourrai plus commodément enlever mon cher trésor.

(Il entre chez M. Richard.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

MARTON, DAMIS, sortant de chez madame Argante.

DAMIS.

Eh bien! Marton, te devrai-je mon bonheur?

MARTON.

J'ai deux bonnes nouvelles à vous apprendre. Merlin est de notre parti, et mademoiselle Émilie va paraître.

DAMIS.

Émilie va paraître! Dieu!.... Mon cœur vole au-devant d'elle!... Mais, dis-moi, ma chère Marton, l'absence, souvent trop fatale aux amans, ne m'a-t-elle pas été funeste? Ta belle maîtresse te parle-t-elle souvent de moi?

MARTON.

Toujours. Elle sacrifie à ce plaisir jusqu'au soin de sa toilette. Si pour lors vous pouviez être caché dans un coin, et nous entendre, que vous seriez content!

DAMIS.

Tu m'enchantes!

MARTON.

Une jeune personne, qui se croit seule avec

Digitized by Google

sa confidente, dit des choses bien expressives.

DAMIS, vivement.

Ah! ma chère Marton, si tu voulais, je le goûterais ce plaisir pur, inexprimable, d'entendre Emilie peindre tous les sentimens que je lui inspire, et me faire, sans me voir, les aveux les plus tendres!

MARTON.

Oui! cette délicatesse me plaît dans un amant de nos jours. Eloignez-vous, et vous reparaîtrez quand la conversation sera engagée.

DAMIS, l'embrassant.

Tu es divine! Juge de ma reconnaissance par la grandeur du service que tu me rends.

MARTON.

Partez donc; l'on vous verra.

(Damis se cache.)

SCÈNE IV.

MARTON, ÉMILIE, DAMIS, caché.

ÉMILIE, sortant de chez M. Richard.

Ah! Marton, n'as-tu pas vu quelqu'un qui se cache derrière ces arbres? Je me retire vite.

MARTON, à part.

Puisqu'elle veut fuir, elle n'a sûrement pas

Digitized by Google

reconnu Damis. (*Haut.*) Arrêtez un moment.

ÉMILIE.

Tu m'appelles en vain.

MARTON, à part.

Pour la retenir, il n'y a qu'à la mettre tout bas de la confidence. (*Bas à Emilie.*) Mademoiselle, l'homme qui se cache est un pauvre diable d'amoureux qui a recours à cette ruse pour savoir bien au vrai ce que vous pensez de lui.

ÉMILIE.

Quoi ! je serai toujours persécutée par mon tyran !

MARTON.

Et non ! c'est...

ÉMILIE.

Je ne t'écoute point.

DAMIS, à part.

Approchons pour entendre. Dieu ! quel moment flatteur l'amour me prépare!

MARTON, bas à Émilie.

Apprenez....

ÉMILIE.

A quoi bon se cacher ? Je lui aurais dit à lui-même qu'il m'obsède en vain...

DAMIS, à part.

Comment donc !

Digitized by Google

MARTON.

En voici bien d'un autre!

ÉMILIE.

Que je ne l'aime point...

DAMIS, à part.

L'ingrate!

ÉMILIE.

Que je ne l'aimerai jamais...

DAMIS, à part.

La perfide! ah, j'en mourrai!

MARTON, à Émilie, en l'arrêtant et fesant signe à Damis d'approcher.

Tournez-vous.

ÉMILIE.

Non.

DAMIS, d'une voix étouffée.

Elle ne veut pas me voir! Paraissons, et forçons l'infidèle à rougir.

MARTON, à Émilie.

Songez à ce que vous dites.

ÉMILIE.

Je dis ce que je sens.

DAMIS.

Encore! Oh! c'en est trop! Fuyons... Oui; fuyons pour toujours : j'ai le cœur déchiré.

Digitized by Google

MARTON, à Émilie.

Un mot d'explication.

ÉMILIE, échappant à Marton pour rentrer.

Il n'en faut point : tout ce qui n'est point Damis me déplaît.

MARTON, respirant.

Ah! la scène va changer.

(Damis et Émilie se rencontrent au fond du théâtre.)

DAMIS.

Dieu! ai-je bien entendu? Se peut-il!...

ÉMILIE.

Damis, est-ce bien vous?

DAMIS, à Émilie.

Je me croyais le plus malheureux des hommes, et mon bonheur est parfait!

ÉMILIE.

Je vous prenais pour mon tuteur. Comment mon cœur a-t-il pu faire une si grande méprise?

MARTON, à Émilie.

Vous voilà heureusement désabusés. Parlez vite de vos affaires : je vais faire sentinelle.

ÉMILIE, à Marton.

Garde-toi de nous laisser surprendre.

Digitized by Google

MARTON.

Ne craignez rien, j'ai servi toute ma vie chez de jeunes femmes et de vieux maris ; mais souvenez-vous qu'il existe des tuteurs jaloux et bizarres, un M. Richard enfin : profitez des seuls momens qu'il vous laisse, et songez aux moyens de vous dérober à sa tyrannie.

DAMIS.

Mon parti est pris. Madame Argante protége notre amour : allons la prier de couronner mes vœux.

ÉMILIE.

Mais que pourra-t-elle faire ? Oubliez-vous qu'en me mariant sans l'aveu de mon tuteur, je perds la douceur de vous faire partager des biens...

DAMIS.

Eh ! que m'importent vos richesses ! Pouvez-vous croire que je regrette rien, si j'ai le bonheur de vous posséder ?

ÉMILIE.

Votre désintéressement me touche. Mais puisqu'en naissant la fortune m'a favorisée, pourquoi renoncerais-je au plaisir de vous en faire part ?

DAMIS.

Secondez du moins ma tendre impatience.

Digitized by Google

Volons auprès de madame Argante, et cherchons avec elle, les moyens de persuader ou de vaincre votre tuteur.

ÉMILIE.

Allons : puissions nous y réussir!

MARTON, (1) se jetant entre les amans.

Que les amans sont imprudens! Arrêtez : il y a long-tems que M. Richard est sorti : il peut revenir dans la minute : il vous a défendu de voir votre tante. Aurai-je le tems, malgré ma vigilance, de vous avertir, et vous de rentrer sans qu'il vous voie? Sa jalousie lui fera naître mille soupçons : il éclairera désormais si bien toutes vos démarches, que vous ne pourrez plus vous parler, pas même vous écrire.

ÉMILIE, à Marton.

Ah! tu me fais frémir!

DAMIS.

Ma chère Marton...

MARTON, sur le même ton.

Mon cher Monsieur, je vous parais cruelle : eh! non, non, je ne le suis point! Attendez un instant plus favorable : la prudence l'exige...

---

(1) ÉMILIE, MARTON, DAMIS.

Digitized by Google

SCÈNE V.

ÉMILIE, DAMIS, MARTON, MERLIN.

(Merlin sort de chez M. Richard.)

MARTON.

Mais voici Merlin : qu'il a l'air triste.

MERLIN, sanglotant.

Ah! tendres amans, que vous êtes heureux!

DAMIS.

Nous, Merlin?

MERLIN.

Vous-mêmes. Je viens vous annoncer la plus agréable des nouvelles.

ÉMILIE, à Merlin.

Le moyen de te croire, si tu pleures toujours?

MERLIN.

Réjouissez-vous, vous dis-je, et laissez-moi sangloter à mon aise.

DAMIS.

Ce ton lamentable s'accorde mal avec les heureuses nouvelles que tu viens, dis-tu, nous annoncer.

Digitized by Google

MERLIN.

Hélas, j'ai un chagrin... si chagrinant!...

ÉMILIE.

Explique-toi, je te prie.

DAMIS.

Apprends-nous pourquoi nous devons nous réjouir.

MARTON, à Merlin.

Dis-moi le sujet de tes larmes.

MERLIN.

Je vais vous satisfaire tous trois, en vous racontant mon aventure : vous rirez de ce qui vous paraîtra plaisant; je gémirai des coups dont le destin barbare accable le héros de l'histoire.

DAMIS.

Allons, dépêche-toi.

MERLIN.

Mille circonstances m'ont fait croire qu'un des murs de la chambre de Mademoiselle, recélait un trésor : je m'étais livré d'avance au plaisir de m'en faire une possession. Je viens de lever la tapisserie. Je travaillais avec un soin, une ardeur infatigable. Hélas, et mille fois hélas!... C'est ici que votre joie et mes larmes doivent redoubler; félicitez-vous, et plaignez l'infortuné Merlin.

Digitized by Google

ÉMILIE.

Achève vite.

MERLIN.

Au lieu de ce cher, de ce précieux trésor, j'ai trouvé une porte pratiquée avec beaucoup d'art, qui donne dans la maison et dans l'appartement de madame Argante.

DAMIS.

Eh bien, Merlin ?

MERLIN, avec vivacité et une sorte d'humeur.

Eh bien ? ne voyez-vous pas la facilité que cela vous donne pour vous entretenir, en dépit ?....

DAMIS.

Il a raison. Ah ! ma chère Émilie ! ah ! mon cher Merlin ! quel bonheur !

ÉMILIE.

Quelle joie !

MERLIN.

Quel coup affreux ! Ah ! fortune !

MARTON.

Ma foi, je ne sais sur quel ton le prendre.

DAMIS, à Émilie.

Par ce moyen nous pourrons nous voir et nous parler à toute heure en présence de votre tante. Mon cher Merlin, je ne veux pas

Digitized by Google

qu'une si heureuse découverte soit infructueuse pour toi : tu seras content. Crois de plus qu'au lieu de deux mille écus, que je t'ai fait promettre, je t'en donnerai quatre mille, si tu réussis à m'unir avec Émilie.

MERLIN.

Quatre mille écus?

DAMIS.

Oui.

MERLIN.

Oui? je suis aussi content que vous, Monsieur : vos propos sont bien consolans. Je vais rêver à vos affaires.

MARTON.

Et moi, je veux te seconder.

ÉMILIE.

Comptez tous deux sur ma reconnaissance.

MARTON, à Émilie.

Et vous, sur notre zèle. Allons surprendre agréablement madame Argante. (*à Merlin.*) Toi, va faire sentinelle sur la route qui doit conduire ici monsieur Richard.

(Émilie, Damis et Marton entrent chez madame Argante.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

MERLIN.

Allons, Merlin... du courage, mon ami, de la tête : il faut se signaler ici. Les douze mille livres que Damis vous promet, sont précisément douze mille raisons qui prouvent que M. Richard doit être dupé... Cela est fort bien calculé; mais la chose a ses difficultés. Réfléchissons un peu. Premièrement, M. Richard, très-honnête parisien, n'est pas un homme d'esprit, bien s'en faut; mais il croit en avoir beaucoup : par conséquent il est fort attaché à ses opinions; une fois qu'il a pris un parti, il faut bien du ménagement et de l'adresse pour le faire changer d'avis, sans blesser son amour-propre. Secondement, il déteste qu'on le conseille : et voilà le diable! Comment réussir à le tromper, s'il ne suit jamais mes conseils? Allons, allons; on est bien fort quand on connaît le faible de son adversaire : et si d'ailleurs je manque de ressources, l'amour et l'intérêt sauront m'en procurer.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MERLIN, seul, venant du côté droit.

Monsieur Richard vient sur mes pas : rentrons avant qu'il me voie.

SCÈNE II.

MERLIN, dans le fond, RICHARD.

RICHARD, venant du côté droit.

Ah ! madame Argante, vous me jouez de ces tours ! vous avez beau faire, je ne suis pas opiniâtre ; mais, quand j'ai résolu quelque chose, plus on me contredit, moins j'en démords.

(1) MERLIN, à part.

Il murmure.

(1) Richard, Merlin, dans le fond.

Digitized by Google

RICHARD.

J'entreprends un long et pénible voyage; je m'éloigne de Paris... de trois mortelles lieues pour fuir les ennemis de mon repos : ils viennent me troubler ici. Oh! c'est trop fort!

MERLIN.

Les affaires vont mal : courons vite séparer nos amans.

RICHARD.

Merlin, te voilà? Eh! Merlin, Merlin, écoute.

MERLIN, s'approchant.

Excusez, Monsieur, je ne vous apercevais pas. (*A part.*) Il est pourtant nécessaire que je rentre avant...

RICHARD.

Merlin, je suis content de toi; tu es toujours de mon avis.

MERLIN.

Par ce moyen je suis sûr d'être du parti de la raison... Permettez...

RICHARD, l'arrêtant.

Le bon sujet! Je veux te donner...

MERLIN.

Quelques louis?

Digitized by Google

RICHARD.

Fi! je veux te récompenser plus noblement.

MERLIN, à part.

Peste! voyons... (*Haut.*) Ah! la générosité est la première des vertus, et vous la possédez.

RICHARD.

Je veux te donner... toute ma confiance.

MERLIN.

Monsieur, en vérité... l'honneur que vous me faites me pénètre... Votre confiance est un bien... j'en ferai bon usage.

RICHARD.

Mon pauvre Merlin; il est une personne dont l'arrivée m'alarme beaucoup.

MERLIN, à part.

Aurait-il appris l'arrivée du Marquis? (*Haut.*) Ah! Monsieur, il faut convenir que madame Argante est bien acharnée après vous.

RICHARD.

Ce n'est pas ce qui me fait le plus de peine: elle est arrivée, m'a-t-on dit, avec un jeune homme, et j'ai reconnu dans le village la livrée de Damis.

MERLIN.

Tout est perdu!

Digitized by Google

RICHARD.

Non, tout n'est pas perdu : il sera bien adroit s'il réussit à voir Emilie.

MERLIN.

Assurément : vous y avez mis bon ordre.

RICHARD.

Je ne veux pas aller chez madame Argante, crainte d'éclater. Va lui dire de ma part qu'elle et son Marquis sont venus fort inutilement. Ajoûte que je serais déjà le mari d'Emilie, si je n'attendais mon frère pour assister à mes noces.

MERLIN.

Vous sacrifiez vos plaisirs à l'amitié fraternelle ! cela est édifiant. On voit que vous tenez du bon vieux tems.

RICHARD, en confidence.

Il est mon aîné ; il n'a point d'enfans ; et je compte être son héritier.

MERLIN, à part.

Je me trompais ; son amitié est du siècle.

RICHARD.

Il m'a prié de l'attendre deux jours. Aussitôt après son arrivée j'épouse Emilie : tu peux l'assurer à madame Argante. Pars.

MERLIN.

Très-volontiers.

Digitized by Google

SCÈNE III.

GRÉGOIRE, RICHARD, MERLIN.

RICHARD, retenant Merlin.

Non ; attends encore : voyons ce que veut Grégoire avec cet air effaré.

GRÉGOIRE, venant du côté gauche, d'un air essoufflé.

Ouf ! morgué, si vous saviez c'que j'savons, vous creveriez de rage.

RICHARD.

Qu'est-ce ? Il m'alarme !

MERLIN.

Il m'alarme aussi. Je suis ravi de n'être pas rentré. Sachons...

GRÉGOIRE.

Comme je r'venions de par là-bas... attendez... M'est avis que je chantions...

RICHARD, à Grégoire.

Eh ! bourreau, que fait ton chant à ce que tu veux dire ?

GRÉGOIRE

Morgué, un tantinet de patience ! Comme vous vous échauffez sans rian savoir ! vous vous échaufferez bian plus quand vous saurez ce que j'ons vu.

Digitized by Google

MERLIN, à part.

Je suis à la torture.

RICHARD.

Parle donc vite.

GRÉGOIRE.

Oh ! très-volontiers !... Nanin, morgué... chut, bec cousu... Ce que j'avons à vous dire est par trop chagrinant : il vaut mieux que vous n'en sachiez rian.

RICHARD.

Traître, parleras-tu... ou je t'étrangle.

GRÉGOIRE.

Eh bian ; j'ons vu darrière les vîtres de madame Argante deux phylosomies qui se parliont de très-près : l'une appartient à un jeune homme, l'autre à mademoiselle Emilie.

MERLIN, à part.

Ah ! le coquin nous perd !

RICHARD.

Après les défenses que je lui ai faites d'aller chez sa tante !

GRÉGOIRE.

Tenez, not' maître, j'vous conseillons de bonne amiquié de laisser c'te jeunesse-là tranquille.

Digitized by Google

RICHARD.

Le traître a la manie de donner des conseils !

GRÉGOIRE.

Et vous, celle de n'en vouloir recevoir aucun.

RICHARD.

Tais-toi; et courons tous surprendre Emilie.

MERLIN, à part.

Ahie ! (*Haut.*) Tout beau, Monsieur ; tout beau ; un peu de sang-froid.

RICHARD, à Merlin.

Du sang-froid, quand on m'assassine !

MERLIN.

Je ne suis pas moins intrigué que vous.

RICHARD.

Volons donc...

MERLIN, l'arêtant.

Un moment, s'il vous plaît, un moment.

RICHARD.

Vas-tu aussi me donner des conseils ?

MERLIN.

Moi, Monsieur ? oh que non ! je ne suis pas assez sot. La peste.... Je vous connais trop bien ! je vous prierai seulement de réfléchir sur le projet que vous formez.

Digitized by Google

RICHARD.

Comment? mon idée n'est-elle pas bonne?

MERLIN.

Excellente, divine! et votre trouble vous empêche d'en voir toute la bonté.

RICHARD.

Je le croirais assez.

MERLIN.

Pour peu que vous vouliez réfléchir, vous pouvez en tirer un meilleur parti. Vous verrez que, si nous entrons tous en désordre chez madame Argante, Emilie peut se glisser dans l'appartement de sa tante, de là dans la cour, gagner la grande porte, sortir de la maison, rentrer chez vous, et soutenir que Grégoire s'est trompé. Au contraire, pour qu'Emilie n'eût pas le mot à dire, Grégoire devrait aller doucement à la porte de son appartement écouter si effectivement elle n'y est point.

GRÉGOIRE.

Oh! morgué, j'en sommes sûr!

MERLIN.

N'importe: j'irai, moi, fort vite, voir ce qui se passe chez madame Argante. Pendant ce tems-là vous resterez ici les yeux attachés sur ces deux portes, et par ce moyen je défie qu'on puisse vous en faire accroire.

Digitized by Google

RICHARD.

En effet, en réfléchissant un peu, je vois tout cela.

MERLIN.

Je vous le disais bien : ce n'est qu'une suite de ce que vous avez d'abord imaginé. Voilà l'effet d'une bonne pensée ; elle en fait naître mille autres.

RICHARD.

Ce garçon-là s'est bien formé, depuis qu'il est à mon service !

MERLIN.

Si cependant vous trouvez plus à propos que nous allions tous ensemble chez madame Argante...

RICHARD.

Non, je ne suis pas assez imprudent.

MERLIN.

Ne perdez donc pas ces deux portes de vue... (*A Grégoire.*) Souviens-toi que tu dois marcher fort doucement... et moi fort vite.

(Il part comme un éclair.)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

RICHARD, les yeux attachés sur les deux portes.

Parbleu, de cette façon je défie Émilie de rentrer sans que je la voie. Il faut convenir que je viens d'avoir une bonne idée.... Personne ne sort encore. Cependant Emilie est avec mon rival... Je suis sur les épines... J'étouffe; je suis mort...

SCÈNE V.

RICHARD, ÉMILIE, MARTON, GRÉGOIRE. Les trois derniers sortent de chez monsieur Richard.

RICHARD, à lui-même.

Ah! je renais! Émilie était chez elle: Grégoire s'est trompé.

GRÉGOIRE, à lui-même.

Morgué, jarnigué, tatigué, si Mademoiselle n'est pas sorcière, je sommes un sot. Stapendant...

(Il regarde les deux maisons.)

ÉMILIE, avec une fierté décente, à Richard.

Quoi? Monsieur, est-ce vous qui ordonnez à Grégoire de faire sentinelle jusque dans mon appartement?

Digitized by Google

RICHARD.

Pardon, belle Émilie...

MARTON.

Voilà qui crie vengeance! on nous interrompt dans le seul moment de satisfaction que nous ayons goûté depuis un tems infini. Nous en étions à l'endroit le plus intéressant d'un roman : deux tendres amans se voyaient en dépit d'un jaloux, et se parlaient avec cette vivacité, cet enthousiasme charmant, que l'on sent mieux qu'on ne peut l'exprimer, et cherchaient le moyen de tromper leur tyran...

RICHARD, vivement à Marton.

Vous lisiez là un fort vilain livre, ma mie.

MARTON.

Nous partagions si bien leur situation, au moment où nous avons été troublées par ce maraud!...

GRÉGOIRE.

Grand marci, mam'selle Marton.

RICHARD.

Pardon, encore une fois, belle Emilie. L'amour qui fait tout excuser m'a rendu coupable... Vous détournez vos beaux yeux... (1)

---

(1) MARTON, RICHARD, ÉMILIE, GRÉGOIRE.

Digitized by Google

Un seul mot de douceur de cette bouche adorable, et je mourrai de joie.

MARTON, à part.

Ah! si nous en étions bien sûres!...

ÉMILIE, soupirant.

Hélas!

RICHARD.

Qu'entends-je! votre petit cœur soupire!

ÉMILIE, d'un ton affectueux.

Oui, Monsieur, vous m'affligez. Il n'est pas flatteur pour une ame bien née de rendre un galant homme malheureux, et de faire naître une tendresse qu'elle ne peut partager. Oubliez une ingrate qui ne saurait cesser de l'être. Voudriez-vous posséder ma main sans mon cœur?

RICHARD.

Je connais votre vertu: le devoir fera naître la tendresse.

MARTON.

Monsieur, le devoir ne fait plus de tels miracles, surtout quand l'époux a soixante ans.

RICHARD.

Taisez-vous. Vous me reprochez sans cesse mon âge. Qui n'a pas soixante ans?

Digitized by Google

MARTON.

Qui ? votre rival, qui n'en a que vingt : aussi sait-il plaire.

RICHARD.

Voilà tout le mérite de la jeunesse, celui de savoir séduire.

ÉMILIE, d'un ton pénétré.

Non, Monsieur ; Damis n'a jamais employé l'art de la séduction pour toucher mon ame. Elevés ensemble dès la plus tendre enfance, nos cœurs faits l'un pour l'autre, se sont insensiblement pénétrés du plus tendre sentiment. Loin de vous obstiner à traverser notre bonheur, goûtez, au contraire, le plaisir de faire deux heureux, qui vous regarderont toujours comme leur père, et qui, guidés par la plus vive reconnaissance...

(1) RICHARD.

Mademoiselle, tout ce que vous me dites est très-touchant ; mais plus vous me faites connaître la tendresse, la délicatesse de vos sentimens, plus je persiste dans mes résolutions, et...

ÉMILIE, fièrement et d'un ton positif.

Cela suffit, Monsieur. J'ai fait mon devoir,

(1) RICHARD, ÉMILIE, MARTON, GRÉGOIRE.

Digitized by Google

en vous parlant avec tous les égards, avec toute l'honnêteté possible. Mais puisque la raison et mes prières ne peuvent rien sur vous, je vous déclare très-positivement que je ne me bornerai plus à gémir de votre tyrannie, et que je mettrai tout en usage pour m'en affranchir.

(Elle entre chez M. Richard.)

SCÈNE VI.

RICHARD, MARTON, GRÉGOIRE.

RICHARD.

Et moi, je mettrai tout en usage pour conserver un bien si précieux. Dieu merci, je suis fin.

MARTON, gravement et fesant une grande révérence.

Avec votre permission, nous allons reprendre le fil de notre roman : l'intrigue en est attachante, et nous commençons d'espérer un dénoûment heureux. (*Elle donne un soufflet à Grégoire.*) Toi, voilà pour te récompenser de tes soins.

(Elle entre chez M. Richard.)

GRÉGOIRE.

J'aurions tort de nous plaindre : la récompense est de poids.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

MERLIN, RICHARD, GRÉGOIRE.

(Merlin fait le guet sur la porte de madame Argante.)

RICHARD.

Je ne suis pas fâché de cette petite correction : cela t'apprendra, mon pauvre benêt, à voir plus clair une autre fois.

GRÉGOIRE.

Morgué, je n'savons pas qui voit plus clair de vous ou de moi, ou si la magie se mêle des affaires de mademoiselle Émilie ; mais il est certain que je l'ons vue, ce qui s'appelle vue, chez sa tante.

RICHARD, à lui-même.

Il y a là dedans quelque chose que je ne comprends pas bien ; mais ils n'ont pas affaire à un sot. Je vais les épier de si près, qu'aucune de leurs démarches ne pourra m'échapper : (*A Grégoire.*) viens, suis-moi.

(Ils entrent chez M. Richard.)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

MERLIN.

Ah! je me doutais bien que ce traître de Grégoire serait continuellement occupé à nous nuire!...

SCÈNE IX.

MERLIN, MARTON, sortant de chez M. Richard.

MERLIN.

C'est toi, Marton? Richard rentre chez lui. où est Émilie?

MARTON.

Elle est dans son appartement: la porte est bien fermée, et notre secret est en sûreté.

MERLIN.

Nous l'avons échappé belle; mais Grégoire jure toujours qu'il a vu Émilie chez sa tante. Il est essentiel de bien persuader à M. Richard que son jardinier s'est trompé; sans quoi ses soupçons continuels, ou la moindre démarche hasardée de notre part ferait bientôt découvrir cette bienheureuse porte qui nous sert si bien.

Digitized by Google

MARTON.

Hélas ! oui ; comment faire ?

MERLIN.

Attends... La ressemblance des deux sœurs ne pourrait-elle pas nous servir ?

MARTON.

On ne peut mieux penser ; je te devine.

MERLIN.

Cette ressemblance est-elle bien parfaite ?

MARTON.

Au point que tout le monde s'y tromperait, si Hortense ne se fesait aisément distinguer par son étourderie, ses airs trop délibérés, et surtout sa parure trop recherchée. Tu peux en juger par l'habit de campagne que je te montrai hier : il lui appartient.

MERLIN.

Comme mon imagination s'échauffe !... Le son de la voix ?

MARTON.

Est aussi le même ; mais Hortense parle avec plus de vivacité.

MERLIN.

Me voilà fort.

MARTON.

De la prudence. Souviens-toi que M. Richard est rétif.

Digitized by Google

MERLIN.

Parbleu, je ne le sais que trop! ces caractères petits et rétrécis sont quelquefois plus difficiles à maîtriser que les autres. Mais sois tranquille: j'ai tâté notre homme; je le sais par cœur, et je lui ferai désormais imaginer tout ce que je voudrai qu'il croie ou qu'il fasse. De cette façon il tiendra comme tous les diables à mes idées, qu'il prendra de bonne foi pour les siennes.

MARTON.

Ah! l'excellent fourbe!

MERLIN.

Friponne, tu me cajoles.... Chut, le patron avance, rentre par cette porte, afin de l'éviter; j'irai te faire part, de mes succès.

(Marton va chez madame Argante.)

SCÈNE X.

MERLIN.

Monsieur Richard, malgré votre pénétration, nous saurons vous en donner à garder.

Digitized by Google

SCÈNE XI.

MERLIN, RICHARD, venant de chez lui.

MERLIN, courant à Richard.

Ah! Monsieur! Grégoire avait raison : j'ai vu votre pupille chez sa tante!

RICHARD.

Cela ne se peut pas : elle était ici avec moi dans l'instant : je l'ai vue sortir et rentrer par cette porte, elle est maintenant chez elle.

MERLIN.

Que dites-vous-là! je suis pourtant sûr de mon fait : j'ai reconnu Émilie, malgré l'habit d'amazone et l'air vif, étourdi qu'elle a pris pour me tromper.

RICHARD.

Un air vif, étourdi, dis-tu?...un habit d'amazone?

MERLIN.

Oui, comme si elle arrivait dans la minute. Sa tante appuyant l'artifice, voulait me persuader que c'était une sœur d'Émilie, et l'a nommée Hor..... Hor...

RICHARD.

Hortense?

Digitized by Google

MERLIN.

Hortense, précisément : je n'ai pas été assez simple pour la croire.

RICHARD.

Oui... je me souviens d'avoir vu ici Hortense en habit d'amazone : voilà le nœud secret.

(Il rit.)

MERLIN, sérieusement.

Vous riez ! que vous dis-je donc de si ridicule ?

RICHARD, riant.

L'aventure est trop singulière !... Émilie a réellement une sœur qui lui ressemble tout-à-fait : on les distingue seulement par les airs qui t'ont frappé. Voilà ce qui a causé la surprise de Grégoire, la tienne, et mes fausses alarmes.

MERLIN.

N'est-ce pas un tour que vous me jouez, pour vous amuser de ma crédulité ?

RICHARD.

Non, d'honneur.

MERLIN.

Sérieusement ?

RICHARD.

Oui, ma foi !

Digitized by Google

MERLIN.

Oui? Oh! je ris donc avec vous de mon erreur!

RICHARD, d'un air capable.

Je m'étais toujours douté qu'il y avait du quiproquo dans tout ceci.

MERLIN.

Je fais réparation à madame Argante: je l'accusais de vouloir vous tromper, surtout quand elle m'a dit que désespérant de vous détacher d'Émilie, et aimant beaucoup le Marquis, elle avait fait sortir Hortense du couvent pour la lui donner.

RICHARD.

Oh! l'agréable nouvelle! conçois-tu l'excès de mon bonheur?

MERLIN.

Pas tout-à-fait.

RICHARD.

Émilie, piquée de l'infidélité de son amant, se déterminera à me donner la main.

MERLIN.

Parbleu, vous avez raison! je n'y songeais pas.

RICHARD.

Et madame Argante ne comptant plus sur

Digitized by Google

moi, n'hésitera point à me rendre ma promesse.

MERLIN, à part.

Voilà une restitution à laquelle réellement je n'avais pas songé : la vieille n'y consentira jamais.

RICHARD.

Je vais dire à ma pupille que Damis est sur le point de se marier; nous verrons comme elle prendra la chose.

MERLIN, à part.

Peste, il faut éviter qu'il ne lui prenne fantaisie de parler aux deux sœurs en même tems! (*Haut.*) Monsieur, gageons que vous cacherez à votre pupille l'arrivée de sa rivale et du Marquis : elle tenterait mille moyens pour ramener son perfide, et pour engager sa sœur à n'aller pas sur ses brisées. Vous comprenez bien...

RICHARD.

Sans contredit. Sois tranquille : elle ne saura rien qu'au moment où il faudra qu'elle signe mon contrat.

MERLIN.

Quelle tête! On ne saurait imaginer combien cette précaution est essentielle... (*Bas, à part.*) Pour nous.

Digitized by Google

RICHARD.

Encore une fois, l'agréable nouvelle! Voilà comme, lorsqu'on y pense le moins, tout nous réussit au gré de nos vœux.

(Il va chez lui.)

SCÈNE XII.

MERLIN.

Tout va bien. La ressemblance des deux sœurs nous sera d'un grand secours. Pour conserver mes avantages sur M. Richard, continuons à mettre sa vanité de mon parti : avec cette politique on maîtrise le cœur de tous les hommes... (*Revenant.*) et plus aisément encore celui des femmes.

(Il entre chez madame Argante.)

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

Mme ARGANTE, DAMIS, MERLIN, tous sortent de chez madame Argante.

Mme ARGANTE.

Ne me retenez pas : je veux lui dire qu'il est un vieux fou, et lui prouver qu'il n'a pas le moindre goût, puisqu'il dédaigne mes charmes.

MERLIN.

Mais, Madame, quand vous aurez bien querellé M. Richard, en sera-t-il plus disposé à vous donner la main? Feignez, au contraire, de renoncer à son alliance, et rendez-lui sa promesse.

Mme ARGANTE.

Me dessaisir de sa promesse! quelle imprudence! oh! je n'en ferai rien.

MERLIN.

Il le faut absolument, si vous voulez le

Digitized by Google

faire tomber dans le piége que nous lui tendons, et dont je vous ai fait part.

Mme ARGANTE.

Le volage!

DAMIS.

Et moi, Merlin, que ferai-je pour hâter mon hymen? Je suis peu fait à disputer un cœur à force de supercheries.

MERLIN.

Aussi avons-nous dressé notre plan en conséquence : chacun doit travailler dans son genre. Feignez seulement d'être déterminé à épouser Hortense; soupirez et faites des vœux; la chose n'est pas difficile.

DAMIS.

Penses-tu qu'Émilie sache se déguiser au point?...

MERLIN.

Se déguiser!.... Il serait beau vraiment qu'une femme fît manquer un mariage qui lui plaît, faute de savoir feindre.

Mme ARGANTE.

Si M. Richard veut voir les deux sœurs en même tems, comme il n'est que trop vraisemblable, nous voilà perdus sans ressource.

Digitized by Google

MERLIN.

Ne craignez rien, vous dis-je. Avez-vous assez mauvaise opinion de moi pour croire que je n'aie pas songé à parer le coup le plus affreux qui puisse nous arriver? Que diraient de moi tous nos illustres fourbes? Je mériterais d'être rayé de leur tableau.

Mme ARGANTE.

Mais, Merlin...

MERLIN, avec impatience.

Mais, Madame, M. Richard ne peut épouser sa pupille qu'après l'arrivée de son frère: il n'est plus question à présent que de l'engager à donner l'Amazone à Monsieur avant ce tems : c'est à quoi nous allons travailler.

Mme ARGANTE.

L'ingrat!... qu'il faille le rendre heureux malgré lui! Regardez-moi, Damis : mille femmes qui sont moins bien que moi, et qui m'ont vue naître, n'épousent-elles pas tous les jours des jeunes gens?

DAMIS.

Sans contredit, Madame; et vos grâces... (*Bas à Merlin.*) Tire-moi d'embarras.

MERLIN.

Oui, Madame, vous avez raison : cent riches douairières, moins belles que vous, s'al-

Digitized by Google

lient journellement à de jeunes plumets qui passeraient pour leurs arrière-petit-fils ; mais M. Richard n'est pas un cadet de Normandie ou de Gascogne... Oh, vite, vite, sa promesse.

Mme ARGANTE.

Je vais donc la chercher. Donnez-moi la main, Damis. Toi, songe que tu promets de ranger mon volage dans mes chaînes.

MERLIN.

Eh oui, encore une fois !... Chut, mon maître vient : il faut absolument que je lui parle pour préparer son esprit. Rentrez, et que Mademoiselle Émilie soit prête à sortir de chez Madame quand je tousserai.

SCÈNE II.

MERLIN, RICHARD.

RICHARD, sortant de chez lui.

Merlin, tout va au gré de mes désirs : Émilie m'a laissé entrevoir que j'obtiendrais sa main, dès qu'elle ne pourrait plus espérer de s'unir à Damis.

MERLIN, bas, à part.

Elle a bien suivi mes conseils.

Digitized by Google

RICHARD.

Mon frère arrive dans trois jours; le quatrième nous instruirons ma pupille de tout ce qui se passe, et nous ferons un double mariage.

MERLIN, bas, à part.

Doucement; je ne l'entends pas ainsi. (*Haut.*) Faut-il absolument attendre Monsieur votre frère?

RICHARD.

Assurément. J'ai de bonnes raisons pour le ménager.

MERLIN.

En ce cas je crains pour vos amours.

RICHARD.

Pourquoi?

MERLIN.

Dans quatre jours quelque événement imprévu peut découvrir à votre pupille tout ce que nous voulons lui cacher; dans quatre jours le Marquis, qui n'épouserait pas Hortense si l'on voulait lui donner Émilie, peut reconnaître la folie qu'il fait de quitter une personne douce, prudente, raisonnable, dont il est aimé, pour s'allier à une étourdie qui ne l'aime point.

Digitized by Google

RICHARD.

Hortense n'aime point Damis ?

MERLIN, en confidence.

Non. Je vous dirai bien plus... Je la crois éprise de vous.

RICHARD.

Oui !... Il serait bien malheureux pour moi de charmer les femmes dont je ne me soucie pas, et de déplaire à la seule de qui je voudrais être aimé.

MERLIN.

Que voulez-vous ! ce sont des caprices de l'amour, auxquels on est exposé. Votre fidèle Merlin ne sera tranquille qu'après le mariage du Marquis et de l'Amazone.

RICHARD.

Je sens bien qu'alors on n'aurait plus rien à craindre.

MERLIN.

Sans contredit. Voilà ce qui me fait désirer si ardemment que la chose se fasse.

RICHARD.

Je rêverai aux moyens d'ajuster tout cela.

MERLIN, bas, à part.

Oh ! nous t'en ferons bien vite trouver un.

(Il tousse.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

ÉMILIE, en amazone, sortant de chez madame Argante, MERLIN, RICHARD.

RICHARD.

Hortense paraît. Merlin, si elle n'avait pas ces airs étourdis, et si je ne venais de voir Emilie dans son appartement, je croirais que c'est elle sous un autre habit.

MERLIN.

Tout autre que vous s'y tromperait... (*Bas à Emilie.*) Le propos léger, parler vite, beaucoup d'amour.

(1) ÉMILIE.

Eh! bonjour, M. Richard! je ne vous avais pas vu depuis un siècle; vous avez toujours un embonpoint charmant, une fraîcheur brillante: vous êtes au mieux, mais au mieux.

RICHARD.

Vous êtes aussi toujours la même, vive, enjouée.

ÉMILIE.

Comment se porte Émilie? Souffrez que

(1) Émilie, Richard, Merlin.

Digitized by Google

j'aille l'embrasser : je brûle, je meurs d'envie de la voir.

RICHARD, arrêtant Émilie.

Elle a la migraine; elle dort.

ÉMILIE.

J'en suis du dernier désespoir. C'est une bonne enfant : je l'aime... comme moi-même, quoique nos caractères paraissent différens.

RICHARD.

Ils le sont en effet : elle n'a pas votre gaîté.

ÉMILIE.

Tant pis pour elle. Avouez qu'un petit air de folie sied bien à une jolie femme. Son teint, ses yeux, tous ses traits en sont plus animés; elle frappe, elle ravit, elle enchante; tous les cœurs volent après elle.

RICHARD, d'un air railleur.

Oui, oui, un air de folie sied bien, et vous êtes parfaite.

ÉMILIE.

Vous en convenez donc? Vous me charmez!... (*A demi-voix.*) Si j'osais dévoiler les sentimens de mon cœur... Hélas!

RICHARD, à part.

Oh! oh! Merlin aurait-il deviné?

Digitized by Google

ÉMILIE, toujours à demi-voix, et un peu tendrement.

Pourquoi ne pas avouer une chose qu'on ne peut long-tems cacher? Un mot, un soupir, un coup-d'œil, un sourire, un moment de dépit ou d'humeur, tout décèle tôt ou tard la tendresse la mieux déguisée : un amour dirigé par l'estime n'a rien qu'on doive taire.

RICHARD, bas.

Merlin, tu ne disais que trop vrai : elle va me faire une déclaration.

MERLIN, bas.

Ne vous laissez pas séduire.

RICHARD, bas.

Je la connais trop bien.

ÉMILIE.

Vous me trouvez charmante; ce compliment flatteur en mérite un autre... (*D'un ton pénétré.*) Vous combleriez mes vœux les plus doux, si, abandonnant Emilie à Damis, vous donniez la main à Hortense.

RICHARD.

Mademoiselle.... l'offre de votre main.... Ah! Emilie, pourquoi n'en dites-vous pas autant?

ÉMILIE.

N'est-ce point la même chose? Je lui ressemble beaucoup : si nos caractères sont dif-

Digitized by Google

férens, je vous en félicite. Le beau monde attiré par votre dépense et par mon humeur enjouée, rendra notre maison le séjour des délices.

RICHARD.

Je ne me sens pas le talent nécessaire pour figurer avec vous dans un cercle brillant...

ÉMILIE.

N'ayez point d'inquiétude : je ferai les honneurs, et je m'en acquitterai bien...

MERLIN, bas à Richard.

Voyez si cela vous accommode.

RICHARD, bas à Merlin.

J'aimerais mieux mourir que de l'épouser... (*Haut.*) Mademoiselle, j'ai le goût un peu bourgeois; je préfère une vie douce, tranquille, au bruit, au fracas du grand monde.

ÉMILIE.

Il est un moyen de nous satisfaire tous deux. Vous donnerez à dîner à des gens graves, sérieux, à des savans même, si vous voulez : j'y paraîtrai un moment en peignoir, seulement pour y faire la critique des pièces nouvelles, ou je n'y paraîtrai pas du tout, si vous le trouvez bon. A mon tour je donnerai à souper à des hommes agréables, légers, qui broderont les nouvelles du jour, à des femmes adorables qui me raconteront les aventures

Digitized by Google

de leurs meilleures amies; et vous pourrez vous dispenser d'être des nôtres.

MERLIN, gravement.

Tel est l'usage.

RICHARD, à Merlin.

Il est ridicule, et je m'en moque.

ÉMILIE.

Voici donc un autre accommodement. Une belle ne peut décemment courir toute l'année, les bals, les spectacles, les promenades : on s'accoutumerait trop à la voir : il est prudent de s'éclipser quelque tems, pour reparaître avec plus d'éclat. Je me laisserai entraîner six mois par le tourbillon du grand monde : le reste de l'année, (*D'un ton pastoral.*) nous viendrons dans cette solitude; je serai Philis, vous serez mon aimable Tircis...

RICHARD, à part.

Autre extravagance !

ÉMILIE.

Nous jouirons d'un spectacle champêtre : le rossignol et la fauvette seront nos musiciens; les tourterelles nous peindront les plaisirs de l'amour; des bergers et des bergères composeront nos ballets, et nous, assis nonchalamment sur un trône de gazon émaillé de mille fleurs odoriférantes, nous

Digitized by Google

verrons célébrer par la nature entière le dieu de nos cœurs.

RICHARD, à Merlin.

Elle est folle ; il n'en faut plus douter.

MERLIN.

Oui, il y a bien quelque chose à-peu-près.

RICHARD.

Mademoiselle, je n'aime ni les airs de reine, ni ceux de bergère.

ÉMILIE.

Vous n'avez qu'à parler : j'ai résolu d'être un vrai Prothée pour vous plaire toujours.

RICHARD.

De grâce, épargnez-vous ce soin.

ÉMILIE.

Voici comme je raisonne. L'inconstance est le partage des hommes : aujourd'hui une brune les charme par sa vivacité, demain une blonde indolente obtient la préférence : bientôt la prude succède à la coquette, la romanesque à la naïve, l'orgueilleuse à la modeste. Eh bien ! ai-je dit, il faut marcher sur les traces de plusieurs femmes de ma connaissance, et changer si souvent d'humeur, de caractère, même de taille et de figure, que mon époux goûte les charmes de l'inconstance au sein même de la fidélité.

Digitized by Google

MERLIN, bas à Richard.

Tudieu ! qu'elle femme !

RICHARD.

Je suis flatté de vos bontés ; mais je suis trop vieux.

ÉMILIE.

Tant mieux ! je n'aurai point à redouter mille folies trop extraordinaires aux jeunes gens.

RICHARD.

Je suis goutteux (1).

ÉMILIE.

Tant mieux ! j'aurai le plaisir de vous prouver ma tendresse par mes soins.

RICHARD, bas.

J'enrage. (*Haut.*) Je suis sérieux, mélancolique.

ÉMILIE.

Tant mieux ! il est flatteur d'amuser l'objet de son amour : je rirai tant, que vous serez obligé de rire.

RICHARD.

Oh ! c'est trop fort ! je ne veux rire, ni voir rire. Allez-vous encore dire tant mieux ?

---

(1) MERLIN, ÉMILIE, RICHARD.

Digitized by Google

ÉMILIE.

Oui, tant mieux! les hommes sérieux sont toujours beaucoup plus tendres que les autres: ils font de l'amour une affaire essentielle.

MERLIN, bas à Émilie.

Ferme.

RICHARD.

Voyez quel acharnement.

ÉMILIE.

Vous faites le cruel! Ah! la bonne folie! (*D'un air enfantin et léger.*) Baisez ma main, petit ingrat (1).

RICHARD.

Oh! je n'y puis plus tenir, enfin il faut que j'éclate... Mademoiselle, vous me forcez à dire que je ne puis vous aimer.

ÉMILIE, feignant beaucoup de colère.

Dieu! quel outrage! craignez ma vanité et mon amour offensés. Je vois votre but et le moyen de me venger. Je refuserai le Marquis: ma sœur espérant toujours de le ramener à elle, vous traitera avec le même dédain que vous me traitez aujourd'hui.

---

(1) ÉMILIE, RICHARD, MERLIN.

Digitized by Google

MERLIN, bas à Richard.

Ahie, ahie; vous êtes perdu, si elle persiste dans cette résolution.

RICHARD.

Mademoiselle, si vous n'épousez le Marquis, je n'approuverai aucun des partis qui se présenteront pour vous, et vous resterez au couvent.

ÉMILIE, feignant un dépit étouffé.

Je suis bien bonne, jeune, aimable, belle, comme on dit que je le suis, de briguer une telle conquête! c'en est fait; le dépit ramène à la raison. J'aimerai le Marquis; je m'étudierai si fort à faire son bonheur, que vous serez jaloux de son sort. (*Se donnant des grâces.*) Ah! voyez ce que vous perdez! Vous me regretterez.

(Elle va pour entrer chez madame Argante.)

RICHARD.

Soit: ne songez qu'à me punir.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

Mme ARGANTE, DAMIS, ÉMILIE, RICHARD, MERLIN.

(Émilie va au-devant du Marquis, qui sort de chez madame Argante avec elle.)

RICHARD, bas à Merlin.

Si je diffère son mariage, il lui passera quelque autre folie par la tête. Je veux, en homme fin, saisir ce moment de dépit.

MERLIN, bas à Richard.

Fort bien, fort bien!... La voyez-vous qui, pour vous faire enrager, va affectueusement au-devant du Marquis.

RICHARD.

J'en suis ravi : il croira être aimé tout de bon. Je vais feindre d'être la dupe de cette tendresse. Je ferai le benêt, le nigaud.

MERLIN.

Encore mieux : c'est votre rôle.

RICHARD.

Pendant ce tems-là, cours à la poste, voir s'il y a des lettres pour moi.

Digitized by Google

MERLIN.

J'y vole : aussi bien crois-je n'être plus nécessaire ici.

(Il sort du côté du village ; à droite.)

SCÈNE V.

Mme ARGANTE, DAMIS, ÉMILIE, RICHARD.

ÉMILIE, d'un ton ironique.

Venez, Damis, remercier Monsieur : c'est lui qui, m'exhortant à donner de nouvelles forces à mon amour, vient de me faire entendre que son plus grand plaisir est de nous unir au plus tôt.

DAMIS.

Serait-il bien vrai, Monsieur : et vous devrais-je le bonheur de mes jours ?

RICHARD, à Damis.

Oui, vous me paraissez nés l'un pour l'autre.

Mme ARGANTE, bas à part.

Voyez si l'ingrat m'adresse la parole ! ah ! que je me veux de mal de l'aimer.

DAMIS.

Nous m'accuserez peut-être d'inconstance

Digitized by Google

RICHARD.

Point du tout. Mademoiselle ressemble tout-à-fait à Emilie : pourquoi ne vous inpirerait-elle pas les mêmes sentimens? Je les approuve, pourvu que Madame ne contrarie plus les miens.

Mme ARGANTE.

Perfide, je suis le jouet de vos caprices ! Par quelle fatalité ne voyez-vous pas en moi des grâces ?

RICHARD.

Là, là, parlons sans passion.

Mme ARGANTE.

Oui, je dois étouffer une flamme à laquelle vous n'êtes plus sensible. Ne craignez plus de tendre reproche de ma part, cœur volage : voilà votre promesse.

RICHARD, fort joyeux.

Ah ! donnez, je l'accepte et la déchire avec plaisir. Je vous avouerai que je craignais toujours quelque tracasserie Réjouissez-vous, tendres amans. Je vous unirai ce jour même.

DAMIS.

Quel bonheur !

ÉMILIE.

J'en suis enchantée !

Digitized by Google

Mme ARGANTE, bas à part.

Vous serez forcé de reprendre mes fers, M Richard; et pour lors... patience, patience!

SCÈNE VI.

Mme ARGANTE, DAMIS, ÉMILIE, MERLIN, RICHARD.

MERLIN, venant du village à Richard.

Monsieur, voilà une lettre.

RICHARD, à Merlin.

Donne; elle peut être intéressante... Précisément... Permettez...

(Il lit bas.)

DAMIS, bas à Merlin.

Ah! mon cher Merlin, tout a bien réussi.

EMILIE, bas à Merlin.

Je te dois mon bonheur.

Mme ARGANTE, bas à Merlin.

Je me souviendrai de toi.

MERLIN, bas.

Chut: il ne faut pas qu'il nous voie parler ensemble. Je vole annoncer votre bonheur à Marton.

(Il entre chez M. Richard.)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

Mme ARGANTE, DAMIS, ÉMILIE, RICHARD,

RICHARD, à lui-même, après avoir lu à demi-voix.

Oui! vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir. (*Haut.*) Mademoiselle, vous m'avez paru fort impatiente d'embrasser votre sœur : vous allez être satisfaite.

ÉMILIE, surprise, à Richard.

Quoi ?

RICHARD.

Écoutez ce que mon frère m'écrit. (*Il lit haut.*) « Des affaires essentielles me retiennent » à Paris. Je ne veux pas abuser plus long- » tems de votre complaisance. Epousez votre » pupille : j'en attends la nouvelle avec impa- » tience. »

(Tous sont consternés.)

ÉMILIE, à part.

O ciel !

RICHARD.

Nous ferons dès ce soir un double mariage. Je vais au village en ordonner les apprêts : à mon retour nous nous rassemblerons tous, et nous ne parlerons que de joie.

(Il sort, et va au village.)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

Mme ARGANTE, DAMIS, ÉMILIE.

(Tous se regardent quelque tems sans se rien dire.)

DAMIS.

Ah! chère Émilie, que devenir!

ÉMILIE.

Hélas! je suis au désespoir! il va tout découvrir.

Mme ARGANTE.

Je suis furieuse! voilà mon mariage plus éloigné que jamais. La promesse de M. Richard était mes seules armes... J'entrevois une fourberie de Merlin. Le traître était d'accord avec son maître, pour la retirer d'entre mes mains.

DAMIS.

Ah! si je le croyais! le scélérat paierait cher les chagrins qu'il nous cause.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

Mme ARGANTE, DAMIS, ÉMILIE, MARTON ET MERLIN, sortant de chez monsieur Richard.

MERLIN, conduisant Marton d'un air triomphant.

Viens, ma chère Marton; sois témoin de mon triomphe. (*A Damis et à Emilie.*) Et vous, faites éclater votre reconnaissance. Monsieur Richard ne vous gêne plus.

DAMIS.

Te voilà, coquin!

ÉMILIE.

Qu'as-tu fait, malheureux!

Mme ARGANTE.

Il faut le faire pendre.

MARTON, à Merlin.

Il me semble que la réception n'est pas trop brillante.

MERLIN.

Il me le semble aussi : c'est, sans doute, une plaisanterie?

DAMIS.

Une plaisanterie! ah traître!... te voilà satisfait : ton maître est nanti par tes soins de la

Digitized by Google

romesse qu'il avait faite à Madame. Présen-
ment il veut, dit-il, procurer à Mademoi-
lle le plaisir d'embrasser sa sœur, et conclure
soir un double mariage.

MERLIN, avec un grand étonnement.

Ce que vous dites est-il bien vrai? Par quel
alheur M. Richard a-t-il changé d'avis?

ÉMILIE.

La lettre que tu lui as portée est de son
bre, qui le dispense de l'attendre, et le presse
m'épouser au plus tôt.

MERLIN.

En ce cas tout est perdu. Vous pouvez jouer
ternativement le rôle d'Hortense et d'Emi-
; mais vous ne pouvez pas épouser votre
teur et Monsieur en même tems.

DAMIS.

Il plaisante encore, après nous avoir fait la
ahison la plus horrible!

MERLIN, à Damis.

Doucement, s'il vous plaît. (*Très- érieuse-
ent.*) N'offensez pas ma probité. Si j'étais
accord avec M. Richard, il saurait qu'Hor-
nse est dans son couvent, et n'aurait point
rlé de faire un double mariage.

Mme ARGANTE.

Mais cette promesse, qui aurait pu du moins
us servir pour alarmer mon perfide, mon

Digitized by Google

volage, ou pour gagner du tems, pourquoi me l'enlever?

MERLIN.

Je croyais bien faire.

DAMIS.

Voilà les intrigans! ils mêlent, ils brouillent tout, ensuite ils vous abandonnent. Si tu ne répares ta sottise...

(Il tire l'épée.) (1)

MARTON, retenant Damis.

Tout beau! Songez qu'il doit être mon époux.

MERLIN.

Retiens-le, Marton. La mort est la chose que je hais le plus.

DAMIS.

Tu mourras de ma main, si tu ne nous retires du précipice où tu nous as jetés.

MERLIN.

Donnez-moi du moins quelque tems pour réfléchir.

DAMIS.

Réfléchis, mais promptement, ou bien....

---

(1) Madame ARGANTE, ÉMILIE, DAMIS, MARTON, MERLIN.

Digitized by Google

MERLIN.

Attendez.... (*Bas.*) Que ne suis-je loin d'ici! (*Haut.*) Paix... oui... pas mal... Je le tiens. La nécessité m'a dicté un stratagême qui va me tirer d'embarras.

ÉMILIE.

Que je t'aurai d'obligation!

MERLIN.

On ne le goûtera peut-être pas d'abord; mais, si l'on prend garde à ma situation, on conviendra que je n'en ai point d'autre.

DAMIS.

Eh oui! tout est permis dans des cas pressans.

MERLIN.

Je suis ravi que vous pensiez ainsi. Madame est-elle de cet avis?

Mme ARGANTE.

Mon cœur au désespoir goûtera tous les partis que tu prendras. (*Ils se rassemblent tous pour écouter.*)

MERLIN. (1)

C'est au mieux... Cachez premièrement ce fer dont la vue m'épouvante. (*D'un air de*

---

(1) Madame ARGANTE, ÉMILIE, MERLIN, DAMIS, MARTON

Digitized by Google

confidence.) Or sus, le seul et le meilleur parti qui me reste est celui..... de décamper. (*Il s'enfuit.*)

SCÈNE X.

Mme ARGANTE, ÉMILIE, DAMIS. MARTON.

DAMIS, veut poursuivre Merlin, Marton le retient.

Ne crois pas échapper à ma vengeance.

Mme ARGANTE, avec fracas.

Me voilà sans promesse, me voilà sans époux! Le scélérat! il est digne du dernier supplice. Je vole armer mes gens contre lui, et le faire assommer.

SCÈNE XI.

ÉMILIE, DAMIS, MARTON.

MARTON.

Vous l'avez alarmé... Mais il m'aime : je vais l'engager à vous servir encore. Mademoiselle, rentrez chez votre tante pour quitter cet habit, et passez vite dans votre appartement.

Digitized by Google

ÉMILIE, s'en allant.

Fut-il jamais deux amans plus malheureux! (*Elle entre chez madame Argante.*)

SCÈNE XII.

DAMIS, MARTON.

DAMIS.

J'EMBRASSE l'espoir que tu me donnes. Tu connais Émilie : juge de mon désespoir, si je la perds. Promets tout à Merlin.

MARTON.

Rassurez-vous. Quand on est généreux, et qu'on a une jolie femme dans ses intérêts, il n'est rien dont on ne vienne à bout ... Demandez. (*Elle entre chez M. Richard, Damis chez madame Argante.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

GRÉGOIRE, seul, sortant de la maison de Richard et regardant derrière lui.

Voici, morgué, trois parsonnes qui sont, comme l'an dit, trois têtes dans un bonnet. Alles manigançont queuque chose : faut se tapir darrière ces abres pour acouter. Ah ! le grand coup, si, en prouvant que ce Marlin qu'on me parfère, cache un fourbe sous son pourpoint, je pouvions l'empêcher de jouer not'maître !... Mais chut. (*Il se cache à gauche.*)

SCÈNE II.

GRÉGOIRE, caché MARTON, sortant de chez Richard, MERLIN, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Merlin, mon sort est entre tes mains.

MERLIN.

Que puis-je faire !... J'ai beau ruminer...

Digitized by Google

MARTON.

Abandonneras-tu deux amans si tendres... (*Bas.*) et si généreux?

MERLIN.

Hélas!

ÉMILIE.

Pour t'intéresser davantage à mon sort, je te donne cette bague.

MERLIN.

Marton, vois quelle tournure nous pourrons donner à cette affaire. Les diamans font beaucoup d'effet sur l'imagination des femmes.

MARTON.

On te donne le bijou : c'est à toi d'être reconnaissant.

MERLIN.

Je ne sais trop comment je le gagnerai... J'y vais rêver. Mademoiselle, rentrez chez vous, et soyez prête à prendre à chaque instant l'habit et les airs de votre sœur, pour que M. Richard puisse s'y méprendre, et vous donner au Marquis en croyant lui donner Hortense. Quelque expédient que je trouve, il faudra toujours en venir là.

GRÉGOIRE, dans le fond, à demi-voix, d'un air content.

Bon! j'avons tout entendu, et j'allons vite

Digitized by Google

au devant de not' maître li tout dégoiser. (*Il sort du côté du village.*)

SCÈNE III.

MARTON, MERLIN, ÉMILIE.

MARTON.

Merlin?...

MERLIN.

Marton?...

ÉMILIE.

Tout est perdu!

MERLIN.

Je le vois bien.

ÉMILIE.

Tout est désespéré!

MERLIN.

Oui, tout est découvert : nous n'avons rien oublié.

ÉMILIE.

Grégoire va dire à M. Richard sous quel déguisement j'espérais le tromper.

MERLIN.

Le diable s'en mêle..

Digitized by Google

MARTON.

Allons, Merlin; il ne faut pas te laisser abattre : un nouveau péril doit redoubler ton courage.

ÉMILIE.

Fais de nouveaux efforts, je t'en conjure.

MERLIN.

Marton, sois mon génie, inspire-moi.

MARTON.

Je le veux bien.

MERLIN.

La fortune a beau me regarder de travers; je la brave, si tu me favorises d'un regard bien tendre.

MARTON.

Voyons : que lis-tu dans mes yeux?

MERLIN.

Bien des choses. Qu'ils sont éloquens!.... Écoutez : M. Richard connaît-il l'écriture d'Hortense?

MARTON.

Non.

MERLIN.

Et la tienne?

MARTON.

Encore moins.

Digitized by Google

MERLIN.

Vivat! une lettre a fait le mal, une lettre le réparera.

ÉMILIE.

Oui; mais la découverte du déguisement ne nuira-t-elle pas?

MERLIN.

Au contraire! je tournerai tout à notre avantage.

ÉMILIE.

Je respire.

MARTON.

Fais-nous part de tes nobles projets.

MERLIN.

J'y consens.... Mais j'aperçois M. Richard et Grégoire. (*M. Richard et Grégoire écoutent au fond du théâtre, ils viennent du village.*)

SCÈNE IV.

MARTON, MERLIN, ÉMILIE, GRÉGOIRE, RICHARD.

ÉMILIE.

O CIEL!

MERLIN.

Ne vous troublez point.

Digitized by Google

MARTON.

Ils nous regardent.

MERLIN.

J'en suis ravi. Cours, Marton, écrire à-peu-près...

(Il lui parle à l'oreille.)

MARTON, s'en allant.

Je suis au fait.

(Elle entre chez M. Richard.)

SCÈNE V.

MERLIN, ÉMILIE, RICHARD, GRÉGOIRE.

MERLIN, bas.

Et nous, Mademoiselle, restons ici, pour donner à Marton le tems de faire ce que je lui ai dit, et à M. Richard celui de voir que nous sommes en grande intelligence. Il est surtout essentiel qu'il vous voie rentrer chez vous... (1) Ils approchent: priez-moi tout haut de vous servir.

---

(1) Richard et Grégoire dans le fond; Merlin Émilie.

Digitized by Google

ÉMILIE, haut.

Mon cher Merlin, puis-je compter sur toi ?

MERLIN, fort haut.

N'en doutez pas, Mademoiselle. Rentrons, et venez vous préparer à votre déguisement ; je vous servirai, puisque je l'ai promis. Entre nous, M. Richard est un bonhomme que je joue sous ma jambe.

(Il s'en va avec Émilie chez M. Richard.)

SCÈNE VI.

RICHARD, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE.

Eh bian ! morgué, vous avez vu et entendu que je vous disions vrai, et que votre factotum est un traître !

RICHARD.

Qui l'aurait jamais cru !

GRÉGOIRE, d'un air de bonhommie.

Tenez, mon cher M. Richard, je sommes tout joyeux d'empêcher qu'on ne vous joue un vilain tour. J'en avons dans le cœur un plaisir.... là... une joie... tant y a, le bian que je fesons aux honnêtes gens nous fait itou grand bian.

Digitized by Google

RICHARD.

Comment a-t-il pu m'en imposer, à moi, qui suis si bon physionomiste ?

GRÉGOIRE.

Bon, bon, je sommes bian meilleur phylosomiste que vous : j'ons toujours dit qu'il était un coquin, et v'là que tout prouve que j'ons bian décidé.

RICHARD.

Je veux l'aller trouver ; je veux le confondre. Suis-moi : tu verras.... Je ferai beau bruit.

GRÉGOIRE.

Eh ! morgué, à quoi servira vot' bruit ? Boutez-le à la porte, sans autre lantiponage. S'il vous parle, il vous en fera encore accroire.

RICHARD.

Je l'en défie... Il ne me croyait pas si près. Ne vient-il pas lui-même de me confirmer sa trahison ?

Digitized by Google

SCÈNE VII.

MERLIN, écoutant à part, et sortant de chez M. Richard; RICHARD, GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE, à Richard.

N'IMPORTE: les plus grands fripons sont ceux qui sevont le paraître moins.

MERLIN, bas à lui-même.

C'est de moi qu'il parle, sans vanité.

GRÉGOIRE.

Cettui-ci, morgué, vous persuadera qu'il vous sart fidèlement... Je vous conseillons...

RICHARD.

Te voilà toujours avec tes conseils? tais-toi... Je ne suis pas dupe.

MERLIN, bas à lui-même.

A la preuve. (*Haut à M. Richard.*) (1) Ah! Monsieur, je vous trouve à propos, pour vous instruire d'un tour qu'on veut vous jouer.

RICHARD, à Merlin.

Ah! maître fourbe!

---

(1) RICHARD, MERLIN, GRÉGOIRE.

Digitized by Google

MERLIN.

Pourquoi vous fâcher contre Grégoire? il est si bon enfant... Mais parlons de moi. Que vous m'aurez d'obligation! Vous me récompenserez.

RICHARD.

Traître, pendard, infâme!

MERLIN, se retournant comme pour voir à qui parle Richard.

A qui dédiez-vous donc ces épithètes? Seraient-elles pour moi qui viens vous rendre un signalé service?

RICHARD, ironiquement.

Je te connais trop bien pour te traiter si mal. Merlin est un domestique si zélé...

MERLIN.

Ah! Monsieur... Il est vrai!

RICHARD.

Voyons le signalé service que tu viens me rendre.

MERLIN.

Voilà premièrement une bague qu'Émilie m'a donnée, pour m'engager à vous tromper. Je l'ai prise, afin de mieux cacher mon jeu; et je vous la rends: puisque vous devez épouser votre pupille, tous ses biens sont à vous.

Digitized by Google

RICHARD, à part.

Vraiment ceci commence à me prouver qu'il pourrait être honnête homme. Voyons, voyons.

GRÉGOIRE, bas à part.

Voyons comme il se tirera d'affaire.

MERLIN.

Je suis un serviteur incorruptible.

RICHARD, haut.

Sachons quel est le tour qu'on veut me jouer.

MERLIN.

Vous savez qu'Émilie veut vous tromper?

RICHARD.

Oui.

MERLIN.

Vous savez qu'Hortense veut vous épouser?

RICHARD.

Oui, oui.

MERLIN.

Quand les femmes ont résolu quelque chose, vous savez...

RICHARD.

Eh! de grâce, dis-moi ce que j'ignore, et non pas ce que je sais.

Digitized by Google

MERLIN.

Daignez m'apprendre auparavant s'il est vrai que vous avez résolu de réunir les deux sœurs pour faire un double mariage.

RICHARD.

Oui, dans l'instant. Mon frère me dispense de l'attendre.

MERLIN.

Ah! comme ces rusées femelles savent adroitement saisir les occasions! Pour en juger, lisez ce billet qu'Hortense, pendant votre absence, a jeté à sa sœur par cette fenêtre.

RICHARD.

Donne vite, voyons. (*Il lit.*) « On veut me » marier au Marquis : j'aimerais mieux donner » la main au vieux Richard, dans l'espoir » d'être bientôt veuve... » (*Il s'interrompt.*) Je dois donc les folies qu'elles m'a dites à la généreuse envie d'enterrer vite un mari?

MERLIN.

Vous avez deviné du premier mot : c'est là son ambition.

RICHARD.

Elle est louable.

MERLIN.

Elle est du moins fort à la mode.

Digitized by Google

RICHARD, lit.

« Dès que nous pourrons nous joindre, il » faut changer d'habit, et nous copier mu- » tuellement jusqu'à ce que votre tuteur, » trompé par notre ressemblance, vous ait » donnée à votre amant, et m'ait épousée. » Adieu. » (*A part.*) Voilà le déguisement dont cet imbécile de Grégoire m'a parlé. Voyons jusqu'au bout. De la prudence, du jugement, Richard.

GRÉGOIRE, à part.

Il va, morgué, donner dans le panneau.

MERLIN, empêchant Richard d'écouter Grégoire.

Émilie m'a communiqué ce billet, pour m'engager à lui faciliter une entrevue secrette avec sa sœur. J'ai refusé : elle m'a suivi avec cette bague. Voyant son obstination, j'ai feint de vouloir la servir : elle aurait pu s'adresser à quelque domestique moins fidèle, à Grégoire, par exemple.

GRÉGOIRE.

Fort bian : je serai le coquin, et li l'honnête homme.

RICHARD.

La bague l'aurait peut-être tenté. Il t'écoutait dans l'intant où tu disais à Émilie de se préparer au déguisement : il a mal pris la chose, il est venu comme un étourdi me la

Digitized by Google

raconter à tort à travers, et m'a fait un pot-pourri...

MERLIN.

Vous me surprenez !

GRÉGOIRE, à Richard.

Quoi, vous croyez ?...

RICHARD.

J'admire comme un idiot peut donner une tournure désagréable à tout ! selon son rapport, tu étais clairement un fripon.

MERLIN.

Qui, moi ?... Il a bien mal entendu.

GRÉGOIRE.

Tu dieu, qual hypocrite !... Acoutez-moi.

MERLIN, l'interrompant.

Grégoire a eu mauvaise opinion de moi !... N'importe : sa démarche prouve son zèle. Permettez que je l'embrasse. Je me sens pour les serviteurs fidèles une estime.... une....

(Il embrasse Grégoire, et lui serre la gorge.)

GRÉGOIRE.

Ouf, il m'étrangle !

MERLIN, à Grégoire.

C'est par excès de tendresse.

GRÉGOIRE, à part.

Morgué, ma présence li nuit : il veut, à

Digitized by Google

force de caresses, que je dénichions : dussions-nous crever, je n'en ferons rian.

MERLIN, bas, à lui-même.

Oh ! le bourreau prend racine à cette place !

RICHARD.

Merlin, vois la bague... Je ne te la rends pas : ce bijou te serait inutile : mais tu seras content. On ne saurait assez payer les bons services.

MERLIN.

Monsieur... il n'y a pas de quoi.

RICHARD.

Oh ! ça, Merlin, il est question à présent de parer le coup qu'on veut me porter.

MERLIN.

Allons, vous plaisantez ! Je connais votre prudence. Vous savez trop bien que les complots des deux sœurs ne sauraient vous nuire, si elles ne se voient pas avant le mariage du Marquis, et vous éviterez toute surprise, en revenant à votre premier projet. Oh ! je vous devine !

RICHARD.

En effet, les premières idées des gens d'esprit sont toujours les meilleures. Voilà qui est décidé : je ne changerai plus d'avis. (*Il fait quelques pas pour sortir.*)

Digitized by Google

MERLIN, à part.

Nous voilà sortis d'un grand labyrinthe.

GRÉGOIRE, à part.

Je sommes certain que mon pauvre diable de maître donne tête baissée dans quelque piège : Merlin est trop content.

MERLIN, à part.

Ce drôle cherche à me pénétrer.

RICHARD, revenant. (1)

Attends... Je réfléchis... oui : il me vient une pensée beaucoup meilleure.

MERLIN, bas, à part.

Ahie, tant de fécondité me chagrine !

RICHARD.

Loin de différer mon bonheur, je vais, au contraire, commencer par épouser ma pupille.

MERLIN, bas à part.

Nous sommes morts, enterrés !

RICHARD.

Je vois que tu es surpris de ma résolution ; tu l'admires ?

---

(1) MERLIN, RICHARD, GRÉGOIRE.

Digitized by Google

MERLIN.

Beaucoup assurément... Mais, selon ce que vous a dit Emilie, elle ne se déterminera jamais à vous donner la main, que le Marquis ne soit lié à un autre, ou tout-à-fait sur le point de l'être.

RICHARD.

Ne va-t-il pas épouser Hortense ?

MERLIN.

Bon ! Emilie ose toujours se flatter qu'il n'en sera rien.

RICHARD.

J'invente tout-à-coup un moyen pour lui prouver le contraire, et pour accorder en même-tems mon impatience avec ma sûreté.

MERLIN.

Eh ! Monsieur, votre premier projet était si beau ! Pourquoi en changer ? Vous m'alarmez ?

RICHARD.

Rassure-toi. Lorsque le notaire et son clerc seront ici, je ferai appeler les deux sœurs : l'une sortira par cette porte, l'autre avec Damis par celle-là. Je ne les perdrai pas de vue, et les obligerai à signer chacune de son côté.

MERLIN, consterné, à part.

Il faut céder à tant de coups de foudre.

Digitized by Google

GRÉGOIRE, bas, à part.

Bon! Je voyons visiblement sur la phylosomie de Merlin que notre maître avise bian.

RICHARD.

Je me fais une fête de voir l'embarras de ceux qui voulaient me tromper, et de me divertir à leurs dépens... Ah! ah! ah!... (*Il rit.*)

GRÉGOIRE, haut, malignement.

Allons, de la joie, monsieur Merlin: tout ira à marveille.

MERLIN, haut.

Oui, oui; je vois que la scène peut être fort plaisante.

RICHARD.

Oh! très-plaisante! .. Et je touche au moment de la voir, puisque l'on va m'apporter les deux contrats dans la minute.

MERLIN, très-surpris.

Dans la minute?

RICHARD.

Oui. Je ne suis retourné dans le village que pour les ordonner: nous n'aurons qu'à remplir les blancs. Garde-moi le secret; et les trompeurs seront trompés. Tu sens bien cela.

Digitized by Google

MERLIN.

Mieux que personne.

RICHARD, riant.

Ah ! ah ! que je vais m'amuser ! D'où vient donc que tu ne ris pas, toi ?

MERLIN.

Vous m'excuserez ; je ris tant que je puis.

RICHARD.

Suis-moi, Grégoire : toi, reste ici pour m'avertir lorsque les notaires viendront. (*Il rentre avec Grégoire chez lui.*)

SCÈNE VIII.

MERLIN.

Ferme ! poursuis, fortune cruelle ! Il ne te manquait plus que de me forcer à rire du coup affreux que tu me portes ! Les amans sont perdus sans ressources ; et je n'ai qu'à me pendre... Me pendre ! Non, ma foi, je n'en ferai rien... Jamais aucun Merlin ne s'est pendu lui-même... Tremblez, monsieur Richard : vous serez l'époux de madame Argante ; j'unirai Damis à sa chère Émilie ;... et malheur à Grégoire !

FIN DU QUATRIÉME ACTE.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

Dans la nuit.

SCÈNE I.

MERLIN, seul, en rêvant.

Doucement, doucement, M. Richard! Vous avez formé un projet trop contraire à nos desseins; et en bonne conscience nous ne pouvons pas vous le passer. Comment voulez-vous que nous vous fassions voir les deux sœurs en même tems, puisqu'il n'y en a qu'une dans le pays? La chose n'est pas possible. Il faut être raisonnable. Tout ce que nous pouvons pour votre service, c'est de vous faire abandonner cette idée, et de vous en faire prendre une autre plus conforme à nos vœux. Émilie, Marton et madame Argante me seconderont... Il vient: à l'ouvrage, Merlin, à la gloire!...

Digitized by Google

SCÈNE II.

MERLIN, RICHARD.

MERLIN, courant à Richard.

Eh vite, eh vite, Monsieur! j'ai fait une découverte de la dernière importance.

RICHARD.

Eh bien? qu'est-ce?

MERLIN.

Apprenez...

RICHARD.

Quoi?

MERLIN.

Tâtez ma joue : elle peut vous attester une partie de ce que j'ai à vous dire.

RICHARD.

Parle, toi-même.

MERLIN.

Marton, de sa main potelée, vient de me donner une douzaine de soufflets.

RICHARD.

L'impertinente! Pourquoi ce traitement?

MERLIN.

Pour me récompenser des soins que je me

Digitized by Google

suis donnés en vous remettant la lettre d'Hortense.

RICHARD.

D'où a-t-elle pu savoir que tu trahis pour moi Hortense et sa sœur? tu me surprends.

MERLIN.

Vraiment, vous n'êtes pas au bout de votre surprise. O tems! ô mœurs! Grégoire, le seul témoin de notre conversation, ce même Grégoire que j'embrassais avec tant de cordialité, est mon rival: et charmé de faire sa cour à mes dépens, il a tout rapporté à Marton.

RICHARD.

Le traître!

MERLIN.

Oh! le trait est indigne!... En vérité, quand je vois la fausseté qui règne dans le monde, je suis tenté de fuir dans un désert. Vous avez des lumières, Monsieur; vous connaissez les hommes: convenez qu'on en voit rarement de ma probité et... de la vôtre.

RICHARD.

Oui, certainement.

MERLIN.

Le plus grand mal, c'est que votre jardinier a poussé l'indiscrétion amoureuse jus-

Digitized by Google

qu'à révéler les précautions que vous devez prendre pour rompre les mesures d'Hortense et d'Émilie.

RICHARD.

Le pendard !... (*D'un air satisfait.*) J'ose du moins me flatter qu'on désespère à présent de me tromper.

MERLIN.

Au contraire.

RICHARD.

Comment, au contraire !

MERLIN.

Oui, Monsieur, j'ai compris que Marton et Émilie forment les plus belles espérances sur votre projet même. Dans le moment où je vous parle, Marton est chez Hortense : elle l'exhorte à ne pas se rebuter.

RICHARD.

Tu m'alarmes. Je donnerais tout au monde pour découvrir quel est leur espoir.

MERLIN.

Peste, je le crois bien ! cette découverte serait très-importante pour vous... Chut, quelqu'un marche : écoutons.

Digitized by Google

SCÈNE III.

MARTON, ÉMILIE, en amazone, sortant de chez madame Argante, MERLIN, RICHARD.

MARTON.

Venez, belle Hortense. Grégoire m'a promis de se rendre ici pour parler de nos affaires, sans risquer d'être surpris par M. Richard, et surtout par Merlin, son digne confident.

MERLIN, bas à Richard.

Ah! comme le hasard nous sert! si vous voulez aller retenir Grégoire chez vous, je jouerai ici son personnage à la faveur de la nuit. Marton me fera part de ses secrets, et je vous rapporterai tout.

RICHARD, bas à Merlin.

Que tu es simple! ne vaut-il pas mieux que tu ailles toi-même amuser mon jardinier? Il sera plus plaisant qu'on me fasse part de la trame qu'on ourdit contre moi-même.

MERLIN, bas.

Vous avez une présence d'esprit qui me surprend toujours.

RICHARD, bas.

Il faut que je contrefasse ma voix.

Digitized by Google

MERLIN.

Sans doute : parlez bas, et peu. Je vais trouver Grégoire... (*Bas à Émilie et à Marton en passant.*) Je l'ai mis sur le bord du précipice : une secousse.

(Il entre chez M. Richard.)

SCÈNE IV.

ÉMILIE, MARTON, RICHARD.

MARTON.

J'ENTENDS du bruit...Grégoire, est-ce toi ?

RICHARD, contrefesant sa voix.

Me voici.

MARTON.

Approchons, Mademoiselle; c'est lui-même.

RICHARD, bas à part.

Comme elle donne dans le piége !

MARTON.

Au nom de notre amour, mon cher Grégoire, exhorte ton maître à ne point changer de résolution, et à réunir les deux sœurs pour signer les contrats.

RICHARD, contrefesant sa voix.

Pourquoi ?

Digitized by Google

MARTON.

Ne vois-tu pas que l'imprudence même lui a dicté ce projet en notre faveur. Il faut nécessairement que le Marquis soit présent à la signature : il ne brave Émilie que parce qu'il ne la voit pas : dès qu'il l'apercevra, il rougira de son infidélité, et volera à ses pieds lui demander un généreux pardon, qu'elle brûle d'accorder.

RICHARD, bas à part.

En effet, cela se pourrait bien. J'y mettrai bon ordre.

ÉMILIE.

Tu comprends bien aussi, mon cher Grégoire, que, puisque ton maître a l'imprudence, la folie de vouloir à son âge épouser une jeune personne, il me donnera la main dès qu'il désespérera d'obtenir ma sœur.

RICHARD, bas à part.

Elle n'en démordra point.

ÉMILIE, riant.

Je ne puis m'empêcher de rire, quand je me figure la mine que fera monsieur Richard, en voyant Damis aux pieds d'Émilie... Ah! ah! ah!...

MARTON, riant aussi.

Grégoire, n'est-il pas bien amusant de jouer les amans surannés, qui oublient que l'amour

Digitized by Google

est fait pour les jeunes gens, et veulent plaire avec une humeur bizarre, rêvêche, capricieuse, jalouse... avec l'air d'un siècle ambulant?...

RICHARD, bas, à part.

Ah! serpent domestique!

MARTON.

Avoue donc que cela est divertissant.

RICHARD, contrefesant sa voix.

Oui, oui... très-divertissant.... (*A part.*) Euh!...

ÉMILIE.

Marton?

MARTON.

Mademoiselle?

ÉMILIE.

J'admire la simplicité de M. Richard, qui enfante avec peine précisément le projet le plus dangereux pour lui, tandis qu'il lui était si facile de rompre nos mesures. Il pouvait attendre ici les notaires, signer les contrats sans nous; les envoyer remplir en même tems, l'un chez ma sœur, l'autre chez moi: et pour rendre toutes nos tentatives inutiles, ne pas perdre ces deux portes de vue, comme on dit qu'il l'a fait ce matin, lorsqu'il croyait ma sœur chez ma tante.

Digitized by Google

RICHARD, bas, à part.

Tout ce qu'elle dit m'avait déjà passé par la tête.

MARTON.

Il est vrai qu'alors...

ÉMILIE.

Alors, ma chère Marton, notre meilleur parti eût été de cacher notre dépit, et de signer en enrageant tout bas.

MARTON.

Vous m'y faites songer : nous étions perdues, si M. Richard eût eu cette idée. Mais rassurons-nous; il n'aura pas l'esprit de prendre de si sages précautions.

RICHARD, vivement, avec sa voix ordinaire.

Si fait, parbleu, il les prendra : soyez-en sûres.

ÉMILIE ET MARTON, feignant d'être troublées.

Ahie !

SCÈNE V.

ÉMILIE, MARTON, GRÉGOIRE, MERLIN, RICHARD.

(Merlin et Grégoire sortent de chez M. Richard.)

MERLIN, bas, deux le fond.

Voyons l'effet qu'aura produit notre ruse.

Digitized by Google

GRÉGOIRE, bas, dans le fond.

Puisque Marlin ne nous guette plus, je voulons le guetter à not' tour.

RICHARD, bas, à part, riant.

Elles sont furieuses.

MERLIN, bas à lui-même.

Monsieur est de ce côté; j'entends du bruit de l'autre: courons-y, ce ne peut être qu'Émilie et Marton.

GRÉGOIRE, bas.

Motus.

MERLIN, bas à Grégoire, croyant parler à Marton.

Marton, M. Richard a-t-il renoncé à son maudit projet?

GRÉGOIRE, contrefesant la voix de Marton.

Oui.

MERLIN, bas.

Bon! la dupe est maintenant dans nos filets.

GRÉGOIRE, avec éclat.

Oh! pour le coup, notre maître, Marlin vient de se trahir; il croyait parler à Marton.

RICHARD.

Oh! oh! dirait-il vrai?

MARTON, bas, à part.

Le traître.

ÉMILIE, bas.

Nous sommes perdues.

Digitized by Google

MERLIN, bas, à lui-même.

Le bourreau!... Tâchons de le rejoindre. . (*Il saisit Richard.*) Scélérat, si tu me trahis, je t'étrangle.

RICHARD, haut.

Doucement... comme on me serre!... Mais j'ai sûrement entendu la voix de Merlin.

MERLIN, bas à lui-même.

Autre infortune! fuyons vite.

GRÉGOIRE, saisit Merlin.

Non, jarni, vous ne fuirez pas... Monsieur, je l'tenons.

RICHARD, haut.

Il y a ici quelque chose d'extraordinaire. Pour savoir la vérité, courons nous emparer de la porte.

GRÉGOIRE.

Il se démène bian; mais, morgué, il ne nous échappera pas.

RICHARD, sur sa porte.

Grégoire, le tiens-tu toujours.

GRÉGOIRE.

Pas tout-à-fait : c'est li qui me tiant bian fort par les deux oreilles. Mais c'est à-peu-près la même chose, puisque je savons qu'il n'est pas rentré... Ahie, ahie!... (*Merlin s'échappe, et entre chez madame Argante.*)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ÉMILIE, MARTON, GRÉGOIRE, RICHARD.

RICHARD.

Hola ! hé ! vite, quelqu'un ! qu'on apporte de la lumière... Allons donc; qu'on se dépêche.

SCÈNE VII.

ÉMILIE, MARTON, GRÉGOIRE, MERLIN, RICHARD.

(Merlin, qui était entré par la porte de madame Argante, revient par celle de M. Richard, un flambeau à la main, qu'il remet ensuite à un domestique.)

MERLIN.

D'où vient tout ce tapage? Ah! mon cher maître! vous serait-il arrivé quelque malheur?

RICHARD, étonné.

Que vois-je! c'est Merlin!

GRÉGOIRE.

C'est le diable!

MARTON, bas à Émilie.

Mademoiselle, ne désespérons de rien.

MERLIN.

Qu'est-ce? vous voilà tous bien surpris.

Digitized by Google

GRÉGOIRE.

Moi surtout.

RICHARD, avec étonnement.

Ah! mon pauvre Merlin, juge de mon étonnement! Grégoire m'a soutenu que tu étais ici, qu'il te tenait pour t'empêcher de rentrer.

MERLIN, à Richard.

Qui? moi? ah! vous avez vu...

RICHARD.

Présentement je vois bien que cela est faux.

GRÉGOIRE.

Que j'enrageons de bon cœur!

RICHARD.

Le scélérat a voulu me prouver que tu me trahissais.

MERLIN.

Ah! ah! Grégoire, mon ami, n'était-ce pas assez de m'enlever ma maîtresse, sans vouloir me ravir encore le bien le plus précieux, l'honneur?

GRÉGOIRE.

Morgué!

MERLIN.

Et vous, Monsieur, avez-vous pu me soupçonner un moment? vous qui avez tant de preuves de ma fidélité!

RICHARD.

Il est vrai.

Digitized by Google

GRÉGOIRE.

Jarnigué !

MERLIN.

Vous qui connaissez tous les stratagèmes que l'amour peut dicter à l'amoureux Grégoire !

GRÉGOIRE, à Merlin.

Amoureux vous-même.

RICHARD.

Tout autre aurait été comme moi la dupe de ce fourbe. Croirais-tu qu'il a eu l'effronterie de contrefaire ta voix pour me tromper plus facilement, et de me sauter à la gorge pour te rendre plus criminel à mes yeux ?

GRÉGOIRE.

Tatigué !

MERLIN.

Comment ; diable ! vous sauter à la gorge ! cela passe la raillerie... Et contrefait-il bien ma voix ?

RICHARD.

A s'y méprendre.

MERLIN.

Ah ! Grégoire, Grégoire !... Les fourbes font tôt ou tard une mauvaise fin.

GRÉGOIRE.

Par la jarnigoi !... Cela me ferait jurer

Digitized by Google

comme un charretier embourbé. (*A Richard.*) Tant y a que j'ons tantôt vu pâlir Marlin quand vous avez parlé de réunir les deux sœurs: cela doit être le grand tu autem. Tenez-vous-y; je vous le conseillons.

MERLIN, bas à Richard.

Comme il va toujours à son but!

RICHARD, à Merlin.

Oui; et comme il donne toujours des conseils!... (1) (*A Grégoire.*) J'aime à te voir tout faire, tout tenter pour plaire à Marton: il est vrai qu'elle a de beaux yeux.

MARTON, à Richard.

Monsieur, vous êtes trop poli... (*A Grégoire, à demi voix.*) Feins de n'avoir pas remarqué s'ils sont jolis ou laids.

GRÉGOIRE, à Marton.

Il ne faut point de feintise à ça.

MARTON, à demi-voix.

Bien!

ÉMILIE, à demi-voix, à Grégoire.

Ferme, continue.

GRÉGOIRE, à toutes deux.

Vous gaussez-vous de moi? ou à quel jeu jouons-nous?

---

(1) ÉMILIE, MARTON, GRÉGOIRE, RICHARD, MERLIN.

Digitized by Google

RICHARD, à toutes deux.

Ah! la belle finesse! je vous entends toutes les deux... (*A Grégoire.*) Et toi, ne te donne plus une peine inutile: je suis instruit des motifs qui te font agir.

GRÉGOIRE.

Je ne les cachons pas. Mon grand-père, qui était jardinier de votre grand'mère, avait de l'affection pour alle; ma mère, qui était jardinière de votre père, avait de l'affection pour li : partant je devons, pour bian des raisons, vous affectionner itou beaucoup, et...

RICHARD.

Cependant tu as beaucoup plus d'affection pour Marton que pour moi?

MARTON, à demi-voix.

Jure qu'il n'en est rien : il te croira peut-être.

ÉMILIE, à demi-voix.

Oui, jure bien fort.

GRÉGOIRE.

Sont-il tretous devenus fous? Tenez, not' cher maître, Marlin vous brasse je ne savons quel tour, je ne savons comment, je ne savons par où : mais je vous conseillons.... Et non, non, je vous prions de ne bouter votre pataraffe sur aucun contrat, que vous n'ayez

Digitized by Google

fait venir les deux sœurs ici, et que vous ne les ayez bian examinées ensemble : vous ne risquez rian à le faire.

RICHARD.

Quelque sot! tu le sais bien, ce que j'aurais à redouter... et M. le Marquis, eh?... Si tu dis encore un mot, ta scélératesse sera punie.

MARTON, caressant Grégoire.

C'est en vain que nous feignons, mon cher Grégoire; on est instruit de notre amour. Laisse-toi rouer de coups, s'il le faut: ma tendresse saura te faire oublier ces petits malheurs.

GRÉGOIRE, à Marton.

Allez vous promener... j'enrageons, je crevons! Celui-ci me veut battre, l'autre me veut embrasser: il n'y a morgué pas pus de raison d'un côté que de l'autre... Je nous en allons, car je n'y pouvons pus tenir; mais je ne sommes pas surpris s'il y a pus de fripons que d'honnêtes gens; ils jouont un pus biau jeu. (*Il entre chez M. Richard.*)

SCÈNE VIII.

ÉMILIE, MARTON, RICHARD, MERLIN.

MERLIN, à Richard.

Il sort désespéré de n'avoir pu vous trom-

Digitized by Google

per : mais, peste, cela n'est pas aussi facile qu'on le croit !

RICHARD.

Non, parbleu ! pour vous, Mesdames, qui me trouvez si simple, je veux vous prouver que vous vous trompez, et renchérir sur les précautions que vous m'avez généreusement dictées.

MERLIN, bas, à part.

Ahie, ahie ! va-t-il encore tout détruire ?

RICHARD.

Je sais, à n'en pouvoir douter, qu'Émilie est chez elle...

MERLIN, haut, vivement.

Oh ! rien n'est plus sûr !

RICHARD.

Je l'y laisse, loin des regards du Marquis...

MERLIN.

A merveille !

RICHARD, à Émilie.

Je m'empare de vous : je vous retiens ici...

MERLIN.

Encore mieux.

RICHARD.

Et ne vous perds pas de vue que vous n'ayez signé votre contrat avec M. le Mar-

Digitized by Google

quis.... (*Avec un air ravi.*) Eh bien ! admirez à présent ma simplicité !

MERLIN.

Comment, diable! c'est un trait de génie !... (*Bas, à part.*) Je n'aurais pas mieux fait cet arrangement... (*Haut.*) Tandis que vous ferez signer l'Amazone ici, j'emploierai toute mon éloquence auprès de votre future, pour la faire signer de son côté; de sorte que tout sera terminé en même-tems, et cela sans courir le moindre danger, et sans que vous soyez obligé d'entendre tous les mauvais propos qu'Émilie tiendra contre vous dans le premier moment de dépit.

ÉMILIE, ironiquement.

Je vois par cet arrangement quel est mon sort.

MARTON, à Merlin.

Monstre indigne du jour, tu nous persécutes bien, mais je consens de mourir fille, si je ne t'arrache les yeux.

MERLIN.

Me voilà sûrement aveugle !

RICHARD, avec satisfaction.

Elles sont au désespoir !

(Émilie et Marton ne peuvent s'empêcher de rire.)

RICHARD, étonné.

Elles rient, Merlin !

Digitized by Google

MERLIN, à Richard.

Ce n'est que du bout des lèvres, et pour vous cacher leur rage. Riez d'elles à votre tour : ainsi va le monde, a raison qui peut.

RICHARD.

C'est bien dit. (*Riant aussi.*) Oui, oui, riez. Voici les notaires. Voyons si votre belle humeur continuera.

MERLIN, se mêlant de la partie.

Oh ! voilà le plaisant ! pour le coup, rira bien qui rira le dernier.

SCÈNE IX.

ÉMILIE, MARTON, LE NOTAIRE, LE CLERC, RICHARD, MERLIN.

LE NOTAIRE, à Richard.

J'APPORTE les deux contrats, tels que vous les avez demandés. Voilà celui de M. le Marquis ; voilà le vôtre.

RICHARD, au notaire.

Donnez le dernier que je le signe au plus vite.

(Il signe.) JEAN-GILLES RICHARD.

Allez chez moi : vous y trouverez ma future : dites-lui que Damis signe ici, et priez la très-poliment de mettre son nom à côté du mien.

Digitized by Google

LE NOTAIRE.

Ne venez-vous pas avec moi?

RICHARD.

Je m'en garderai bien : il est très-important que je reste ici, et pour cause. Merlin, accompagne Monsieur; et surtout que ton zèle ne se démente point.

MERLIN, à Richard.

Soyez tranquille : je ne vous laisserai aucun doute sur ma fidélité.

(Il entre avec le notaire chez M. Richard.)

SCÈNE X.

MARTON, ÉMILIE, Mme ARGANTE, DAMIS, LE CLERC, RICHARD.

RICHARD, à Damis et à madame Argante.

Vous arrivez tous deux fort à propos. Lisez ce contrat, M. le Marquis : j'espère que vous en serez content.

DAMIS.

Vous vous intéressez si généreusement à mon sort, que j'aurais tort de ne me pas confier entièrement à vous.

Digitized by Google

RICHARD, à madame Argante.

Pour vous, Madame, ayez la complaisance de signer.

Mme ARGANTE, à Richard, d'abord avec douceur.

Il le faut bien, puisque vous êtes insensible à ma douceur, à ma complaisance, à ma beauté. (*Elle signe.*) Vous voilà satisfait.... En vérité, je ne comprends plus rien aux hommes... Je me retire, (*Avec colère.*) pour cacher le dépit que me cause ton mauvais goût, monstre de perfidie !

(Elle entre chez elle.)

RICHARD, à madame Argante, qui sort.

Là, là, ce chagrin passera.

SCÈNE XI.

MARTON, ÉMILIE, DAMIS, LE CLERC, RICHARD.

RICHARD, à Émilie.

A vous maintenant, Mademoiselle ; allons, signez : que ma présence ne vous gêne point ; jurez à votre époux la tendresse la plus vive, la plus constante... (*Bas, à part.*) Je suis malin !

ÉMILIE, signe.

Un véritable amour n'employa jamais les

Digitized by Google

sermens : la seule perfidie y a recours. J'ai fait voir à Damis toute ma sensibilité. L'empressement avec lequel je signe lui prouve que mon cœur est toujours le même, et il l'en croit bien mieux que les discours les plus étudiés.

DAMIS, saisissant la plume.

Oh oui ! permettez que j'assure au plus tôt mon bonheur. (*Il signe.*) Quel plaisir je vais goûter à vous aimer, à vous le dire, à vous le prouver, par les attentions les plus tendres, les plus délicates ! Ah ! Monsieur, que ne puis-je vous peindre la situation de mon ame ! vous verriez aux délices, à la volupté qu'elle éprouve, à quel point je vous suis redevable.

RICHARD, bas, à part.

Ah ! la dupe ! (*Haut.*) Je suis enchanté de contribuer à votre félicité. Donnez ce contrat, que je le signe à mon tour... Non, cela ne serait pas prudent : il faut que je sache avant si Emilie a signé de son côté.

DAMIS, bas, à part.

Ciel !

ÉMILIE, bas, à part.

Quelle réflexion fatale !

MARTON, bas.

Pour cette fois, il ne nous reste plus de ressource.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

MARTON, ÉMILIE, DAMIS, LE NOTAIRE, LE CLERC, RICHARD.

LE NOTAIRE, venant de chez M. Richard.

La dame a signé de très-bonne grâce.

RICHARD.

Est-il bien vrai? Ah! quel bonheur! Je n'ai plus rien à craindre; voilà ma signature, et vivez heureux.

(Il signe.)

DAMIS.

Mon bonheur est maintenant certain.

ÉMILIE, à part.

Je respire.

MARTON, à part.

Nous avons eu furieusement peur.

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

LE NOTAIRE ET LE CLERC dans le fond, MARTON, ÉMILIE, DAMIS, RICHARD, Mme ARGANTE, MERLIN, GRÉGOIRE.

(Madame Argante, Merlin et Grégoire, sortent de chez M. Richard.)

GRÉGOIRE, accourt en riant.

PLACE, place à la poulette, à la jeune mariée.

RICHARD.

Venez, ma pouponne, ma charmante.... Ciel, que vois-je!

(Il recule.)

Mme ARGANTE, appuyée sur Merlin, à Richard.

Votre épouse! Faut-il qu'on soit obligé de vous tromper, pour vous faire remplir votre parole? (*Se donnant des grâces.*) Mourez de honte d'avoir causé tant de chagrin à une jolie femme.

RICHARD, à madame Argante.

Non; mais j'étouffe de dépit. Par où êtes vous passée?

Digitized by Google

MERLIN, à Richard.

Par une porte que nous vous indiquerons: nous n'avons plus d'intérêt à vous la cacher.

RICHARD.

Oh! le scélérat! Que n'ai-je pas à redouter. Émilie, ma chère Émilie, où êtes-vous?

MARTON.

La voici. C'est bien mal à vous de l'avoir si cruellement refusée.

ÉMILIE, à Richard.

Oui, Monsieur. Hortense n'est point sortie de son couvent. J'ai joué alternativement deux rôles: je reprends mon vrai caractère, pour vous prier de pardonner une supercherie à laquelle vous m'avez contrainte; c'est la dernière fois que vous aurez à vous plaindre de moi.

DAMIS, à Richard.

Je veux vous forcer, par mes bons procédés, à vous féliciter d'avoir comblé mes vœux.

RICHARD.

Ouf, je suis confondu!...

GRÉGOIRE.

Et nous, je sommes tout joyeux, et je vous falicitons de bian bon cœur, not' cher maître. Tenez, j'ons remarqué dans not' jardinage que, lorsqu'un arbrisseau se joint à vieux abre, le

Digitized by Google

premier languit, et l'autre crève, ou ne fait que pousser du bois. Partant je vous conseillons d'être bian aise, et...

RICHARD, à Grégoire.

Paix... (*Au Notaire.*) Monsieur le Gardenote, vous êtes un...

LE NOTAIRE, à Richard.

Doucement, Monsieur! de quoi vous plaignez-vous? Vous me priez d'aller présenter le contrat à votre future. Je vois madame Argante: je sais que vous lui avez fait jadis une promesse: elle signe; je la laisse faire, et je suis très-innocent.

Mme ARGANTE.

Vous hésitez en vain, petit perfide: je suis votre femme; je vous le prouverai, et je ferai valoir tous mes droits, tous mes droits.

RICHARD.

Et moi, je ferai... je ferai... du moins... murer cette maudite porte qui fait mon malheur. (*Il rentre chez lui.*)

MERLIN.

Maintenant nous vous le conseillons.

GRÉGOIRE, suivant son maître.

Il est, morgué, bien tems.

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

MARTON, ÉMILIE, DAMIS, Mme ARGANTE, MERLIN.

MARTON.

Je te donne à monsieur le Marquis. Allons faire notre mariage à l'ombre du sien.

FIN DU TUTEUR DUPÉ.

Digitized by Google

LES

MÉNECHMES GRECS,

COMÉDIE EN QUATRE ACTES,

PRÉCÉDÉE D'UN PROLOGUE,

PAR CAILHAVA;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, en 1791.

Digitized by Google

PERSONNAGE DU PROLOGUE.

LE COMÉDIEN qui débite le prologue.

Digitized by Google

PROLOGUE.

(Quand la toile se lève, la décoration est en désordre.)

LE COMÉDIEN.

Salut, illustres Romains, vous qui venez de vous couvrir d'une gloire immortelle et qui faites l'admiration, même de vos ennemis! Je suis le comédien chargé de débiter les prologues, et je viens vous annoncer une comédie de *Plaute*. Elle est intitulée *les Ménechmes*, il l'a imitée de *Ménandre*, poëte grec; il n'a même changé ni les mœurs, ni le costume, mais pendant la représentation, vous n'en serez pas moins tentés de vous écrier: *Ah! Ah! c'est comme chez nous*! vous êtes impatiens de connaître le sujet de la pièce, et moi, je suis impatient de vous l'exposer. Un habitant de Syracuse nommé *Ménechme* eut un fils qui s'appela Moschus, de ce fils n'acquirent deux jumeaux si ressemblans! si ressemblans! que leur mère même n'aurait pu les distinguer, si elle n'eût imprimé un chiffre ineffacable sur la poitrine de l'un deux, à qui l'on donna, suivant l'usage des Grecs, le nom de son grand père; on l'appella donc Ménechme, l'autre fut nommé *Sosicle*.

Digitized by Google

Ces jumeaux pouvaient à peine prononcer leurs noms, quand leur père, obligé de voyager, mène avec lui le *petit Ménechme*, arrive à Tarente pendant qu'on y célébrait les fêtes de Bacchus, perd son fils dans la foule, et meurt de chagrin. On apprend cette fâcheuse nouvelle à Syracuse ; aussitôt l'on fait prendre à *Sosicle* le nom de son frère. On ne doutait pas qu'il ne fût mort. L'on se trompait. Un marchand Épidamnien l'avait trouvé, et conduit à Épidamne. Je vais m'y transporter bien vite, pour avoir des nouvelles sûres *du Ménechme perdu*. Voulez-vous être du voyage? Ne craignez pas la fatigue ; notre machiniste a des moyens sûrs pour vous transporter d'un bout du monde à l'autre, sans vous déplacer; vous conviendrez que rien n'est plus commode.

(La décoration change et représente une place publique, le palais d'Erotie est à la droite des acteurs, la maison de Ménechme à gauche.)

Eh bien! que vous disais-je? nous voilà dans une place d'Epidamne, et j'ai déja pris tous les renseignemens nécessaires. — C'est ici que le marchand conduisit le petit *Ménechme*, c'est ici qu'il l'a adopté, et qu'il l'a marié richement. Le bon de l'aventure, est que l'autre *Ménechme*, voyageant pour son plaisir, vient d'arriver dans le port, et que la ressemblance des deux jumeaux donnera lieu sans doute à quelques méprises. Elles sont d'autant plus faciles que les deux frères, ont

Digitized by Google

présentement le même nom; que l'un, ayant perdu depuis peu son père adoptif, l'autre son aïeul, ils portent encore cette couleur rembrunie, ce vert foncé, qui embellit si bien nos veuves, et dont *la fidèle Vénus* se couvrit, quand elle pleura, pendant deux grands jours, la mort de son cher *Adonis*.

Salut, encore une fois, très-illustre assemblée. Vous connaissez l'avant-scène de la comédie; il vous sera plus facile d'en suivre l'action. N'oubliez pas de grâce que vos succès dans tous les genres, ont été préparés par les muses, et que vous leur devez beaucoup d'indulgence.

FIN DU PROLOGUE.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

MÉNECHME, le voyageur, } frères jumeaux.
MÉNECHME, le marié, }
LA FEMME DE MÉNECHME.
ÉROTIE, joueuse d'instrumens.
DEMIPHON, vieillard, père de la femme de Ménechme.
LE MÉDECIN.
LES ÉLÈVES du Médecin.
DROMON, orfévre.
MIRTILDE, esclave favorite d'Érotie.
MESSÉNION, esclave de Ménechme le voyageur.
Le maître d'hôtel d'Érotie.
Esclaves de tout sexe.
Personnages muets ou parlant peu.

La scène est à Épidamne.

Pour la commodité des acteurs de la province, les noms des personnages sont placés de manière à indiquer les positions. Le premier est à la droite de son interlocuteur, etc.

Digitized by Google

LES

MÉNÉCHMES GRECS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MÉNECHME, le marié.

Toujours avec l'air et le ton du sang-froid, mais un peu railleur.

Oui, ma très-honorée femme! vous êtes bien aimable, bien honnête; mais vous avez de l'humeur, sans que je sache pourquoi : cela vous amuse; il ne faut pas disputer des goûts. Moi, je vais tâcher de m'amuser aussi de mon côté.

Digitized by Google

SCÈNE II.

L'ORFÈVRE, MENECHME, le marié.

L'ORFÈVRE, son caractère est de mettre à tout un air d'importance et de mystère.

SERVITEUR, seigneur Ménechme.

MÉNECHME.

Salut au plus célèbre de nos orfèvres — J'allais chez vous.

L'ORFÈVRE.

Je me doutais que vous aviez quelque chose à m'ordonner; vous avez beaucoup regardé dans ma boutique, dit ma femme.

MÉNECHME.

Votre femme rêve, mon cher Dromon; il y a plus de huit jours que je n'ai traversé les galeries de Thémis.

L'ORFÈVRE, avec dédain.

On n'y vend plus rien, — pas même la justice. (*Fièrement.*) Je loge sous les fameux portiques de Philippe.

MÉNECHME.

Je l'ignorais. — Savez-vous garder un secret?

Digitized by Google

L'ORFÉVRE.

En doutez-vous ? les bijoutiers sont obligés, par état, à la plus grande discrétion.

MÉNECHME.

Sur certains profits ?

L'ORFÉVRE.

Point ! n'avons-nous pas le secret de toutes les familles, même celui de la république ? Lorqu'il est question d'éblouir une belle, de corrompre un juge, de gagner un homme en place, bijoux de trotter, vaisselle d'or et d'argent de circuler. Eh ? à qui se confie-t-on ?

MÉNECHME.

Personne n'écoute, et l'appartement de ma femme ne donne pas sur cette place.

L'ORFÉVRE.

Il n'y a ici que vous et moi. — Vous êtes seul.

MÉNECHME.

J'étais hier chez la plus aimable de nos femmes à talens, chez Erotie. Je riais d'entendre nos célèbres philosophes y disserter sur les modes, les ajustemens, les bijoux, quand la belle marqua la plus grande envie d'avoir une pierre gravée, précisément comme celle-ci. Je lus dans les regards de ses adorateurs le désir de se prévenir mutuellement. Pour-

Digitized by Google

riez-vous me procurer le plaisir de les devancer ?

L'ORFÉVRE.

Voyons — Ces pierres sont fort rares ; pour moi, je n'en connais qu'une autre dans Epidamme; mais nous l'aurons — avec de l'argent.

MÉNECHME.

Allez vite l'acheter à quel prix que ce soit.

L'ORFÉVRE.

Un moment. Comme vous êtes vif!

MÉNECHME.

Pas excessivement. On m'accuse même du contraire ; mais faites comme si je l'étais.

L'ORFÉVRE.

La bague dont je vous parle appartient au grand pourvoyeur de l'armée.

MÉNECHME.

Tant-pis.

L'ORFÉVRE, mystérieusement.

Tant mieux... chut... le voici, le secret de la république... le grand pourvoyeur a mal arrangé quelques chiffres; il est forcé, ne fût-ce que par pudeur, de vendre ses tableaux, ses bijoux. et dès ce soir j'achète celui dont vous avez besoin.

Digitized by Google

MÉNECHME.

Je puis donc sur votre parole faire présent de celui-ci à Érotie, et je mettrai dans l'écrain de ma femme...

L'ORFÉVRE.

La bague du pourvoyeur! impossible, dans ce siècle galant, de manquer à sa chère moitié avec plus de délicatesse!

MÉNECHME, d'un ton moitié grave, moitié sentimental.

Il en faut.

L'ORFÉVRE.

Tel vous critiquera, qui, sans tant de façons a fait disparaître les pierreries de sa femme, pour les donner tout uniment à quelque nymphe des chœurs; mais prenez-y garde; puisque vous destinez ce cadeau à une connaisseuse, il aurait grand besoin d'être remonté.

MÉNECHME.

Nous verrons dans la suite. Je ne veux pas être prévenu, vous dis-je; Érotie est au bain; à son retour j'irai lui demander à dîner, et lui offrir...

L'ORFÉVRE, bas.

Chut. Démiphon.

MÉNECHME, bas.

Mon beau-père! tâchons qu'il ne s'empare pas de moi; il est bonhomme, mais bavard.

(l'Orfévre sort.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

LE VIEILLARD, MÉNECHME le marié.

MÉNECHME.

Tout à vous, cher beau-père. Vous allez voir votre fille? cela est bien, très-bien! vous m'excuserez, si je vous laisse. Une affaire essentielle...

LE VIEILLARD.

Oui, oui, ne vous gênez pas.

SCÈNE IV.

LE VIEILLARD.

Oh! oh! il paraît ignorer que sa femme m'a envoyé chercher. — « Mon père, mon » cher père, venez au plus vite. » — Au plus vite! au plus vite! vous en parlez bien à votre aise: ignorez-vous que cette maudite vieillesse n'arrive qu'avec une suite nombreuse, et que je porte mes vieux ans sur le dos, comme une vilaine marchandise bien lourde.

Holà! quelqu'un.

Digitized by Google

SCÈNE V.

LE VIEILLARD, UN ESCLAVE.

LE VIEILLARD.

Ma fille est-elle malade ? A tout événement j'ai passé chez son médecin.

L'ESCLAVE.

Notre maîtresse paraît un peu rêveuse, un peu inquiète ; mais elle se porte bien.

LE VIEILLARD.

En ce cas là, dis-lui de venir ici ; je veux rester au soleil ; c'est le dernier ami des vieillards.

(L'esclave sort.)

SCÈNE VI.

LE VIEILLARD.

Du moment qu'on commence à compter les beaux jours, on en devient avare ; l'on veut en jouir.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LE VIEILLARD, LA FEMME DE MÉNECHME.

LE VIEILLARD.

Bonjour, ma fille, qu'est-ce? pourquoi m'envoyez-vous chercher?

LA FEMME DE MÉNECHME.

Ah! mon père, je suis bien malheureuse.

LE VIEILLARD.

Malheureuse! malheureuse! je ne vois pas trop pourquoi. Vous vivez dans l'aisance, vous portez le lin le plus beau, le tissu le plus fin; votre maison est vaste, magnifiquement meublée, et remplie d'esclaves fainéants; — vous êtes mère, que désirez-vous donc?

LA FEMME DE MÉNECHME.

Daignez de grâce m'entendre.

LE VIEILLARD.

Soit, pourvu que vous ne me parliez de rien qui m'affecte. Quand à mon âge on a dit du mal du tems présent et qu'on a surtout bien digéré, on s'est acquitté des affaires les plus importantes.

Digitized by Google

LA FEMME DE MÉNECHME.

Dites-moi, mon père... (*Hésitant.*) une femme jalouse est-elle bien insupportable ?

LE VIEILLARD, vivement.

Je vous en réponds ! je ne l'ai pas malé-prouvé. Feu votre mère (que Pluton veuille garder soigneusement) ne l'était pas mal.

LA FEMME DE MÉNECHME.

Je ne suis pas jalouse au moins ! gardez-vous de le croire ! Mais... il me semble que Ménechme va souvent.... là.... chez cette joueuse de luth, notre voisine.

LE VIEILLARD, à part.

Ah ! le gaillard ! qu'est devenu le tems où j'étais le favori de ces belles ?

LA FEMME DE MÉNECHME.

Vous parlez bas, mon père.

LE VIEILLARD.

Oui, oui ; je songe que je ne suis pas tendre, moi ! et je saurai bien dire à votre époux : « Seigneur Ménechme, vous ne m'im-
» posez pas avec le ton flegmatique que vous
» avez pris depuis votre mariage, comme l'on
» prend un habit de costume. Souvenez-vous
» que, malgré les nuages répandus sur votre
» naissance, je vous ai donné ma fille avec
» une dot considérable. Croyez-vous m'en
» récompenser, en rendant malheureux ce

Digitized by Google

» que j'ai de plus cher au monde? Allez, » vous êtes un ingrat, un homme sans foi, » un.... » — Eh bien! ma fille, que dis-tu de ce ton?

LA FEMME DE MÉNECHME.

Qu'il ne vous va pas, mon père; vous êtes naturellement si bon! si j'osais même dire, un peu faible. Ah! comme votre fille, qu'un rien alarme et rassure aussitôt.

LE VIEILLARD.

Que voulez-vous? que demandez-vous donc?

LA FEMME DE MÉNECHME.

Ma tendresse, l'ambition de posséder tout entier le cœur de mon mari, peuvent m'avoir alarmée mal-à-propos; daignez voir et raisonner pour votre fille; venez m'annoncer que je suis une visionnaire; que Ménechme ne respire que pour moi, comme je ne respire que pour le rendre le plus heureux de tous les hommes, et je serai bien satisfaite.

LE VIEILLARD.

A la bonne heure, voilà qui est raisonnable, mais j'exige que vous ne témoigniez ni humeur ni dépit à votre mari, tant que vous ne pourrez pas lui prouver quelques torts: et alors, laissez-moi le soin de les lui reprocher. Sans vanité, j'étais éloquent autrefois! et si cette

Digitized by Google

qualité ne diminue pas avec l'âge.... comme tant d'autres... Suffit.

LA FEMME DE MÉNECHME.

Vous le voulez ? j'y consens.

LE VIEILLARD.

C'est à merveille ; embrassez-moi ; allons, allons, soyez plus tranquille.

LA FEMME DE MÉNECHME, rentrant.

Malheureuse sensibilité ! feras-tu toujours le tourment des gens qui savent aimer ?

SCÈNE VIII.

LE VIEILLARD.

Que nous sommes bons, nous autres vieillards, de nous intéresser aux peines des amans ! Le plaisir de se raccommoder efface, embellit même les chagrins qu'ils se sont donnés ; mais la consolation n'arrive que bien faiblement, jusqu'à nous, pauvres barbons.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

LE VIEILLARD, MÉNECHME, le voyageur, MESSÉNION.

MÉNECHME, vif, leste, et admirant tout ce qu'il voit

La grande, la magnifique cité !

MESSÉNION.

Comme les colonnes y sont devenues à la mode ! c'est une manie.

LE VIEILLARD, bas.

Quoi ! Ménechme a déjà terminé cette affaire si essentielle qui l'appelait ailleurs ? Il examine bien la maison d'Érotie. Les soupçons de ma fille seraient-ils fondés ? Il me vient une bonne idée. Dromond et lui étaient tout-à-l'heure fort occupés ; s'il y a quelque amourette sur jeu, l'orfèvre est sûrement du secret ; il faut que je l'interroge finement. — (*A Ménechme, en lui tendant la main.*) Serviteur, serviteur ; j'ai à mon tour une certaine affaire en tête...

Digitized by Google

SCÈNE X.

MÉNECHME, le voyageur, MESSÉNION.

MÉNECHME.

Eh bien! ne voilà-t-il pas encore un homme qui me salue sans me connaître? J'arrive à Épidamne pour la première fois, et depuis le port jusqu'ici, dix personnes m'ont demandé des nouvelles de ma santé. Les Épidamniens sont bien polis envers les étrangers.

MESSÉNION.

Ah! ah! Seigneur Ménechme; vous n'avez qu'à vous fier à ces prévenances; si vous saviez combien il en est d'intéressées dans cette ville; je l'ai habitée avant de vous appartenir.

MÉNECHME.

Tout m'y paraît enchanteur! on y est à la ville; on y est à la campagne; les dames s'y promènent sans façons dans le simple négligé du matin, et parées de leurs propres charmes.

MESSÉNION.

A-peu-près.

MÉNECHME.

Sous quelque ajustement qu'elles soient,

Digitized by Google

elles sont ravissantes. La dernière que l'on voit est toujours la plus belle ; on la prendrait pour Vénus, ou pour une de ses favorites.

MESSÉNION.

Jamais l'indulgente déesse n'eût en effet plus de prêtresses qu'ici. Comme elles exercent les devoirs de l'hospitalité ! comme elles se piquent de faire aux étrangers les honneurs de la patrie !

MÉNECHME.

Tu n'aimes pas Épidamne, à ce qu'il me paraît ?

MESSÉNION.

Je la connais trop bien, cette charmante, cette dangereuse cité ; le rendez-vous des vices et des vertus ; de l'ignorance et des beaux arts ; des grandeurs et de la petitesse. Je la connais trop bien pour ne pas l'admirer et la craindre, cette nouvelle Thèbes, dont le tableau souvent terrible, mais plus souvent gracieux, afflige et charme en même-tems.

MÉNECHME.

L'on m'avait bien dit, lorsque je t'achetai, que tu n'étais pas un homme ordinaire.

MESSÉNION.

C'est selon. Quand on n'a voulu faire de moi qu'un valet, je me suis borné à troquer quelques heures du travail de mes mains contre

Digitized by Google

le plaisir d'être logé, vêtu, nourri sans la moindre inquiétude. Mes patrons ont-ils désiré que le cœur fût pour quelque chose dans notre marché ? mon zèle s'est manifesté de toutes les manières, et ils m'ont payé avec de l'estime, de la considération.

MÉNECHME.

Je suis disposé, mon cher Messénion, à faire avec toi cet échange.

SCÈNE XI.

L'ORFÉVRE, MÉNECHME, MESSÉNION.

L'ORFÈVRE, à part.

Bon ! le voilà. (1) (*Bas à Méneckme.*) J'ai quelque chose de la dernière importance à vous communiquer.

MÉNECHME.

A moi ?

L'ORFÉVRE.

Oui, mais ce témoin...

---

(1) Cette pièce vivant de méprises et de surprises, les acteurs doivent les varier et les graduer d'après leur situation et leur caractère.

Digitized by Google

MÉNECHME.

Je n'ai rien de caché pour lui.

L'ORFÉVRE.

Soit. — Je crains bien que votre femme n'ait découvert votre caprice pour la belle Érotie, surtout l'histoire de la bague. Votre beau-père m'a fait prier de passer chez lui.

MÉNECHME.

Un moment.

L'ORFÉVRE, à part.

Il a quelque chose d'extraordinaire

MÉNECHME, à Messénion.

Que penses-tu de cet homme ?

MESSÉNION.

Je pense que c'est un de ces fripons bien prévenans, dont je vous parlais tout-à-l'heure. Il n'est pas bien instruit, puisque vous ne fûtes jamais marié ; mais.... il est question d'une belle : on a deviné vos goûts.

MÉNECHME.

Il est bien plus simple de croire que c'est une méprise.

MESSÉNION.

Oh ! oui, une méprise ! on peut aisément s'en assurer. — (*Haut à l'Orfèvre.*) Puis-je vous demander si vous connaissez...

Digitized by Google

L'ORFÉVRE.

Qui ? le Seigneur Ménechme ?

MÉNECHME, à part.

Quelle surprise !

MESSÉNION, à Ménechme, à part.

Eh bien ! Seigneur.

MÉNECHME.

Tu m'auras nommé, il aura retenu mon nom.

MESSÉNION, haut à l'Orfévre.

Voyons encore. — Cependant le Seigneur Ménechme est étranger.

L'ORFÉVRE.

Qui le sait mieux que moi ? je l'ai vu débarquer, je ne l'ai presque pas perdu de vue depuis son arrivée.

MESSÉNION, à part, à Ménechme.

Vous l'entendez ; il se sera informé au port de votre nom, de votre fortune ; de-là son plan, qui, quoique d'abord un peu embarrassé en apparence...

MÉNECHME.

Il n'y a qu'à se moquer de lui, de ce qu'il projette, et l'envoyer promener.

Digitized by Google

MESSÉNION, haut à l'Orfévre.

Nous sommes occupés, laissez-nous, je vous prie.

L'ORFÉVRE, à Ménechme.

Vous n'y pensez pas. Encore une fois, si votre beau-père me parle de la bague. Que dois-je répondre ?

MÉNECHME, impatienté.

Tout ce qu'il vous plaira.

L'ORFÉVRE.

Vous vous en rapportez donc à moi? à la bonne heure. Je verrai les questions qu'on me fera.

(Il fait quelques pas et revient.)

MESSÉNION.

Encore!

L'ORFÉVRE.

Surtout n'allez pas vous troubler ni marquer le moindre embarras, quand on vous parlera de la belle Érotie et de votre présent. J'aurai tout prévu, tout arrangé d'après nos projets: vous pouvez y compter.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

MÉNECHME, le voyageur, MESSÉNION.

MESSÉNION.

C'est bien plutôt de ses projets qu'il parle, cet homme officieux ! Il s'en va fort satisfait, je gage, d'avoir tendu quelques fils imperceptibles avec lesquels on ourdira, on tramera une intrigue, qui se mêlera insensiblement, et dont vous aurez toutes les peines du monde à vous débarrasser.

MÉNECHME.

Bah ! tu vois tout en noir. — Écoute, que signifie ce bruit ? on croirait entendre la marotte de Momus.

(On entend des grelots.)

MESSÉNION.

On se tromperait de peu : ce sont les jeunes gens qui ont couronné leurs coursiers de grelots, pour briller à l'une *des trois fêtes du Bois Sacré*; et ils se croiront couverts de gloire, si leurs habits, leurs chars et leurs maîtresses ont été distingués.

MÉNECHME.

Allons les voir passer. Cette curiosité est permise à un étranger; mais, nous reviendrons dans cette place, elle me plaît; j'aime-

Digitized by Google

rais à l'habiter ; les palais qui l'entourent me paraissent autant de temples.

MESSÉNION

La plupart sont en effet dédiés à Plutus, à l'Amour, — et surtout à Vulcain.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉROTIE.

(Elle est appuyée nonchalamment sur Mirtilde, sa favorite; elle est précédée et suivie de plusieurs esclaves de tout sexe portant des essences, des parfums, et tout ce qui a pu servir pour le bain de leur maîtresse.)

ÉROTIE.

PLAINS-MOI, ma chère Mirtilde: je me suis baignée à côté de femmes qui avaient des essences passées, et je crois respirer encore ces vilaines odeurs. — Quand ma salle des bains sera-t-elle donc finie?... je le vois bien, il faudra que, comme Phœnisse, je m'attache un architecte.

(Quelques esclaves entrent chez Érotie.)

Digitized by Google

SCÈNE II.

MÉNECHME, le marié, ÉROTIE, MIRTILDE, QUELQUES ESCLAVES sur la porte d'Érotie.

MÉNECHME.

Salut à la belle, à la ravissante Érotie.

ÉROTIE.

Eh! bonjour. Voilà qui est singulier, j'ai cru vous avoir vu tout-à-l'heure, de ce côté, devant *le Lycée*; vous paraissiez même surpris d'y voir entrer des disciples de soixante ans, et de jolies philosophes de seize, quand je vous ai adressé des agaceries que je me reproche, puisqu'elles ne vous sont point parvenues.

MÉNECHME.

Toujours bonne: aussi viens-je sans façon vous demander à dîner.

ÉROTIE, minaudant.

Ah! j'ai si mal dormi, j'ai de l'humeur, et je ne serais pas aimable.

MÉNECHME.

Je vous en défie.

Digitized by Google

ÉROTIE, souriant.

Croyez-vous? — A propos; je suis une étourdie. — Mirtilde, n'ai-je point promis d'être d'un grand festin chez l'une de nos premières citoyennes?

MIRTILDE.

Oui, Madame.

ÉROTIE, avec humeur.

Rien n'est plus excédant! Cette femme a des étrangers, elle veut se parer de moi, de mes talens; d'honneur! il y a des jours, où ma célébrité me pèse, me fatigue; mais il faut bien faire quelque chose pour les prôneurs. — Ah! ah! je ne vous connaissais pas ce bijou.

MÉNECHME, lui présentant la bague.

Vous voudrez bien l'embellir, j'espère.

ÉROTIE.

Moi, mon cher Ménechme!

MÉNECHME.

N'est-ce pas à-peu-près ce que vous avez paru désirer?

ÉROTIE.

Mais, mais, où avez-vous donc fait cette délicieuse découverte; j'avais tant cherché. — Comme il est complaisant! — C'est bien la plus excellente gravure! — Comme il est

Digitized by Google

aimable! — La plus belle tête! — C'est qu'il est adorable, mon cher Ménechme.

MÉNECHME.

Je suis flatté qu'une bagatelle, un rien...

ÉROTIE, avec dignité.

Voilà pourquoi j'accepte de vous ce présent, et si je fais élever quelque jour une pyramide ou construire un théâtre, ce ne seront pas les hommes aimables qui y contribueront.

MÉNECHME.

Aussi délicate que belle!

ÉROTIE.

Le cadeau est charmant, il est charmant! quand je me serai régalée du plaisir de le porter, je ferai monter la pierre sur un fond octogone. Je travaille depuis deux jours à les mettre à la mode, et vous savez, comme les femmes qui affectent le plus de nous dédaigner, saisissent avec empressement nos goûts, nos parures, même notre ton, nos manières, et quelquefois nos mines qui, par parenthèse, leur vont fort mal.

MÉNECHME.

J'ai déjà prévenu le célèbre Dromon.

ÉROTIE, part d'un grand éclat de rire.

Il me passe par la tête une idée assez folle, et qui me réjouit beaucoup. — Je suis tentée, de laisser là mon illustre citoyenne, son fes-

Digitized by Google

tin, ses convives. — Je crois voir la mine qu'ils feront, et leur désespoir, quand on leur dira... que je suis indisposée! Ne puis-je pas avoir comme une autre mes extinctions de voix, mes éblouissemens?... oui; voilà qui est décidé, je suis malade, bien malade! malade à périr! et vous assisterez à mon petit couvert.

MÉNECHME.

L'idée est des plus heureuses.

ÉROTIE.

Mirtilde, donnez des ordres à mon maître d'hôtel.

(Mirtilde entre un instant chez Érotie.)

ÉROTIE.

Nous dînerons dans mon petit cabinet. — J'en raffole! la tête m'en tourne! je suis bien aise que vous le voyiez avant tout le monde. Le labyrinthe, et les jardins irréguliers de Phinelé, la maison couverte en cuivre de Parthénis, tous les temples dédiés par nos belles au dieu du mystère, n'attireront pas, j'en suis sûre, un aussi grand nombre de connaisseurs. — Je l'ai fait orner de nouveau, exprès, pour occuper vingt artistes du plus grand mérite qu'on laisse languir dans l'oubli.

MÉNECHME.

Peut-être n'ont-ils pas eu l'adresse de dire qu'ils venaient de loin.

(Le maître d'hôtel traverse le théâtre précédé de deux esclaves.)

Digitized by Google

ÉROTIE.

Précisément.—C'est ma manie à moi, que l'amour des talens : je me plais à les accueillir, à les enrichir,... à les protéger.

MÉNECHME.

Et voilà ce qui met les belles bien au-dessus d'un conquérant. Ses victoires détruisent les chefs-d'œuvres de l'art, les vôtres les multiplient.

ÉROTIE.

Ajoutez qu'une belle ne doit ses conquêtes qu'à elle-même. — Sans adieu. Je vous demande le tems de faire un peu de toilette. Si je me trouve jolie, attendez-vous à me voir bien méchante ; sinon je serai la bonté même, un pauvre petit mouton ;... je vanterai... jusqu'aux talens de mes rivales.

MÉNECHME.

Vous serez toujours le désespoir des femmes, et l'admiration des hommes.

SCÈNE III.

MÉNECHME, le marié.

Voilà, je crois, mes petites affaires assez bien arrangées. — Où sont-ils, les maris qui s'ennuient chez eux ? qu'ils viennent prendre

Digitized by Google

exemple sur moi; je ne me plains pas, je ne fais point tapage, j'ai l'art de me ménager en secret de petites consolations, et mes jours toujours purs, toujours sereins. — Ma femme! — Ah! je me trompe, le tems s'obscurcit.

SCÈNE IV.

MÉNECHME le marié, SA FEMME, UN ESCLAVE.

LA FEMME DE MÉNECHME, à l'esclave.

Va dire promptement à mon père que pour cette fois j'ai le plus grand besoin de sa présence. — Le perfide peut seul m'avoir fait ce larcin... et pour qui?

MÉNECHME.

Qu'est-ce? vous n'avez pas l'air bien satisfaite.

LA FEMME DE MÉNECHME.

J'aurais tort, ne suis-je pas la femme la plus heureuse?

MÉNECHME, à part.

Tant mieux. — Gare l'orage.

LA FEMME DE MÉNECHME.

N'ai-je pas l'époux le plus tendre?

Digitized by Google

MÉNECHME.

Rien n'est plus vrai. — (*A part.*) Il est prêt d'éclater.

LA FEMME DE MÉNECHME.

Le plus délicat ?

MÉNECHME, à part.

Elle sait quelque chose, mais quoi ? je crains de me trahir. — (*Haut.*) Voilà comme vous êtes mon cœur ; vous avez la manie de ne jamais dire ce qui vous déplaît.

LA FEMME DE MÉNECHME.

Eh ! la belle occasion, si je n'avais promis... Ah ! mon père, mon père...

MÉNECHME.

Ne suis-je pas, de votre aveu, l'époux le plus tendre ?

LA FEMME DE MÉNECHME.

Il est vrai. — (*A part.*) Le traître !

MÉNECHME.

Le plus délicat ?

LA FEMME DE MÉNECHME.

Assurément. — (*A part.*) L'infidèle !

MÉNECHME.

Vous convenez que vous êtes la femme la plus heureuse.

Digitized by Google

LA FEMME DE MÉNECHME, avec vivacité.

Est-ce que je me plains? est-ce que j'ai un air fâché? ne suis-je pas au contraire fort calme? d'ailleurs, voici mon père; il jugera de l'innocence de vos procédés.

MÉNECHME, à part

Je ne suis pas du tout à mon aise.

SCÈNE V.

MÉNECHME, le marié, LE VIEILLARD, LA FEMME DE MENECHME.

LE VIEILLARD, enchanté.

Un tendre tête-à-tête! à merveille mes enfans! j'aime à vous voir d'aussi bonne intelligence.

LA FEMME DE MÉNECHME.

Mon père...

LE VIEILLARD, l'interrompant.

Voilà, ma chère fille, l'effet de la douceur que je vous ai recommandée.

LA FEMME DE MÉNECHME.

Apprenez...

LE VIEILLARD, l'interrompant toujours.

Un raccommodement, rien n'est plus agréa-

Digitized by Google

ble ! et ne pas attendre d'être chez soi ! cette impatience m'enchante. Voilà comme j'étais.

LA FEMME DE MÉNECHME.

Non. Vous n'avez jamais ressemblé au plus indigne des hommes.

LE VIEILLARD, avec impatience.

Oh ! voyons. Expliquons-nous ; que je sache enfin qui je dois gronder, que je le gronde, que ce soit fini une fois pour toutes.

LA FEMME DE MÉNECHME.

Vous allez frémir.

MÉNECHME, à part.

Encore une fois, que sait-elle ? ma situation est assez embarrassante.

LA FEMME DE MÉNECHME.

N'a-t-il pas eu l'indignité de prendre dans mon écrin...

LE VIEILLARD, avec finesse.

Dans son écrin. Ménechme, l'y voilà.

MÉNECHME, embarrassé.

Oui, l'y voilà.

LE VIEILLARD, riant.

Ah ! ah ! la chose est trop plaisante.

LA FEMME DE MÉNECHME.

Vous riez !

Digitized by Google

MÉNECHME, surpris.

Il rit !

LE VIEILLARD.

Je me doutais bien qu'elle prendrait mal cette espièglerie, si elle s'en apercevait.

MÉNECHME.

Je m'en doutais aussi.

LA FEMME DE MÉNECHME.

Vous voulez que je lui sache gré de m'avoir enlevé une bague d'un grand prix ?

LE VIEILLARD.

Sans doute.

MÉNECHME, à part.

Le malin vieillard s'amuse à me railler.

LE VIEILLARD.

Si vous saviez pourquoi ce larcin !

LA FEMME DE MÉNECHME.

Je ne le devine que trop ! est-il rien de plus affreux ?

LE VIEILLARD.

Dites de plus galant.

LA FEMME DE MÉNECHME.

Pour Érotie.

Digitized by Google

MÉNECHME, à part.

Haie !

LE VIEILLARD.

Pour vous.

LA FEMME DE MÉNÉCHME.

Vous me feriez mourir de dépit. — Parlez du moins, perfide.

MÉNECHME.

Moi ? je m'en garderai bien. N'avez-vous pas voulu que votre père jugeât de l'innocence de mes procédés ? Ce sont vos propres mots.

LA FEMME DE MÉNECHME.

Son sang-froid redouble ma colère.

LE VIEILLARD.

Allons, mon gendre, allons, allons ; il faut la mettre dans le secret.

MÉNECHME.

Puisque vous le savez....

LE VIEILLARD.

Comment, si je le sais ! oh ! je ne suis pas dupe. Je vous ai surpris ce matin avec Dromon.

MÉNECHME, à part.

Avec Dromon ! je suis perdu.

Digitized by Google

LE VIEILLARD.

Je l'ai envoyé chercher, je l'ai finement interrogé, il a voulu feindre; mais il a fini...

MÉNECHME.

Par vous tout dire ?

LE VIEILLARD.

Oui. Il m'a fait l'aveu le plus sincère.

MÉNECHME, à part.

Le traître !

LA FEMME DE MÉNECHME, vivement.

Il se trouble. — Eh bien ! mon père, que vous a dit Dromon ?

LE VIEILLARD.

Que Ménechme, trouvant la bague trop simple pour une femme jeune, riche, aimable, lui a ordonné de l'embellir, et de la rendre plus digne de vous. Eh ! grondez maintenant, le tour est-il d'un mari ?

LA FEMME DE MÉNECHME.

Serait-il possible ?

MÉNECHME, à part, respirant.

Ah !... je reviens de loin.

LA FEMME DE MÉNECHME.

Que je suis confuse !

Digitized by Google

LE VIEILLARD. . .

Sans doute ! pour certaines femmes il est bien plus agréable d'avoir à se plaindre, que d'avouer un tort. — Avancez Ménechme, et embrassez-vous.

MÉNECHME, passant entre sa femme et le vieillard.

Suis-je toujours un monstre ?

LA FEMME DE MÉNECHME.

Ah ! mon ami, si tu étais coupable, je t'aime tant qu'il aurait bien fallu finir par te pardonner ; je te demande de me traiter de même.

MÉNECHME.

Et pour te convaincre que mon larcin n'était pas destiné à une autre, je vais le chercher, et le rapporter tel qu'il sera, au véritable objet de ma tendresse.

(Il la conduit vers sa maison.)

LE VIEILLARD.

Le voilà, le phénix des maris.

LA FEMME DE MÉNECHME, de sa porte.

Tu ne me trompes point, Ménechme, je te reverrai bientôt ?

MÉNECHME.

Tu peux t'en fier à mon impatience.

LE VIEILLARD.

Rentrez, je suis sa caution.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LE VIEILLARD, MÉNECHME le marié.

LE VIEILLARD, ramenant son gendre.

Hum! sans moi la jeune tête allait-elle partir?

MÉNECHME.

Il y a quelque apparence.

LE VIEILLARD.

Convenez-en : vous avez été intrigué, quand je vous ai parlé de Dromon.

MÉNECHME.

Beaucoup!

LE VIEILLARD.

Vous vous doutiez bien que je l'aurais contraint à me dire la vérité.

MÉNECHME.

Je le craignais.

LE VIEILLARD.

Il a bien vu que je n'étais pas de ces hommes crédules, à qui l'on persuade ce qu'on veut.

MÉNECHME.

A qui le dites-vous? — Je vais joindre Dromon.

Digitized by Google

LE VIEILLARD.

Et le quereler, n'est-ce pas ?

MÉNECHME.

Puisque vous le voulez je le remercierai, et je reviendrai bien vite avec la bague.... (*A part.*) du pourvoyeur.

LE VIEILLARD.

A merveille. C'est on ne peut pas mieux arrangé.

MÉNECHME.

Votre suffrage me fait grand plaisir.

LE VIEILLARD.

Par où passez-vous donc ?

MÉNECHME.

Laissez faire, Dromon doit être à certaine vente où je suis plus sûr de le trouver.

(Il sort.)

LE VIEILLARD de loin.

Je tiendrai compagnie à ma fille, et à votre retour nous dînerons gaîment ensemble.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LE VIEILLARD, LE MAITRE D'HOTEL,
Les esclaves portent des provisions sur un brancard fort orné.

LE MAITRE D'HOTEL.

Vous dînerez ensemble, dites-vous ? est-ce que vous êtes de la partie ? cela m'étonne.

LE VIEILLARD.

Il est bien surprenant, en effet, que je dîne avec mon gendre.

LE MAITRE D'HOTEL.

De par Comus, vous rencontrez bien ! j'ai là des mets qu'on réservait pour la table du plus friand de nos grands prêtres ; mais d'après Mirtilde, Ménechme devait dîner tête-à-tête avec Érotie.

LE VIEILLARD.

Ménechme doit dîner tête-à-tête avec Érotie !

LE MAITRE D'HOTEL.

Sans doute.

LE VIEILLARD.

Ah ! le traître ! le perfide ! et j'offrais d'être

Digitized by Google

sa caution ! C'est pour étourdir sa femme sur ses infidélités qu'il lui fait des cadeaux (1). Je ne suis pas un beau-père bien ridicule, mais il me semble qu'au moment d'une réconciliation surtout, il peut bien garder quelques ménagemens et dîner chez lui. Allons bien vite lui écrire, et l'esclave l'attendra ici. La précaution est très-essentielle !

(Le maître d'hôtel fait signe au Vieillard d'entrer chez Érotie ; il entre chez sa fille avec humeur.)

SCÈNE VIII.

LE MAITRE D'HOTEL,

Voila un dîner qui trouble bien la cervelle du bon homme — Oh ! oh ! dépêchons-nous. Notre convive n'était pas loin.

SCÈNE IX.

MENECHME, le voyageur, MESSÉNION.

MÉNECHME.

Quel tableau mouvant ! comme il est agréable ! comme il se renouvelle avec rapidité !

---

(1) Pendant que le Vieillard se parle, le Maître-d'Hôtel donne des ordres aux esclaves qui entrent.

Digitized by Google

j'aime ces amazones qui, la tête surmontée du panache de Minerve, volent à travers une nuée de poussière dans des chars brillans et semblent vouloir devancer le zéphir.

MESSÉNION.

Pour moi, elles me font trembler. — Je préfère ces enchanteresses qui gardent le terre-à-terre, et font d'un air distrait, avec leurs petites baguettes, des cercles, des conjurations pour enchaîner les libertés.

MÉNECHME.

Convenons l'un et l'autre que toutes ces beautés cèdent la pomme à la femme adorable, divine, qui a daigné me sourire devant le Lycée; ses traits sont pour toujours gravés là.

SCÈNE X.

EROTIE, MÉNECHME, MESSÉNION, MIRTILDE, quelques esclaves derrière Érotie et Mirtilde.

ÉROTIE.

Que mes esclaves dressent avec soin les lits de table; qu'ils préparent les couronnes de fleurs, et qu'on brûle les parfums les plus exquis.

Digitized by Google

MIRTILDE, rentrant.

Oui, belle Érotie.

MESSÉNION.

Érotie! nous sommes perdus! la voilà, déjà cette Érotie dont l'homme officieux nous a parlé.

MÉNECHME.

Ah! Messénion. C'est elle, c'est la beauté que je viens d'admirer! Quels yeux! quel son de voix!

MESSÉNION.

Oui, elle est Syrène, soyez Ulysse.

ÉROTIE, après avoir regardé quelque tems.

Eh bien! que faites-vous là? je ne suis pas du tout satisfaite de votre peu d'empressement; je vous en avertis.

MÉNECHME.

Hélas, Madame, vous vous méprenez sans doute. A qui croyez-vous adresser un reproche aussi flatteur?

ÉROTIE.

A qui donc, si ce n'est à mon cher Ménechme?

MÉNECHME, bas à Messénion.

Tout le monde sait donc mon nom? il semble faire proverbe.

Digitized by Google

MESSÉNION, bas.

L'homme officieux à la mémoire heureuse.

ÉROTIE.

Donnez-moi la main, et venez-vous mettre à table.

MÉNECHME.

On ne peut inviter avec plus de grâce; cependant vous trouverez bon que je me dispense d'accepter.

ÉROTIE.

Pourquoi donc m'avez-vous demandé à dîner?

MÉNECHME.

Quand?

ÉROTIE.

Ce matin.

MESSÉNION, à part avec joie.

Bon! la voilà qui s'embarrasse.

ÉROTIE.

Auriez-vous peur d'être entendue de votre femme?

MESSÉNION, bas.

Oui; votre femme de la façon du fourbe qui vous a vu débarquer; ils sont en déroute.

ÉROTIE.

Vous riez?

Digitized by Google

MÉNECHME.

Apprenez qu'on vous a trompée. Jamais je ne fus marié.

ÉROTIE.

Oh! la plaisanterie est trop forte, et dure trop long-tems. Je suis piquée au vif.

MÉNECHME, bas.

Ma foi, je vais céder à son invitation. Mais regarde-la donc.

ÉROTIE.

Vous êtes cause que j'ai manqué de parole à la meilleure compagnie — Il n'est pas tard, et je puis la surprendre agréablement.

MÉNECHME.

Daignez m'écouter.

ÉROTIE.

Non. Du moins l'on me saura gré de ma complaisance — (*A l'un de ses esclaves.*) Qu'on avertisse le conducteur de mon char.

MÉNECHME.

Je n'ai qu'un mot à vous dire, pour me justifier.

ÉROTIE.

Je ne veux rien entendre. —(*A un second*

Digitized by Google

esclave.) Qu'on attelle les plus rapides de mes coursiers.

MÉNECHME, à part.

Tout coup vaille. Elle emploie la ruse, imitons-la. (*Bas à Érotie d'un air mystérieux*) — cet esclave est l'espion de ma femme.

ÉROTIE, s'arrêtant.

Tout de bon? ceci devient différent. — (*A ses esclaves.*) Qu'on ne se presse pas.

MESSÉNION, à part.

Que lui dit-il? il paraît la calmer.

MÉNÉCHME.

J'ai feint de refuser, crainte qu'il n'instruisît ma jalousie.

ÉROTIE.

En ce cas là, je vous pardonne le moment d'humeur que vous m'avez donné. (*A ses esclaves.*) — Je ne sortirai pas.

MESSÉNION, à part.

Oh! la dangereuse femelle!

ÉROTIE.

Débarrassez-vous de votre importun, et venez bien vite me joindre.

Digitized by Google

MÉNECHME.

Je brûle de vous suivre.

ÉROTIE, lui donnant sa main à baiser.

Je reconnais enfin mon cher Ménechme.

SCÈNE XI.

MÉNECHME, le voyageur, MESSÉNION.

MÉNECHME, riant.

Eh bien! Messénion, que dis-tu de mon aventure?

MESSÉNION.

Moi! Seigneur, je dis qu'elle file assez bien, c'est-à-dire de manière à ne pas laisser voir comme elle finira.

MÉNECHME.

Elle est trop plaisante, et je veux m'en amuser. Je te conseille d'en rire avec moi.

MESSÉNION, avec un rire forcé.

Rions, puisque vous le voulez.

MÉNECHME.

Va; la belle en sera pour ses parfums et ses couronnes.

MESSÉNION, vivement.

Vous ne vous doutez point des piéges qu'on

Digitized by Google

vous tendra. Voilà d'abord Érotie amenée sur la scène, comme je l'avais prédit. Je ne serais pas surpris que, pour avoir du renfort, on ne vous mît aux prises avec la prétendue épouse, peut-être même le beau-père.

MÉNECHME, légèrement.

Eh bien! l'épouse et le beau-père seront plaisantés; ne m'as-tu pas prévenu?

MESSÉNION.

Jusqu'ici ce sont les feuilles qui sont tombées sur vous, mais craignez que les arbres ne vous écrasent.

MÉNECHME.

Suis-je un enfant? — Tu ne crains pas, j'espère, pour ma tendre innocence.

MESSÉNION.

Je crains pour notre dieu tutélaire, pour votre bourse enfin, sans le secours de laquelle nous ne pouvons retourner à Syracuse. — De grâce, que je la voie encore une fois pour lui faire mes derniers adieux.

MÉNECHME, tirant sa bourse de dessous sa ceinture.

Tiens, fais disparaître le valet moraliste, et j'accorde au valet honnête homme la confiance qu'il mérite; je te charge du *sac pécuniaire*.

Digitized by Google

MESSÉNION.

Quoi ! tout de bon ?

MÉNECHME.

Je te donne la journée pour reconnaître Épidamne, et ce soir, si je tarde trop, tu viendras me chercher.

SCÈNE XII.

MESSÉNION, MÉNECHME, UN ESCLAVE, sortant de la maison de Ménechme le marié.

L'ESCLAVE.

Seigneur cette lettre est pour vous.

MÉNECHME.

Pour moi ! — Qui peut m'écrire ? (*Il hésite et prend enfin le rouleau.*) Le voilà parti.

SCÈNE XIII.

MESSÉNION, MÉNECHME, le voyageur.

MESSÉNION, avec intérêt.

Lisez de grâce.

MÉNECHME, lit.

« Démiphon à son cher Ménechme, salut » — Eh bien ! ne voilà-t-il pas encore une connaissance intime.

Digitized by Google

» Je ne suis pas un censeur bien rigide, » mon cher Ménechme, quoique vieux je » trouve bon que les jeunes gens goûtent les » plaisirs de leur âge; mais je veux qu'ils » sachent se les procurer de manière à être » heureux dans leur maison.

MESSÉNION.

Ah! ah! de la morale? comme elle vient à propos.

MÉNECHME.

Messénion?

MESSÉNION.

Seigneur?

MÉNECHME.

Vous êtes un mauvais railleur. Vous avez fait écrire cette lettre.

MESSÉNION.

Comment l'aurais-je pu? vous ai-je quitté depuis votre arrivée?

MÉNECHME.

Il dit vrai. Continuons.

» Nos femmes à talens sont charmantes; » celles surtout qui se distinguent comme » Erotie méritent des autels.

MESSÉNION.

Un moment! comme Erotie! voilà qui achève de me justifier. Savais-je que vous vous passionneriez pour cette belle?

Digitized by Google

MÉNECHME.

Tu as raison. Mais par quel enchantement, le moraliste le sait-il ? je l'ignorais moi-même, il n'y a qu'un instant.

MESSÉNION.

Je suis comme vous ; j'ai beau creuser mon cerveau.

MÉNECHME, lit.

» Rendons leur un juste tribut d'admiration » et d'applaudissemens, mais cédons, nous » autres citoyens, aux grands de la républi- » que, le bonheur de suivre publiquement » leur char : soyez surtout assez prudent, » pour ne pas dîner chez elle aujourd'hui, je » l'exige »,

Plus je réfléchis, moins je comprends pourquoi et comment ce Démiphon, que je ne connais pas, peut si promptement s'intéresser à moi.

MESSÉNION à part.

Ah ! si les leçons du vieillard pouvaient venir à mon secours ? — (*Haut.*) Seigneur, que pensez-vous du sermon ? il me paraît bien raisonné : il nous vient de quelque dieu qui nous aime. — Vous rêvez. Que décidez-vous ?

MÉNECHME, vivement.

Qu'Erotie est la beauté même ; qu'il est

Digitized by Google

doux de lui rendre les armes, puisqu'elle réunit toutes les grâces à des talens distingués; que tout galant homme doit s'en faire honneur, et que le vieillard n'en parle que par envie.

MESSÉNION.

Songez...

MÉNECHME, du ton le plus positif.

Paix, songez vous-même que je suis le maître, et vous l'esclave.

MESSÉNION, confondu.

J'obéis, Seigneur. Vous ne pouviez en moins de mots me dire plus de choses.

SCÈNE XIV.

MESSÉNION

Le voilà lancé, mais je le tiens, l'objet de mes tendres soucis; je le presse sur mon sein. J'empêcherai sur mon honneur que ce butin précieux ne nous soit enlevé par le pirate qui nous poursuit. — Ah! comme il est heureux le seigneur Ménechme, d'avoir à son service un homme sage, prudent, fidèle, surtout! Un autre esclave à ma place...Attendez, que pourrait-il faire?... Ah! ah! bien des choses... il pourrait d'abord mettre une lacune de quelques mers entre son maître et

Digitized by Google

lui, ensuite le misérable faquin d'esclave pourrait devenir... quoi ? avec de l'or on a le choix... il pourrait devenir un faquin d'importance, n'est-ce rien? Puis, grâce à cette métamorphose aussi prompte que commune. — Tout beau, Messénion, apprenez, vous qui raisonnez si bien, qu'on ne doit jamais calculer les avantages que le vice a sur la vertu, et pour cause.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MÉNECHME, le voyageur, sortant enchanté de chez Erotie, et couronné de fleurs ; il doit être plus gai que dans les scènes précédentes.

J'ai prudemment éludé quelques questions d'Erotie, auxquelles je n'entendais rien ; mais on dira de cette belle tout ce qu'on voudra, son éclat éblouit, sa gaîté amuse, sa langueur intéresse, ses talens enchantent, ravissent, et je ne vois plus en elle qu'une femme accomplie ! Allons vite faire remonter cette pierre, puisqu'elle le desire. — O Dieux ! quel contre-tems. J'ai remis ma bourse à Messénion, je lui ai donné la journée pour se promener. Imprudent que je suis ! où le trouver ? Erotie va m'accuser d'indifférence ; je lui ai promis de lui rapporter la bague ce soir même... à qui m'adresser sans argent, sans crédit ?... Si je connaissais du moins un orfévre...

Digitized by Google

SCÈNE II.

MÉNECHME, le voyageur, L'ORFEVRE.

L'ORFÉVRE, se trouvant derrière Menechme.

Le voilà l'orfèvre. Fort à votre service.

MÉNECHME.

En voici bien d'une autre !

L'ORFÉVRE.

J'arrive à-propos, à ce qu'il me paraît.

MÉNECHME.

Très-à-propos, si c'est pour me *servir*, et mon esclave n'aurait pas eu tort de vous nommer l'homme officieux.

L'ORFÉVRE.

Il me semble que je mérite assez cette épithète. Cette couronne de festins, votre air joyeux, tout me dit que votre dîné chez Érotie a réussi. Aurait-il eu lieu, si, comme je vous l'ai promis ce matin, je n'avais arrangé vos affaires ?

MÉNECHME.

Je vous en remercie. Quel festin, que celui où la volupté, après avoir choisi les mets les plus délicats, les vins les plus délicieux, sourit elle-même sur la bouche de l'enchan-

Digitized by Google

teresse qui préside à la fête, brille dans ses yeux, dirige tous les gestes, et se joue jusques dans les vêtemens légers de vingt esclaves jolies !

L'ORFÉVRE.

Je suis charmé de vous avoir rendu un service dont vous paraissez si satisfait. — Voulez-vous que je m'occupe présentement de remonter cette bague ?

MÉNECHME.

Allons, le voilà encore du secret.

L'ORFÉVRE.

Je suis fâché de vous dire que vous ne devez plus compter sur le grand pourvoyeur.

MÉNECHME.

Peu m'importe. Grâces à vous, je peux me passer de tous les pourvoyeurs du monde.

L'ORFÉVRE.

Tant mieux ! j'aime à être achalandé — Voici des fonds à la mode, des fonds octogones. Choisissez.

MÉNECHME.

Des fonds octogones ? mot-à-mot ce que m'a dit Érotie... — Quand lui avez-vous parlé ?

L'ORFÉVRE.

Jamais.

Digitized by Google

MÉNECHME.

Qui vous a vu de sa part ?

L'ORFÉVRE.

Personne.

MÉNECHME, à part.

Comment donc sait-il tout ? Comment arrange-t-il tout ? Messénion se trompe. Cette ville est peuplée de devins bien plus que de fripons.

L'ORFÉVRE.

Vous semblez indécis.

MÉNECHME.

C'est que par malheur je n'ai pas d'argent sur moi.

L'ORFÉVRE.

En avez-vous besoin avec Dromon ?

MÉNECHME, à part.

(*Haut.*)

Je reste confondu. — Je vous annonce que je ne veux pas perdre ce bijou de vue.

L'ORFÉVRE.

J'en suis charmé. Quand vous serez dans mon magasin, peut-être aurez-vous fantaisie de quelque chose ; il est tout à votre service. Déterminez-vous, et je suis à vos ordres. — Souvenez-vous de mon adresse ; sous les por-

Digitized by Google

tiques de Philippe, le premier bijoutier à gauche, après le nouveau temple de Thalie.

SCÈNE III.

MÉNECHME, le voyageur,

Qu'est-ce que je risque, en ayant l'œil sur les ouvriers et sur leur ouvrage? Rien. D'ailleurs, je n'ai pas d'autre ressource. Trop heureux qu'elle s'offre comme par enchantement! Allons sous les portiques de Philippe, chez le premier bijoutier à gauche.

SCÈNE IV.

LE PRÉCÉDENT, LE VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

Il a reçu ma lettre, et il ne rentre pas! mais n'est-ce pas lui avec une couronne de festin sur la tête? — Ménechme!

MÉNECHME.

Qui m'appelle?

LE VIEILLARD.

C'est moi.

MÉNECHME.

Que désirez-vous, bonhomme?

Digitized by Google

LE VIEILLARD.

Le bonhomme désire vous dire que votre femme vous attend pour dîner, et que vous l'offensez en donnant la préférence à sa rivale. Il me semble que le bonhomme ne radote point encore.

MÉNECHME.

En êtes-vous bien sûr ?

LE VIEILLARD.

Comment, si j'en suis sûr ?

MÉNECHME.

Pour moi, j'en doute, surtout quand vous me parlez de ma femme. On me l'a bien annoncée, mais je ne l'ai jamais aperçue.

LE VIEILLARD.

Quoi ! vous osez désavouer la plus respectable des épouses ! démentez donc ces yeux qui vous ont vu devant l'autel de l'Hymen, les témoins qui vous y ont accompagné, la dot de mille talens d'or que je vous ai comptée.

MÉNECHME.

Mille talens d'or ! auriez-vous encore quelques filles à marier ?

LE VIEILLARD.

Le trait est fort ! — mais surcroît d'inquiétude. La voici cette infortunée ; pouvait-elle arriver plus mal-à-propos ?

Digitized by Google

MÉNECHME.

Ma femme! je ne suis pas fâché de faire connaissance avec elle.

SCÈNE V.

LE VIEILLARD, MÉNECHME, le voyageur, LA FEMME DE MÉNECHME.

LA FEMME DE MÉNECHME.

Je l'avouerai, mon cher Ménechme, mes soupçons n'étaient pas bien dissipés, tu me les pardonnes, puisque tu ne m'en es que plus cher?

MÉNECHME, après avoir admiré sa belle-sœur.

Beau-père, votre fille est charmante!

LA FEMME DE MÉNECHME.

Elle sait du moins t'aimer. Bon! voilà ma bague; comme elle va m'être précieuse! Je n'en porterai pas d'autre.

MÉNECHME.

Elle est naïve, elle annonce sans façon ce qui lui plaît.

LA FEMME DE MÉNECHME.

Donne, c'est un présent de l'Amour, et l'Amour le reçoit.

Digitized by Google

MÉNECHME.

Ce dieu sait si je fus jamais assez impoli pour ne pas prévenir le désir des jolies femmes. Mais ce bijou appartient à une autre beauté, avec qui je viens de faire un repas délicieux.

LA FEMME DE MÉNECHME, aperçoit la couronne.

Ah! mon père! et j'avais tort d'être alarmée!

LE VIEILLARD.

Peut-on déchirer avec cette barbarie un cœur sensible?

MÉNECHME.

Ma, foi vous êtes difficiles. Je crois pourtant ne pas manquer aux égards que la politesse grecque prescrit à tout galant homme.

LA FEMME DE MÉNECHME.

C'en est trop. Quand l'insulte et le mépris sont poussés au dernier point, il ne faut plus s'amuser à gémir. Je veux absolument me séparer du plus indigne des maris.

LE VIEILLARD.

Vous séparer! miséricorde! il faudrait plaider; et que deviendraient mes projets de repos?

Digitized by Google

MÉNECHME, galamment.

Oh ! point de procès, je vous prie. Vous êtes jeune et belle. Je le perdrais.

LE VIEILLARD.

Je serais forcé de me morfondre à la colonne, au jugement, de courir après tous les suppôts de la chicane : il faudrait des soins pour ceux-ci, des solliciteuses pour ceux-là, de l'argent pour tous.

LA FEMME DE MÉNECHME.

Je vivais pour un ingrat. Je ne respirerai plus que pour son fils. S'il a ses traits, il n'aura certainement pas la cruauté d'un perfide que je hais — que j'adore !

MÉNECHME, les rapprochant avec affectation.

Oh ! ça, expliquons-nous. — Est-ce que j'ai déjà les honneurs de la paternité ?

LE VIEILLARD, attendri.

Il y a cinq ans que je pressai, pour la première fois contre mon sein votre enfant, et en songeant à lui, votre ame n'est point attendrie ! Ah ! Ménechme, vous avez bien mal profité des avis que je vous ai donnés dans ma lettre.

MÉNECHME.

Quoi ! vous êtes l'homme aux conseils ? Ah ! Je ne suis plus surpris si vous m'avez

Digitized by Google

salué ce matin à mon arrivée. Vous aviez des projets fort honnêtes. Ah! le rusé vieillard!

LE VIEILLARD, aprés avoir long-temps considéré Ménechme, passe entre lui est sa fille.

Ma fille, j'ouvre enfin les yeux et je me rassure. Cette couronne de festin, ce qu'il fait, ce qu'il dit, tout nous prouve qu'il pourrait bien y avoir sur jeu un peu trop de vin de Lemnos. — Il est bon; mais il grimpe à la tête.—Oui, c'est cela, et nous avons tort de nous affecter.

MÉNECHME.

Ah! voici du nouveau.

LA FEMME DE MÉNECHME.

En effet! cet air vif, étourdi, qui ne lui est pas familier,... serait-il vrai?... Ah! je respire; mon cœur avait grand besoin de pouvoir l'excuser.

(Elle passe entre son père et Ménechme.)

MÉNECHME.

Oui, mon adorable... Je viens de sabler du nectar à la table des Grâces. Aussi mon ivresse ne ressemble-t-elle pas à celle des profanes qui s'énivrent sans volupté. Vous le voyez. Je sais toujours respecter les belles. Je veux tout ce qu'elles veulent, et pour vous plaire je deviens un Dieu. Vous voyez en moi le dieu Bacchus lui-même. J'aime à retrouver

Digitized by Google

en vous ma charmante Erigonne, et dans ce vieillard, mon père nourricier.

(Il va joindre le Vieillard.)

LE VIEILLARD.

Il commence à me reconnaître.

MÉNECHME.

Adieu, mon bon Silène, je couronne en partant le patron des buveurs. (*Il lui met la couronne sur la tête et se sauve.*)

SCÈNE VI.

LA FEMME DE MÉNECHME, LE VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

Moi, le bon Silène! Ménechme, mon cher Ménechme, arrêtez-vous.—Je vais le suivre, et je promets de le ramener. Va, ne te chagrine pas.

LA FEMME DE MÉNECHME.

Mon père, je vous le recommande; songez que, depuis quelques instans, il doit me paraître moins coupable.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LE VIEILLARD.

Oh! ciel! que d'incidens fâcheux pour un homme que l'émotion seule fatigue! Tâchons cependant de le rejoindre...

Ah! le pauvre garçon! le voilà qui revient chez lui aussi tranquillement que s'il était à jeun.

SCÈNE VIII.

MÉNECHME, le marié, rêve, LE VIEILLARD.

LE VIEILLARD, à part.

Quoi! dans si peu de tems!... il y a dans tout ceci quelque chose d'extraordinaire. O Dieu! si l'on avait versé quelque philtre dans sa coupe! Profitons de ce calme pour avertir mon médecin, et glissons nous tout doucement, tout doucement, afin de ne pas l'effaroucher.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

MÉNECHME, le marié.

J'AURAIS dû m'en douter. Le pourvoyeur obtient une plus belle retraite que s'il n'eût point prévariqué, par conséquent plus de vente : prions Érotie de me rendre la pomme de discorde; je lui ferai en échange un autre cadeau; et toi, dont l'éloquence est si persuasive surtout auprès des femmes, Mercure, divin Mercure, inspire-moi; je te promets le plus beau caducée d'Épidamne... Et il y a de quoi choisir.

SCÈNE X.

ÉROTIE sortant gaîment de chez elle,
MÉNECHME, le marié.

ÉROTIE.

JE vous aperçois, et je viens à vous. Cela est assez galant, j'espère.

MÉNECHME, à part.

Bon! ceci est d'un bon augure — (*Haut.*) Plaignez-moi, belle Érotie, d'avoir tardé si long-tems à vous rejoindre, et quoique je me sente grand appétit...

Digitized by Google

ÉROTIE, surprise.

Grand appétit! mon dîner n'était donc pas de votre goût? mon cuisinier jouit pourtant de quelque célébrité; plus d'un parasite travaille à lui faire un nom, et ces messieurs ne décident pas en l'air.

MÉNECHME.

Vous voulez me punir de m'être fait attendre. Mille pardons. Ma femme et mon beau-père en sont cause. C'est une aventure qu'il faut que je vous raconte...

ÉROTIE, regardant autour d'elle.

Attendez un instant.

MÉNECHME.

Que cherchez-vous?

ÉROTIE, d'un air mystérieux.

Est-il caché par-là?

MÉNECHME.

Qui?

ÉROTIE.

L'espion.

MÉNECHME.

Quel?

ÉROTIE.

Celui de votre femme.

Digitized by Google

MÉNECHME.

Ah! vous savez que ma femme a un espion? Qui vous l'a dit?

ÉROTIE.

Vous-même.

MÉNECHME.

Je l'ignorais.

ÉROTIE.

Vous le saviez du moins ce matin, quand vous avez fait semblant. — Encore une fois, est-il là? Je crains de vous compromettre; en vérité, je suis trop bonne.

MÉNECHME.

C'est aussi sur votre bonté qne je compte. Ma femme sait que j'ai pris dans son écrin la bague...

ÉROTIE, avec orgueil.

Dont vous m'avez fait présent? quelle indignité.

MÉNECHME.

J'en conviens; mais est-ce à vous de me la reprocher si cruellement?

ÉROTIE.

Et à qui donc, si ce n'est à moi que vous exposiez au désagrément de se parer des dépouilles d'une autre? — Une femme comme

Digitized by Google

moi! — Therpsicore n'a pas une surnuméraire dans ses écoles qui ne rougît d'un tel affront.

MÉNECHME.

Sacrifiez-moi donc, je vous prie ce bijou qui vous déplait tant, et demain vous me permettrez de vous en présenter un plus beau.

ÉROTIE.

Non, Seigneur; vous pouvez même garder le seul que j'aie eu la complaisance d'accepter.

MÉNECHME.

En ce cas là, faites-moi le plaisir de me le rendre.

ÉROTIE.

Comment le pourrais-je? il est sans doute chez l'orfévre qui doit l'embellir.

MÉNECHME.

Quoi! vous avez entendu ce que j'ai dit à ma femme? il fallait bien trouver une excuse.

ÉROTIE.

D'honneur! si je comprends rien à votre énigme...

MÉNECHME.

En bonne foi, si j'entends la moindre chose à ce que vous me dites...

ÉROTIE.

Ah! Ménechme, Ménechme, pour vous

Digitized by Google

éloigner de moi, d'une personne qui jouit de quelque considération, vous pouviez prendre une tournure plus honnête.

MÉNECHME.

Érotie, Érotie, pour m'interdire votre société, vous pouviez prendre un autre instant, et un autre prétexte.

ÉROTIE, impérieusement.

Songez surtout, je vous prie, à la manière dont vous parlerez de moi dans le monde; réfléchissez qu'en me manquant, ce sont peut-être les plus grands de la république que vous offensez. Adieu, Seigneur.

SCÈNE XI.

MÉNECHME, quand Érotie est un peu loin.

Adieu la bague!

Je ne suis pas mal, et je fais une petite réflexion; voilà deux maisons où j'étais à peu près le maître ce matin; maintenant l'une m'est interdite, et je n'ose rentrer dans l'autre. Quel parti prendre? voyons.

(Il se promène en rêvant.)

Digitized by Google

SCÈNE XII.

LE PRÉCÉDENT, LE MÉDECIN, LE VIEILLARD.

LE MÉDECIN.

Il est bien question ici de vin de Lemnos ou de philtre. Je viens de le rencontrer, et j'ai vu, dans sa tête comme à travers un cristal, qu'il était travaillé du mal de Cérès.

LE VIEILLARD.

Mon gendre fou! grand Dieu!... Mon ami vous paraissez chagrin, connaîtriez-vous votre état?

MÉNECHME.

Hélas! oui, je suis bien à plaindre. Ma femme, abusant de l'avantage que va lui donner ma première faute, prendra désormais un furieux empire sur moi.

LE VIEILLARD.

Rassurez-vous. Ma fille est si bonne!

MÉNECHME.

Oui; d'ailleurs, caprice pour caprice, il vaut mieux souffrir ceux de sa femme, et je jure de fuir Érotie.

Digitized by Google

LE VIEILLARD, au médecin.

Rien n'est plus singulier que ces lueurs de bon sens.

MÉNECHME.

Le croiriez-vous ? elle a refusé de me rendre l'anneau.

LE VIEILLARD, à part au médecin.

Il a oublié qu'il l'avait tout à l'heure ; ah ! la machine se détraque de nouveau.

LE MÉDECIN.

Vous en verrez bien d'autres.

LE VIEILLARD.

Il fallait tout de suite avouer vos torts à votre femme. Mais vous venez de la traiter avec un mépris, une ironie.

MÉNECHME.

Qui ?

LE VIEILLARD.

Vous. Pour premier compliment vous lui dites que vous n'êtes pas son mari ; vous plaisantez sur votre prétendue paternité ?

MÉNECHME.

J'aurais été capable d'une pareille infamie ! moi ? quel malheureux peut avancer.... peut soutenir ?...

Digitized by Google

LE VIEILLARD.

Ce malheureux, c'est moi.

LE MÉDECIN, se mettant entre-eux.

Eh bien! qu'allez-vous faire? la paix, la paix, vous dis-je. Voulez-vous déranger encore davantage un cerveau démonté?

MÉNECHME, au médecin.

Un mot à l'écart.—Est-ce qu'il y aurait un peu de folie dans tout ceci?

LE MÉDECIN.

Comment, un peu? beaucoup.

MÉNECHME.

Ah! le pauvre homme! que je le plains!

LE MÉDECIN, à part.

Bon! il croit son beau-père fou!

MÉNECHME.

Là, là, calmez-vous, mon cher Démiphon.

LE VIEILLARD.

Oui, parlons doucement. Dites-moi, mon ami: vous souvenez-vous d'avoir été dieu.

MÉNECHME.

Hélas! où prend-il ces extravagances?

LE VIEILLARD.

Et ma fille qui était Erigonne; moi, le bon Silène que vous avez couronné de fleurs.

Digitized by Google

MÉNECHME.

De par la sage Minerve, peut-on déraisonner aussi complètement?

LE MÉDECIN.

Écoutez-moi, l'un de vous deux est fou à lier.

LE VIEILLARD.

Certainement.

MÉNECHME.

Il n'est que trop vrai.

LE MÉDECIN.

Comme le propre de cette maladie est de persuader à ceux qui en sont affligés qu'ils ne l'ont pas, et qu'ils croient au contraire la voir chez tous ceux qui les approchent, vous vous regardez mutuellement en pitié.

LE VIEILLARD, à part.

En effet son état me touche sensiblement.

MÉNECHME, à part.

Je le plains de tout mon cœur.

LE MÉDECIN.

Ne vous affligez pas; le malade sera bientôt guéri, sur-tout si je le traite chez moi; je vais commander à mes élèves de me l'ame-

Digitized by Google

ner ; attendez un instant, et faites-vous mutuellement compagnie.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

LE VIEILLARD, MÉNECHME, le marié.

MÉNECHME, à part.

Ce que c'est de nous !

LE VIEILLARD.

Ah ! pauvre humanité ! pauvre humanité !

MÉNECHME.

Ne vous impatientez donc pas.

LE VIEILLARD.

Ni vous.

MÉNECHME, à part.

Rien n'est plus singulier, il croit me garder.

LE VIEILLARD, à part.

Il pense réellement veiller sur moi.

MÉNECHME.

C'est encore un bonheur, sans cela il faudrait user de force.

Digitized by Google

LE VIEILLARD.

C'est encore une faveur du ciel; sans cela il s'échapperait.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, DEUX ÉLÈVES DU MÉDECIN.

PREMIER ÉLÈVE.

Le voilà.

DEUXIÈME ÉLÈVE.

C'est lui.

MÉNECHME.

Bon! ils approchent.

LE VIEILLARD.

Je respire; ils sont tout près.

PREMIER ÉLÈVE, saisissant Ménechme.

Venez avec nous, jeune homme.

MÉNECHME.

Qu'appelez-vous jeune homme! c'est au contraire ce vieillard.

LE VIEILLARD.

Adieu, je m'enferme pour consoler ma fille, et pour n'avoir pas le cœur déchiré.

Digitized by Google

MÉNECHME.

Courez donc après.

DEUXIÈME ÉLÈVE.

Oh! nous connaissons bien le seigneur Ménechme!

SCÈNE XV.

PREMIER ÉLÈVE, MÉNECHME le marié, DEUXIÈME ÉLÈVE, MESSÉNION.

MESSÉNION, au fond du théâtre.

On parle de mon maître.

MÉNECHME.

Insolens! vous osez porter la main sur moi.

PREMIER ÉLÈVE.

Vous êtes malade; nous avons sur vous droit de vie et de mort.

MESSÉNION.

Droit de vie et de mort! Rassurez-vous, seigneur Ménechme, le fidèle Messénion vole à votre secours. — Tiens, garde ce coup. Tiens, voilà pour toi.

Digitized by Google

DEUXIÈME ÉLÈVE.

Oser traiter de la sorte deux membres de la médecine !

MESSÉNION.

Elle s'en vengera bravement, quand elle me trouvera enchaîné dans mon lit.

(Il les poursuit.)

SCÈNE XVI.

MÉNECHME, le marié.

Il n'est pas malheureux d'avoir été secouru par cet honnête esclave qui me connaît, et que je ne me souviens pas d'avoir jamais vu. — Par Pollux, il semble que, depuis ce matin, mon bon et mon mauvais génie se fassent un plaisir de se contrarier... Voyons lequel des deux triomphera.

SCÈNE XVII.

LE PRÉCÉDENT, MESSÉNION, revenant.

MESSÉNION.

Eh bien ! Seigneur, convenez que, si je raisonne quelquefois passablement, je n'agis pas mal aussi.

Digitized by Google

MÉNECHME.

Me voilà convaincu de la dernière de ces vérités, et les drôles que tu as poursuivis le sont encore mieux.

MESSÉNION.

N'est-ce pas une gentillesse de votre Érotie?

MÉNECHME.

Tu m'y fais songer. Car je ne la reconnais plus. Aussi me voilà bien guéri. De quelque côté que vienne le danger dont tu m'as délivré, je t'en remercie.

MESSÉNION.

Vous vous moquez; pouvais-je moins faire pour mon maître?

MÉNECHME, à part.

Son maître? est-ce encore un fou?

MESSÉNION.

Convenez aussi que vous ne pouvez pas moins faire que de me donner la liberté.

MÉNECHME.

Très-volontiers, pour ce qu'il m'en coûte.

MESSÉNION.

Nous n'avons pas ici de témoins, mais jurez par tous les dieux...

MÉNECHME.

Je jure par tous les dieux... que je n'ai aucun droit sur toi.

Digitized by Google

MESSÉNION.

A la bonne heure, et, pour vous convaincre que je suis digne de cette faveur, examinez scrupuleusement votre bourse ; je puis vous la remettre, puisque vous êtes guéri des charmes de votre Circé.

MÉNECHME, la prend pour l'examiner.

C'est ma bourse, dis-tu ?

MESSÉNION.

Elle-même, je n'y ai pas touché. — Quoi ! (*Les deux Élèves reparaissent.*) ces drôles reparaissent encore : ah ! je vais les accommoder de la bonne manière.

MÉNECHME, l'arrêtant.

Reprends donc la bourse.

MESSÉNION.

Ma foi, seigneur Ménechme, c'est à vous qu'elle appartient, c'est à vous de la garder quand je vais me jeter dans la mêlée.

(Il court sur les élèves.)

SCÈNE XVIII.

MÉNECHME le marié, et toujours flegmatiquement malgré sa surprise.

Je ne suis pas homme à m'étonner de peu ; cependant, de tout ce qui m'arrive, ce dernier

Digitized by Google

trait ne me parait pas le moins extraordinaire; c'est mon bon génie qui l'emporte dans ce moment. — Allons consulter quelques amis sur ma bonne et ma mauvaise fortune : tout ceci me paraît une énigme en action; la devine qui pourra.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MÉNECHME, le voyageur, seul.

Bon, je ne vois plus un seul de mes importuns. Je m'en suis débarrassé assez plaisamment. C'est à l'amour à m'en récompenser.

SCÈNE II.

LE PRÉCÉDENT, MESSÉNION, s'élançant au-devant de son maître.

Ou volez-vous, Seigneur? je vous croyais prêt à vous rembarquer, pour fuir une ville où vous avez couru tant de périls.

MÉNECHME.

Bah! bah! tu me vois glorieux de la manière leste, adroite, intelligente avec laquelle j'ai fait tête aux différens orages; à la vérité, tu me les avais prédits.

MESSÉNION, avec confiance.

Oui. J'avais vu les nuages se ramasser.

Digitized by Google

MÉNECHME.

Cette épouse, si bien annoncée, a paru.

MESSÉNION.

Tout de bon !

MÉNECHME.

Oui, nous sommes mariés depuis longtems, à ce que m'a dit le conseiller Démiphon.

MESSÉNION.

Il s'est enfin montré, cet homme de bien.

MÉNECHME.

Homme de bien, comme les autres. N'est-il pas mon beau-père ?

MESSÉNION.

Je reste stupéfait.

MÉNECHME.

J'ai encore un enfant, sans m'en être douté. Rien n'est plus intéressant, comme tu vois.

MESSÉNION.

Oh ! ce n'est pas là le merveilleux. Beaucoup d'honnêtes gens ont de ces bonheurs inespérés.

MÉNECHME.

Je me suis amusé de tous ces fripons, je les ai embarrassés dans leurs propres filets.

Digitized by Google

MESSÉNION.

Peu s'en est fallu que vous ne vous soyez mal tiré des derniers.

MÉNECHME.

On feignait de me croire pris de vin.

MESSÉNION.

Et qui vous fait jouer ce tour-là? Érotie.

MÉNECHME.

Non. Elle m'aime trop!

MESSÉNION.

Bon! tout-à-l'heure, il convenait des torts de la belle. Amour! amour!

MÉNECHME.

Érotie est une divinité. Le magistrat, le guerrier, le sacrificateur, se font une volupté de l'adorer.

MESSÉNION.

Et d'apporter à ses pieds l'or des épices, des capitulations, des offrandes.

MÉNECHME.

Ah! Messénion, que tu me fais bien sentir toute ma félicité! comme tu me pénètres de reconnaissance pour Érotie!

MESSÉNION.

En ce cas-là je suis loin de mon but.

Digitized by Google

MÉNECHME.

Conçois-tu combien il est flatteur de voir le rang, les honneurs, la fortune, perdre de leur crédit et disparaître devant le plus petit de mes soins. Vois comme il est beau de régner sur un cœur qui commande à tant d'autres. Apprécie, si tu le peux, la conquête d'une femme qui a les regards de toute une ville fixés sur elle. Mon triomphe est multiplié à l'infini par tous les yeux qui l'admirent, par toutes les bouches qui font son éloge, par tous les désirs, tous les soupirs qui s'échappent vers elle.

MESSÉNION.

Ah! Seigneur; du moment que votre amour-propre s'est ligué contre vous, tout est dit.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ÉROTIE, sur la terrasse de son hôtel.

MÉNECHME.

La voilà! la voilà qui paraît sur son balcon. Ses esclaves apportent son luth, elle va sans doute s'accompagner... Chut, chut, ne nous privons pas du plaisir de l'entendre, tu vas éprouver avec quel charme elle fait passer la volupté dans tous les cœurs.

Digitized by Google

MESSÉNION.

Si tantôt l'on vous accusait d'ivresse à tort, il n'en est pas de même en ce moment.

MÉNECHME.

Paix, te dis-je, et dès qu'elle m'apercevra, ses regards, ses gestes, son empressement, tout fera voir à quel point je suis chéri.

ÉROTIE, chante.

AIR.

L'enfant qu'on adore à Cythère,
Certain soir qu'il boudait sa mère,
Pour l'intriguer, part en secret,
Et se cache au fond d'un bosquet;
De son absence
Hébé pâlit.
Elle promit
D'avoir un peu de complaisance
Pour qui le rendrait à sa cour.
Savez-vous ce que fit l'Amour?
Il vint chercher la récompense.

MÉNECHME.

Quand on voit Érotie et qu'on l'entend, on ne sait, si on doit la placer au rang des Muses ou des Grâces.

ÉROTIE, appelle froidement.

Mirtilde.

Digitized by Google

MIRTILDE, de loin.

J'accours.

MÉNECHME.

Vois-tu quelle agréable surprise et quel empressement.

MESSÉNION.

Je ne m'y connais pas, ou je ne vois rien de tout cela.

MÉNECHME, sèchement.

Tu dis vrai, tu ne t'y connais pas.

ÉROTIE, à Mirtilde.

N'ai-je pas entendu quelqu'un?

MIRTILDE, avec surprise.

C'est Ménechme, et il porte l'anneau!

MÉNECHME, le montrant d'un air satisfait.

Le voilà, le voilà! il est maintenant moins indigne de la plus belle des mains.

ÉROTIE, avec le plus grand dédain.

Je n'avais pas besoin de cette dernière preuve pour me convaincre qu'il était le plus faux, le plus dangereux des hommes.

(Elle rentre chez elle.)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

MÉNECHME, le voyageur, MESSÉNION,

MÉNECHME, après la plus grande surprise.

Voila le caprice le mieux conditionné.

MESSÉNION.

Quoi ! Seigneur, la bague dont l'homme officieux nous a parlé à notre arrivée, circule donc aussi à travers cette intrigue ?

MÉNECHME.

Je ne sais trop comment, mais tu vois.

MESSÉNION, d'un ton railleur.

Heureusement que vos présens vous reviennent !

MÉNECHME.

Tu es dans l'erreur. J'ai fait remonter cette pierre, et voilà tout.

MESSÉNION.

En vérité, vous êtes trop bon de feindre avec votre serviteur.

MÉNECHME.

Examine-la donc, incrédule. Elle est d'un prix assez considérable; où aurais-je trouvé de l'argent pour la payer ?

Digitized by Google

MESSÉNION.

Où vous en avez pris pour la faire remonter.

MÉNECHME.

L'homme officieux ne s'est point démenti; il est bijoutier, et m'a fort obligeamment offert du crédit, mais pour remonter la bague seulement.

MESSÉNION.

Vous voulez rire, Seigneur; il vous aura paru plus simple de faire ce que je redoutais si fort, de puiser à pleines mains dans votre bourse.

MÉNECHME.

Oublies-tu que je te l'ai remise ?

MESSÉNION.

Non. Mais j'oublie encore moins que je vous l'ai rendue, et voilà le dangereux.

MÉNECHME.

Tu me l'as rendue, à moi ?

MESSÉNION.

Ah! nous sommes ruinés! Il ne faut pas être surpris si Erotie lui refuse sa porte; ses tendres désirs sont satisfaits.

MÉNECHME.

Explique-toi, malheureux, que veux-tu

Digitized by Google

dire ? Quand m'as-tu rendu ma bourse ?

MESSÉNION.

Tout-à-l'heure, après vous avoir débarrassé de deux fripons.

MÉNECHME.

Deux fripons ! en avais-je à redouter de plus dangereux que toi ? J'admire avec quelle adresse, en m'étalant de grands principes, il a su m'inspirer assez de confiance pour lui livrer ma bourse. — Scélérat, il faut que tu sois le coquin le plus réfléchi, le plus profond...

MESSÉNION.

Trève d'admiration, ou je pourrais admirer à mon tour la précaution de me la confier, cette maudite bourse, assez long-tems, pour que l'ayant vue entre mes mains, quelqu'un puisse déposer contre moi.

MÉNECHME.

Rends-moi mon bien, ou rien ne peut te dérober à la punition que mérite l'esclave le plus coupable.

MESSÉNION, fièrement.

Un esclave ! oubliez-vous que je suis libre, que vous m'avez donné la liberté pour prix de mes services ?

MÉNECHME.

Pour prix de tes services ! ô comble de

Digitized by Google

l'impudence ! je t'ai donné la liberté ! où sont les témoins ?

MESSÉNION.

Craignez de les irriter. Ces témoins sont les dieux devant qui vous avez juré que vous rompiez mes fers.

MÉNECHME.

Imposteur ! il ne te manquait plus qu'à te jouer des immortels. Je cours chez le premier éphore.

SCÈNE V.

MESSÉNION.

Et moi, je vous y suis. Je parais sans crainte devant un magistrat, quand c'est le peuple qui l'a choisi, et surtout quand ses vertus, et non l'intérêt personnel, l'enchaînent à sa place.

SCÈNE VI.

MESSÉNION, QUATRE ÉLÈVES.

PREMIER ÉLÈVE.

Halte-là ! nous sommes les plus forts maintenant, et nous allons vous rendre avec

Digitized by Google

usure, tous les coups que vous nous avez distribués.

MESSÉNION, accablé.

Eh! mes amis, je ne me défendrai pas. La vie m'est devenue insupportable. Assommez-moi, j'y consens.

DEUXIÈME ÉLÈVE.

Vous mériteriez en effet que nous prissions notre revanche. Pourquoi faire évader le fou que nous tenions?

MESSÉNION.

Quoi! l'homme que vous vouliez arrêter est fou?

PREMIER ÉLÈVE.

Sans doute.

MESSÉNION.

Le seigneur Ménechme?

DEUXIÈME ÉLÈVE.

Le seigneur Ménechme lui-même.

MESSÉNION.

Est-il possible?

PREMIER ÉLÈVE.

Quel privilége aurait-il?

Digitized by Google

MESSÉNION.

Ah ! mes amis, mes chers amis, que je vous embrasse.

(Les quatre Élèves s'écartent vivement.)

DEUXIÈME ÉLÈVE.

Oui, comme tantôt.

MESSÉNION.

Ne craignez rien, j'étais si malheureux, que cette nouvelle, toute triste qu'elle est, me réjouit (*Avec sensibilité*) presque pour moi, pour Ménechme. Ah ! mon cher maître, j'aime bien mieux accuser ton esprit que ton cœur. Que ne me parliez vous tantôt de sa maladie !

PREMIER ÉLÈVE.

Vous nous en avez bien donné le tems?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE MÉDECIN.

LE MÉDECIN.

Eh bien ! est-il pris ?

DEUXIÈME ÉLÈVE.

Nous le tenions, voilà un homme qui l'a fait échapper.

Digitized by Google

LE MÉDECIN.

Il est bien hardi. Je ne sais à quoi il tient que je ne le traite au lieu du malade.

MESSÉNION.

Rassurez-vous, Seigneur, je suis plus intéressé que vous à le faire rattraper. Il ne peut être loin... Courons après lui... — Ah! mon patron, mon cher patron! je te serai fidèle jusqu'au dernier moment de ma vie.

SCÈNE VIII.

LE MÉDECIN, LE VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

Où en est le traitement, cher Docteur?

LE MÉDECIN.

Oh vraiment! la plus grande manie des fous, est de fuir les remèdes. Le nôtre court les champs, mais on le suit de près.

LE VIEILLARD.

Entre nous, Docteur, êtes-vous bien sûr de le guérir?

LE MÉDECIN.

Peut-on faire une pareille demande à un homme de ma réputation?

Digitized by Google

LE VIEILLARD.

Il en est tant d'usurpées chez Apollon.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, L'ORFÉVRE.

L'ORFÉVRE.

Seigneur Démiphon, je viens vous porter plainte contre votre gendre.

LE VIEILLARD.

Eh! de par tous les dieux! voilà ce que je craignais, il se sera donné en spectacle.

L'ORFÉVRE.

Je lui ai remonté une bague... à crédit.... et un quart d'heure après, ne désavoue-t-il pas cette dette? Ne m'appelle-t-il pas publiquement un fripon, et dans ma boutique même, un fripon? moi un fripon!

LE VIEILLARD.

Ne faites pas tant de bruit, je vous paierai. Ignorez-vous qu'il est tout-à-coup devenu fou, qu'on court après lui pour l'arrêter?

L'ORFÉVRE.

Ah! si je l'avais su. J'ai des garçons vigoureux qui l'auraient enveloppé.

(Il fait un mouvement pour sortir et revient se placer entre le Vieillard et le Médecin.)

Digitized by Google

Mais il est trop loin.

En vérité, Seigneur, votre malheur me touche infiniment... je vous plains de tout mon cœur, et — je vais transporter l'article de votre gendre sur votre compte.

SCÈNE X.

LE MÉDECIN, LA FEMME DE MÉNECHME, LE VIEILLARD.

LA FEMME DE MÉNECHME, s'échappant de chez elle.

Vous voulez en vain me retenir, mon mari est en danger; je ne lui trouve plus de torts.

LE VIEILLARD.

Où courez-vous?

LA FEMME DE MÉNECHME.

Où mon devoir, où mon cœur m'appellent, auprès de Ménechme.

LE MÉDECIN.

Soyez tranquille, on va l'amener chez moi.

LA FEMME DE MÉNECHME.

Chez vous! mon mari, depuis qu'il est à plaindre, n'a-t-il plus d'esclaves, une maison... une épouse! — Ménechme est natu-

Digitized by Google

rellement bon, sensible. Il verra mes soins; le plaisir que j'aurai à les lui prodiguer! j'aime à croire qu'ils seront plus efficaces.

LE MÉDECIN.

Vous souffririez trop a le voir pâle, défait, égaré...

LA FEMME DE MÉNECHME.

Cessez de me tenir des propos aussi barbares qu'injurieux à mon amour, et aux sentimens que j'ai voués à un autre moi-même.

LE MÉDECIN.

Je précipiterai le nombre des crises.

LA FEMME DE MÉNECHME.

Mon père, c'est vous qui m'avez donné Ménéchme, rendez-le moi dans le moment où il a le plus grand besoin d'une épouse tendre, attentive, complaisante; qui sait, si mes soupçons, mes craintes, mes inquiétudes n'ont pas contribué... Ah! j'en frémis... et j'aurais la cruauté de l'abandonner! non. Le voir guérir par mes soins, ou mourir avec lui, c'est le vœu de mon cœur.

LE VIEILLARD.

Ne voilà-t-il pas qu'elle me fait pleurer!

Digitized by Google

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS ; L'ORFÈVRE, accourant.

L'ORFÉVRE.

Nous le tenons ! nous le tenons ! Il vient de repasser devant ma boutique, mes garçons vous l'amènent.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, MESSÉNION.

MESSÉNION, accourant d'un autre coté.

Victoire ! je savais bien qu'il n'échapperait pas à mon zèle. Voici le malade.

L'ORFÉVRE, fièrement.

Que parlez-vous de votre zèle ? c'est moi qui l'ai fait prendre.

MESSÉNION, mesurant l'Orfévre.

C'est moi, et je ne vous conseille pas de me disputer cet avantage, j'en suis trop fier.

L'ORFÉVRE, à la cantonade.

Approchez, et faites voir la vérité.

Digitized by Google

MESSÉNION, à l'autre cantonade.

Dépêchez-vous, pour prouver ce que j'avance.

SCENE XIII.

LE MÉDECIN, L'ORFÉVRE, LA FEMME DE MÉNECHME, LE VIEILLARD, MESSÉNION, sur le devant du théatre. MÉNECHME le Voyageur au fond du Théatre à droite, entre quatre garçons Orfévres. MÉNECHME, le marié au fond du Théatre à gauche, entre quatre Eléves du Médecin.

MÉNECHME, le voyageur.

Scélérats! vous voilà donc tous réunis pour mettre le comble à votre perfidie.

MÉNECHME le marié, aux Élèves.

Savez-vous que vous pourriez m'impatienter à la fin?

LA FEMME DE MÉNECHME à son beau-frère, qui s'est avancé entre elle et l'Orfévre.

Mon ami, je ne te quitte plus. Je veux te prodiguer nuit et jour les plus tendres soins.

MÉNECHME, le marié, s'avance entre sa femme et le Vieillard.

Je vous en dispense.

Digitized by Google

LA FEMME DE MÉNECHME.

Que vois-je!

(Tous les acteurs frappés de la ressemblance, restent étonnés et dans diverses attitudes, les quatre Élèves et les quatre garçons Orfévres font aussi tableau dans le fond.)

LE VIEILLARD.

Deux Ménechmes?

LE MÉDECIN.

Bon! deux hommes à guérir.

LA FEMME DE MÉNECHME.

Comment démêler....

MESSÉNION.

Un moment...Si c'était?...Pourquoi non!... Les vieux esclaves de mon maître m'ont raconté...Dieux immortels! je vous rends grâces. Personne n'est fou.

LE MÉDECIN.

Quel conte!

MESSÉNION.

Préparez un laurier pour Messénion. Grâces à lui, vous allez voir clair dans les événemens de cette journée. Comment vous appelez-vous?

LES DEUX MÉNECHMES ENSEMBLE.

Ménechme.

(Ils s'avancent l'un vers l'autre.)

Digitized by Google

MESSÉNION, les séparant.

Que je m'empare du milieu du tableau. Je suis le personnage essentiel dans ce moment, et que les deux Ménechmes restent éloignés l'un de l'autre. — (*Les Ménechmes reprennent leur place.*) Quel est celui qui dans son enfance s'appelait Sosicle ?

MÉNECHME, le voyageur.

Moi.

MÉNECHME, le marié.

Sosicle ! j'ai quelque idée confuse...

MESSÉNION.

Par conséquent vous êtes mon maître.

MESSÉNION.

Quant à vous, Seigneur, vous avez été perdu dans votre enfance, à Tarente.

MÉNECHME, le marié.

Oui, a ce qu'a publié mon père adoptif.

MESSÉNION.

Le voici arrivé, le moment de la joie, des transports, des embrassemens ; mon maître, voilà le frère jumeau que vous et votre famille avez cru mort. — Et pour preuve, le chiffre de votre maison doit être imprimé sur sa poitrine, il servait à vous distinguer dans votre enfance.

Digitized by Google

MÉNECHME, le marié.

Il n'en impose pas.

MÉNECHME, le voyageur, quitte sa place pour courir à son frère.

Ah! mon frère! j'ai le bonheur de vous retrouver, je ne vous quitte plus.

(Ils s'embrassent. Ménechme le voyageur pousse son frère vers sa femme, et se place entre lui et le Vieillard.)

LA FEMME DE MÉNECHME, à son mari.

Comment mon cœur a-t-il pu se méprendre.

LE VIEILLARD.

Cet honnête-homme à raison. Que de choses s'expliquent, ou vont s'aranger d'elles-mêmes! D'abord, nous savons jusqu'à quel point la science du Docteur est infaillible.

LE MÉDECIN, sortant avec ses élèves.

Patience, vous serez malade quelque jour.

SCÈNE XIV.

L'ORFÈVRE, MESSÉNION, LA FEMME DE MÉNECHME, le marié, MENECHME, le voyageur, LE VIEILLARD.

MÉNECHME, le voyageur, à sa belle sœur, sans quitter sa place.

La bague vous revient.

Digitized by Google

MÉNECHME, le marié, toujours entre son frère et sa femme.

A vous la bourse.

MÉNECHME, le voyageur, tire mystérieusement de dessous sa ceinture la lettre du Vieillard, et dit tout bas à son frère.

A qui la réprimande ?

(Son frère et le Vieillard lui font un signe d'intelligence; le marié dérobe la lettre aux regards de sa femme, qu'il flatte, pour lui cacher son embarras. Ménechme le Voyageur, ajoute bas.)

Je suis bon frère, je me charge des torts.

LE VIEILLARD.

Ma fille apprendra à se défier des apparences.

LA FEMME DE MÉNECHME.

Et mon père satisfait de nous voir tous heureux, n'aura plus qu'à vivre tranquille.

LE VIEILLARD.

Ah! vraiment oui, tranquille! ne faut-il pas que j'ordonne des fêtes pour la réunion des deux Ménechmes, que je cherche une femme à celui qui arrive?

L'ORFÈVRE.

Que vous achetiez des présens de noce ?

LE VIEILLARD.

Que je veille sur l'éducation de leurs enfans?

Digitized by Google

Je le vois enfin, l'honnête homme se trompe, quand il pense avoir un seul jour le loisir de rien faire.

(Feinte sortie.)

MÉNECHME, le voyageur.

Eh! j'oubliais, que mon frère t'a promis la liberté; je te l'accorde.

MESSÉNION; noblement.

Je l'avais oublié moi-même, — toute mon ambition se bornait dans ce moment à mériter vos suffrages.

FIN DES MÉNECHMES GRECS.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

DEUX FIGARO,

OU

LE SUJET DE COMÉDIE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR MARTELLY;

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français; en 1794, et reprise à l'Odéon, le 25 mai 1813.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR MARTELLY (*)

HONORÉ-ANTOINE RICHAUD-MARTELLY, naquit à Aix, le 27 octobre 1751, de parens nobles; son grand-père, médecin, ayant obtenu des lettres de noblesse pour son dévoûment lors de la peste de Marseille, où il se distingua comme l'ont fait dernièrement nos médecins envoyés à Barcelonne.

Il fit ses études aux Jésuites d'Aix, et fut sollicité d'entrer dans cet ordre; mais s'étant mis dans le barreau, il fut reçu au parlement de Provence.

Le jour même où il gagna sa première cause, il fit son début dans une tragédie au théâtre de cette ville; il n'avait encore que vingt-trois ans. Cette singularité hardie ne le fit cependant point rayer du tableau; le goût passionné qu'il avait conçu pour le théâtre, lui avait été communiqué par Lekain avec qui il s'était trouvé à Marseille.

(*) On ne trouvera les détails de cette notice nulle autre part qu'ici; nous les tenons de la famille même.

Digitized by Google

Bientôt il quitta le barreau pour se livrer à sa nouvelle vocation, et il joua à diverses époques à Lyon, Bordeaux, Marseille, Toulouse, etc., et à Versailles devant la Cour. Il n'a jamais joué à Paris qu'au théâtre Molière, dans le tems du consulat, et une seule fois à l'Odéon en 1813; s'il n'a jamais paru aux Français, c'est qu'il ne voulut pas débuter sans être engagé.

Il a joui toute sa vie, en province, d'une grande réputation comme acteur, tant dans la tragédie que dans la comédie, et sur tout dans celle-ci. On l'appelait le *Molé* du midi, ce qui était un grand éloge. Il avait de la chaleur, de l'ame et une bonne diction; mais il n'avait pu saisir tout-à-fait l'esprit et les grâces du grand acteur qui n'a d'ailleurs pas plus été égalé que ne le sera M. Talma.

Martelly, sans s'être fait comme auteur le même nom que comme acteur, tiendra cependant une place honorable parmi nos écrivains dramatiques, et ses *Deux Figaro*, qui ont été son début et en même-tems ce qu'il a fait de mieux, prouvent qu'il avait une grande intelligence de la scène et le génie de l'imbroglio comique. Cette pièce est écrite avec chaleur, et le dialogue en est vif et animé. On la joue de tems en tems, et elle est au

Digitized by Google

courant du Répertoire. Ses autres ouvrages sont :

L'Intrigant dupé par lui-même, comédie en cinq actes, en prose, jouée au théâtre de la République le 18 messidor an 9.

Le Maladroit comédie en trois actes, en vers, jouée à Bordeaux ;

Les Amours supposés, comédie.

Il a laissé aussi une jolie petite comédie, en vers qui n'a été ni jouée, ni imprimée, intitulée, *Conseils d'un homme de lettres*, ou *Les trois Rivaux*. Il existe un recueil de fables de sa composition, imprimé à Bordeaux en 1788.

Il joignait, à une probité austère, des mœurs pures, et ne fréquentait point ses camarades, dont il se tenait éloigné. Sa manière de vivre était distinguée et son caractère affable. Ce fut une querelle qu'il eut avec Beaumarchais, qui lui fit faire les *Deux Figaro* qui sont évidemment dirigés contre la fameuse pièce du *Mariage de Figaro*.

Retiré sur la fin de ses jours dans une maison de campagne près de Marseille, il y mourut le 11 juillet 1817. Sa veuve est morte au mois de mars 1822, et il n'a laissé qu'une fille adoptive, mariée à M. Lambert, l'un des meilleurs musiciens de la capitale.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LE COMTE ALMAVIVA.
LA COMTESSE.
INEZ, sa fille.
CHÉRUBIN, sous le nom de Figaro.
FIGARO.
SUZANNE.
TORRIBIO, sous le nom de D. Alvar.
PLAGIOS, auteur dramatique.
PÉDRO, auteur comique.
UN NOTAIRE.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe au château du comte Almaviva.

Digitized by Google

LES

DEUX FIGARO,

OU

LE SUJET DE COMÉDIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

FIGARO.

Il y a trois ans, oui, ma foi, trois ans passés que je suis séparé de ma femme! ce n'est qu'un jour; j'ai été dix ans avec elle: c'est un siècle. Si j'avais souffert que le Comte eût gardé la sienne, je ne l'aurais peut-être pas gouvernée si aisément. Il est nécessaire à présent qu'elle revienne, et nous amène sa fille; hé bien! avec un mot, je la fais revenir. C'est un fort aimable seigneur, que ce seigneur-là; je le mène comme un enfant. Trom-

Digitized by Google

pé toute sa vie... C'est sa destinée, il ne pouvait l'échapper. Je veux couronner mon ouvrage. D. Alvar, homme de qualité, autrefois Torribio, mon camarade et mon ami, se présente, est amoureux de mademoiselle Inez, il n'a pas le sou, elle est riche; il a une mauvaise réputation, mais on l'ignore ici; il est jeune encore, il a de la naissance, elle ne se mésalliera point. Il aura une jolie femme, tant pis pour lui: il accrochera une bonne dot, dont il me fera part, tant mieux pour moi. Ce mariage est assorti et me convient, *il faut que* monsieur le Comte le veuille, il est à moitié gagné, il le sera tout-à-fait; je l'ai résolu. Il est si bon, si bon, qu'il en est, comme on dit... je m'entends. Mettons à profit cet heureux caractère; je l'ai forcé à commencer ma fortune, je le forcerai à l'achever.

SCÈNE II.

FIGARO, D. ALVAR.

FIGARO.

Quand vous auriez mis un peu moins de tems à votre toilette, il n'y aurait pas eu grand mal. Heureusement monsieur le Comte ne sera visible que dans quelques momens, et vous serez encore le premier introduit; mais il faut quelquefois savoir déranger le monde, pour

Digitized by Google

paraître plus empressé. Comment, depuis près d'un mois que vous êtes ici, n'avez-vous pas deviné que cela peut lui déplaire?

D. ALVAR.

Allons, calme-toi, me voilà, il ne t'a parlé de rien?

FIGARO.

Non, pas encore. Je vois qu'il vous étudie: il cherche à vous bien connaître; et moi j'attends le moment où il me parlera de vous. Si je lui en parlais le premier, il prendrait des soupçons. Diantre! c'est un homme prudent; après trente jours de réflexions, il fait une sottise le trente-unième, avec une intrépidité!...

D. ALVAR.

Figaro?

FIGARO.

Hé! qu'importe que je vous dise vrai, pourvu que je mente avec lui. Il est déjà dans d'heureuses dispositions pour vous; j'en juge par les amitiés qu'il vous fait. Je vous servirai de toutes mes forces; et il en faut moins de la moitié pour réduire le cher Comte.

D. ALVAR.

J'attends tout de ton zèle, et tu peux tout attendre de ma générosité.

Digitized by Google

FIGARO.

Comme les circonstances changent le style! Le D. Alvar de ce moment disait jadis à son camarade Figaro : nous ne valons pas mieux l'un que l'autre ; mais Torribio, moins adroit et moins leste que toi, attend tout de ta générosité.

D. ALVAR.

Je ne vois pas la nécessité de me rappeler ma vie passée; D. Alvar doit oublier les sottises de Torribio.

FIGARO.

Il y a furieusement de ce dernier dans le projet que nous formons.

D. ALVAR.

Hé bien! encore ce trait de nos anciennes habitudes; la fortune et l'amour m'y forcent; tes conseils m'encouragent, mais après le succès, qu'il n'en soit plus question.

FIGARO.

Oui, soyons honnêtes gens, quand nous n'aurons plus besoin d'être fripons. J'aime cette morale, je te l'ai prêchée plus d'une fois, et, en vérité, je t'ai toujours regardé comme un disciple qui pouvait un jour me faire honneur.

Digitized by Google

D. ALVAR.

Dans le nombre des choses que je suis forcé de te pardonner...

FIGARO.

Avec de la mémoire, pardonner me paraît drôle.

D. ALVAR.

Oui, pardonner.

FIGARO.

Hé bien!

D. ALVAR.

Défais-toi surtout de cette ancienne familiarité. Tu pourrais, conservant cette habitude, t'échapper devant le Comte, et l'homme que Figaro tutoie n'est pas avantageusement recommandé.

FIGARO.

Tu fermes... vous fermez ma bouche, en me donnant cette crainte. Respectons don Alvar, son nom du moins, pour que le mariage se fasse : mon intérêt s'y trouve. Mais permettez, Seigneur, que je parle un moment à mon ancien camarade. Je t'ai élevé, Torribio, je t'ai jugé digne de mes soins : nous nous sommes vus dans les champs de l'honneur. Ne serais-tu pas, par hasard, encore plus fripon que moi? Ce nom de don Alvar qui t'est tombé comme des nues, cette méta-

Digitized by Google

morphose, tout cela n'est peut-être qu'un coup de génie. Tromper monsieur le Comte, épouser sa fille, c'est fort bien; mais tromper Figaro, en le fesant servir à tes projets... je te pardonnerais en faveur de l'invention.

D. ALVAR.

Non, Figaro, non; Torribio n'est plus, c'est bien don Alvar qui te parle. Mon père ayant perdu, dissipé sa fortune, quitta sa patrie après la mort de sa femme. Je suis le fruit de ce mariage, bon, bien bon, *mais secret*. J'avais trois ans quand mon père partit. Il me laissa chez de pauvres et honnêtes gens, que je quittai à l'âge de douze ans. Il y a six mois que, passant près du village qu'ils habitaient, je fus curieux de les revoir. Mon père, à l'article de la mort, leur avait adressé tous les titres qui constataient ma naissance et mon rang; je les ai reçus, j'ai donné quelques larmes à la mémoire de mon père, je suis parti muni de mes titres, et, dans ma route, passant près du château de la comtesse Almaviva, un accident m'y fit descendre; j'y vis sa fille, et tu sais le reste.

FIGARO.

Je vous la donne, voilà qui va bien; ces lettres, ces paperasses nous serviront auprès du Comte. Mais, point de fortune, voilà le diable.

Digitized by Google

D. ALVAR.

Figaro pourrait craindre!

FIGARO.

Craindre! Figaro timide! qu'ai-je donc dit là? point de fortune! Pauvre à présent, oui, mais riche avant la fin du jour. Hé bien! n'est-ce pas toujours le même don Alvar? Seigneur, je respecte ce matin celui qui doit m'enrichir ce soir.

D. ALVAR.

Crois-tu que je puisse, dans ce moment, me présenter chez le Comte.

FIGARO.

Sans doute, et sans se faire annoncer. Je vous l'ai dit, l'empressement fait excuser l'impolitesse. D'ailleurs, j'ai besoin d'être seul. C'est ici que je reçois mes visites. Des auteurs, que je protége, sont venus s'établir tout près de ce château. Je leur donne audience aujourd'hui, pour la première fois : et voici l'heure; pardon, Monseigneur, si je ne vous conduis pas, permettez que je reste.

D. ALVAR.

Toujours le même! toujours insolent!

(Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

FIGARO.

Fortune, dont la main couronne... Ce coquin de Torribio! le voilà homme de qualité et sur le point de faire un bon mariage. Tant il est vrai qu'il ne faut jamais désespérer du sort. Mais il nous a traités bien inégalement. Torribio, Figaro sont amis, camarades, libertins, joueurs... tout ce qu'on voudra. *Ils* ne savent de qui ils sont nés; un beau jour, me voilà fils d'un médecin, et j'ai trente ans quand ma mère se marie; un autre beau jour, le voilà fils d'un seigneur ruiné, et il *vient* s'enrichir à l'ombre de ses titres;... à la bonne heure, pourvu que j'y trouve mon compte. On entre.

SCÈNE IV.

LOPÈS PLAGIOS, FIGARO, PÈDRO.

PÉDRO, à Figaro.

Vous que le ciel a doué d'un génie si rare...

PLAGIOS, à Figaro.

Vous qui fûtes en tout tems si digne de votre renommée...

Digitized by Google

PÉDRO.

Mortel fécond en intrigues.

PLAGIOS.

Esprit inventif, prodige de lumières...

PÉDRO.

Inépuisable source de traits saillans...

PLAGIOS.

Homme envié, admiré partout...

PÉDRO.

Soyez l'appui de mon faible talent...

PLAGIOS.

Aidez un auteur timide.

PÉDRO.

Je veux faire une comédie.

PLAGIOS.

Je fais un drame.

PÉDRO.

Il me manque le sujet, le plan et le dialogue.

PLAGIOS.

J'ai besoin d'un coup de théâtre.

PÉDRO.

J'ai recours à vous.

Digitized by Google

PLAGIOS.

Mon succès dépend de vous.

FIGARO, à Plagios.

Il vous faut un coup de théâtre? choquez la vraisemblance, je réponds du succès. (*A Pédro*) A vous, un sujet de comédie, l'arrangement des scènes et le dialogue? Soyez hardi, armez-vous d'épigrammes, votre pièce aura cent représentations. Mettons-nous à l'ouvrage. (*Ils vont chercher des fauteuils.*) Mettez-vous là, vous là, vous là, *moi au* milieu : bon. Lopès Plagios, quelle espèce de coup de théâtre voulez-vous?

PLAGIOS.

Voilà le sujet de mon drame. Un jeune homme, né dans la classe obscure...

FIGARO.

Des honnêtes gens.

PLAGIOS.

C'est ce que mon héros ne sait pas, et dont il se soucie peu. Né dans la classe obscure de ceux que le sort condamne à servir les autres, se trouve...

FIGARO.

Un moment, je n'ai pas besoin de connaître à fond le sujet.

PLAGIOS.

Mais encore faut-il savoir...

Digitized by Google

FIGARO.

Hé! qu'importe que le coup de théâtre tienne au sujet, naisse du sujet, pourvu que ce soit un bel et bon coup de théâtre, bien étourdissant?

PLAGIOS.

Ah! pardon, je croyais...

FIGARO.

Vous croyiez mal. Vous faut-il une reconnaissance, une fête troublée, un embrâsement?

PLAGIOS.

Puisque la connaissance du sujet n'y fait rien, choisissez vous-même, je m'en rapporte à vous.

FIGARO.

Eh bien! plaçons-y une reconnaissance, l'effet est sûr; j'en ai la preuve.

PLAGIOS.

Croyez-vous qu'il soit nécessaire de savoir entre quels personnages nous la ferons?

FIGARO.

C'est tout ce qu'il faut; y a-t-il quelques frères, quelque sœurs? y a-t-il une famille dans ce drame?

PLAGIOS.

Le jeune homme est fils unique et orphelin.

Digitized by Google

FIGARO.

Superbe! il faut faire revivre père et mère.

PLAGIOS.

Il était au berceau quand ils moururent.

FIGARO.

Quand on les crut morts; vous les amènerez là; ils reconnaîtront leur fils dans le moment le plus critique.

PLAGIOS.

Ils le reconnaîtront!... Mais si *dès le berceau* ils l'ont perdu de vue?

FIGARO.

Un hiéroglyphe au bras droit.

PLAGIOS.

Mais cela ressemble...

FIGARO.

Aimeriez-vous mieux un coup de théâtre qui ne ressemblât à rien? je vous le *garantis* d'un grand effet.

PLAGIOS.

Cependant...

FIGARO.

Auteur timide! en voulez-vous un second? Coup sur coup? Autre hiéroglyphe au bras gauche. Deux pères pour un, et tous deux présens. Embarras de situation.

Digitized by Google

PLAGIOS.

Pour la mère ?

FIGARO.

Bien vu : il faut la placer là.

PLAGIOS.

Mais comment débrouiller...

FIGARO.

La mère se chargera de ce soin. Je vois cela d'ici. Travaillez, travaillez, l'idée est bonne. A vous, seigneur Pédro.

PÉDRO.

Je veux faire une comédie, et n'ai encore trouvé que l'envie d'y travailler.

FIGARO.

Pièce de caractère ?

PÉDRO.

Comme vous voudrez.

FIGARO.

Pièce d'intrigue ?

PÉDRO.

Cela m'est égal.

FIGARO.

Indifférent sur le choix. En ce cas, de l'intrigue seulement bien embrouillée, conduite

Digitized by Google

avec peine; un dénoûment forcé, imprévu : c'est ce qu'il faut.

PÉDRO.

Cependant, seigneur Figaro, sauf meilleur avis, un caractère bien clair, bien développé, placé dans des circonstances qui le font ressortir; une intrigue sage, un dénoûment heureux et naturel, un dialogue précis, varié selon les personnages, analogue à la situation, les scènes liées si bien l'une à l'autre, que toutes soient indispensables; voilà, je crois, ce qui constitue la bonne comédie, la seule vraiment bonne.

FIGARO.

Quel âge avez-vous, seigneur Pédro?

PÉDRO.

Je sais Molière par cœur.

FIGARO.

Fréquentez-vous nos spectacles?

PÉDRO.

Je lis les pièces des bons auteurs.

FIGARO.

Ces deux réponses ne sont pas des plus justes : je vois que vous tenez à de vieux préjugés. Voulez-vous réussir?

PÉDRO.

C'est pour cela que je vous consulte.

Digitized by Google

FIGARO.

Laissez-vous donc conduire. Mettez Molière de côté, et livrez-vous au nouveau genre.

PÉDRO.

Vous me conseillez donc...

FIGARO.

De l'intrigue, de l'intrigue. Attendez, j'y suis... l'idée me plaît. Un grand Seigneur, (beaucoup de fortune, un grand nom et peu de génie) est séparé de sa femme et de sa fille. La demoiselle a quinze ans : un serviteur intrigant, homme d'esprit, adroit, alerte, gouverne le père, et forme le projet de marier sa fille à un de ses anciens camarades, qui, je ne sais comment, se trouve homme de qualité. Il conduit cette intrigue par l'espoir d'une bonne part à la dot. Le père est un bon humain : c'est un mouton. Par le conseil de son serviteur, il rappelle sa femme et sa fille ; toutes deux faibles, se soumettent à ses ordres : il n'est entêté qu'avec elles. Le mariage se fait ; la dot est comptée et partagée. La jeune dame sera-t-elle heureuse ? C'est ce qu'il nous importe peu de savoir : la toile est déjà baissée.

PÉDRO

Et point d'obstacles, nul incident qui vienne à la traverse ? rien qui donne du mouvement, de la chaleur à cette intrigue ?

Digitized by Google

FIGARO, ils se lèvent.

Je ne peux pas tout vous dire en un jour; s'il me vient quelque idée nouvelle, je vous en ferai part. Mais sans le vouloir, vous êtes servi à souhaits. Vous désiriez des caractères, en voilà; mère et fille timide, père imbécile et entêté, amant escroc, domestique adroit. Que vous faut-il de plus? Retenez bien cela, voilà votre sujet. Revenez me montrer l'arrangement de vos scènes, et nous travaillerons de concert au dialogue. Avec quelques proverbes, des calembourgs, *des jeux de* mots, beaucoup de sarcasmes, nous irons au grand. Hé! si vos personnages s'avisaient d'avoir le sens commun, vous n'obtiendriez pas un coup de main.

PÉDRO.

Vous m'étonnez de plus en plus. Ah! que vous méritez bien la haute réputation dont vous jouissez! Je vais me mettre à l'ouvrage, et je reviendrai demander vos avis.

FIGARO.

Adieu, Messieurs.

PLAGIOS.

Deux pères et deux hiéroglyphes.

FIGARO.

Et mille bravos: adieu, Messieurs.

Digitized by Google

SCÈNE V.

FIGARO.

Parbleu, l'idée est singulière. Je ne serai pas embarrassé pour dialoguer cet ouvrage. J'ai mes acteurs tout prêts. Je n'aurai qu'à retenir et copier. Ils ne s'en doutent pas. Quel jour de plaisir! Voici deux de mes personnages.

SCÈNE VI.

D. ALVAR, LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

Seigneur D. Alvar, je vous le répète avec plaisir, je suis très-disposé à vous accorder ma fille; votre naissance, vos sentimens, votre façon de penser me parlent en votre faveur. J'ai fait dire à la Comtesse de revenir auprès de moi, et de nous amener Inès; cependant, avant de rien conclure, vous souffrirez que je prenne quelques éclaircissemens qui me sont nécessaires. Comme je ne peux vraisemblablement rien apprendre qui diminue la bonne opinion que j'ai conçue de vous, cette précaution ne peut vous faire de la peine.

Digitized by Google

FIGARO, à part.

Des éclaircissemens ! c'est de moi qu'ils les recevra.

D. ALVAR.

Je ne puis qu'approuver votre intention : elle est d'un bon père, elle est louable. En si peu de tems, je n'ai pu inspirer une confiance entière... A votre place, j'agirais de même.

LE COMTE, apercevant Figaro.

Ah ! te voilà, Figaro !

FIGARO.

Je me retire ! ces Messieurs sont peut-être en affaire ?

LE COMTE.

Oui... (*A part à Figaro.*) Reviens, j'ai à te parler ?

D. ALVAR.

(*Bas à Figaro.*) Reviens, j'ai besoin de ton appui.

FIGARO, bas au Comte

Je suis à vous dans la minute. (*Bas à D. Alvar.*) Soyez tranquille ; de la prudence et nous le tenons.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LE COMTE, D. ALVAR.

D. ALVAR.

C'est un serviteur fidèle, que ce Figaro, et qui paraît vous être bien attaché.

LE COMTE.

Il le doit; j'ai assez fait pour lui. Il m'amuse et me distrait dans ma solitude.

D. ALVAR.

Ce qu'on vante le plus en lui, c'est sa gaîté et son attachement pour son maître. Mais parlons d'autres choses. Je reviens à ce que nous disions, et je vous conjure moi-même de ne négliger rien de ce qui pourra vous convaincre que le bonheur de votre aimable fille est assuré, s'il peut dépendre de moi.

LE COMTE.

Je vous crois, D. Alvar; le nom que vous portez vous engage à en soutenir l'honneur; et ce nom seul est une grande recommandation: ces titres, ces papiers que vous m'avez fait parcourir, m'ont rappelé des noms bien chers à ma famille, qui déjà s'est alliée à la vôtre. Je parle de long-tems.

Digitized by Google

D. ALVAR.

Je ne me parerai pas d'une vaine modestie au sujet de ma naissance. Il est vrai qu'elle est illustre ; ma fortune n'y répond pas. Si c'était un motif d'exclusion, je pourrais craindre....

LE COMTE.

Ne craignez rien ; d'après ce que vous m'avez dit, et que je dois croire, jointe à celle que ma fille tiendra de moi, votre fortune suffira à votre nom et à votre rang.

D. ALVAR.

Il ne me reste donc à faire valoir auprès de vous que mon amour pour la belle et vertueuse Inès, et mon respect pour son père.

LE COMTE.

Vous me charmez. Je les attends aujourd'hui, et tout sera bientôt terminé.

SCÈNE VIII.

D. ALVAR, FIGARO, LE COMTE.

FIGARO, à un domestique en entrant.

C'est aujourd'hui que Madame arrive, voilà vingt fois que je le dis. Suis la grande avenue, et reviens grand train nous avertir sitôt que tu apercevras les équipages.

(Le domestique sort.)

Digitized by Google

LE COMTE.

Figaro, j'ai quelques ordres à te donner. (*A D. Alvar.*) Vous permettez ?

D. ALVAR.

Je me retire.

LE COMTE.

Pardon, mais ne vous éloignez pas. Sitôt que la Comtesse sera arrivée, c'est moi qui vous présenterai; je me suis réservé ce plaisir.

D. ALVAR, salue le Comte, et dit en passant à Figaro.

Tu sais...

FIGARO.

Paix.

SCÈNE IX.

FIGARO, LE COMTE.

LE COMTE.

FIGARO.

FIGARO.

Monsieur le Comte ?

LE COMTE.

Que penses-tu du seigneur D. Alvar ?

FIGARO.

Ce que j'en pense, monsieur le Comte ?

Digitized by Google

LE COMTE.

Oui.

FIGARO.

Sa physionomie me revient assez.

LE COMTE.

J'aime son air, ses manières, son honnêteté.

FIGARO.

Il raisonne, oui; j'ai remarqué en *lui de* la solidité, des principes.

LE COMTE.

Il est d'une grande famille.

FIGARO.

Effet du hasard; mais tant mieux pour lui.

LE COMTE.

Je lui crois de la fortune, mais pas bien considérable.

FIGARO.

S'il l'avoue, on aurait tort de lui soutenir le contraire.

LE COMTE.

C'est de lui que je le tiens.

FIGARO.

Il faut que cela soit... Monsieur avait quelques ordres à me donner.

Digitized by Google

LE COMTE.

Non, Écoute, il est amoureux de ma fille.

FIGARO.

Ah! Ah!

LE COMTE.

Il me la demande.

FIGARO.

Vous plaisantez?

LE COMTE.

Non, d'honneur.

FIGARO.

Il n'est pas maladroit. Amoureux de la fille, venir chez le père, gagner son amitié, avouer que sa fortune n'égale pas son rang, s'appuyer de la franchise et de la probité que cet aveu annonce, portant d'ailleurs un nom illustre; tout cela n'est pas mal vu. Malgré tous ces avantages, si vous n'avez pas rejeté hautement sa proposition, je pense bien que vous ne comptez pas vous y rendre et lui accorder votre unique héritière?

LE COMTE.

Je ne sais, je serais presque tenté de faire le bonheur d'un galant homme.

FIGARO.

Quoi! vous pourriez...

Digitized by Google

LE COMTE.

Pourquoi non ? ma femme et ma fille arrivent aujourd'hui, je leur ferai part de ce projet.

FIGARO.

Prenez que je n'ai rien dit. Je suis fâché d'avoir eu l'air de rejeter cette idée.

LE COMTE.

Par quelle raison ne serais-tu pas de mon avis?

FIGARO.

Ah ! mon cher maître, croyez-moi, ne faites pas ce mariage, le seigneur D. Alvar ne peut vous convenir; des défauts sans nombre, en vérité; une conduite qui n'est pas à l'abri du reproche.

LE COMTE.

Et tu le vois, m'as-tu dit, pour la première fois?

FIGARO.

Pardon, je vous trompais : mais ceci devient trop intéressant pour garder plus longtems le silence que je lui avais promis.

LE COMTE.

Tu le connais?

FIGARO.

Depuis long-tems. Je ne m'étonne plus si,

Digitized by Google

sans me parler de son amour, il m'a recommandé d'avoir l'air de ne pas le reconnaître, il avait bien ses raisons.

LE COMTE.

Tu m'étonnes! poursuis, Figaro, instruis-moi de tout; tu sais que j'ai confiance en toi.

FIGARO.

Vous ne l'avez pas toujours eue, cette confiance. Je suis enfin parvenu à l'obtenir, je la méritais.

LE COMTE.

Je n'oublierai pas le service que tu me rends.

FIGARO.

Je n'ai point oublié celui que vous m'avez rendu.

LE COMTE.

Lequel?

FIGARO.

Trois ans de repos, séparé de ma femme.

LE COMTE.

Elle va revenir, et c'est toi...

FIGARO.

Nous sommes si bons!

LE COMTE.

D. Alvar, dis-tu...

Digitized by Google

FIGARO.

Don Alvar a été mon maître pendant trois... ou quatre mois, je crois. Il y avait bien six semaines que je n'étais plus à son service, quand j'eus le bonheur de vous rencontrer à Séville... Il est un peu faible de là. (*Montrant sa tête.*) Il n'est pas infiniment riche, il vous l'a dit, il a bien par-ci par-là, quelques terres, anciens châteaux et maisons de famille, mais tout cela ne vaut pas grand'chose. (*En confidence.*) La plus grande fortune ne pourrait pas lui suffire.

LE COMTE.

Prodigue?

FIGARO.

A l'excès. Qu'un homme aille lui dire: Seigneur D. Alvar, ma femme est bien malade; j'ai des enfans; je suis dans la plus grande misère. Ah! ciel! voilà ma bourse. Un autre arrive: seigneur D. Alvar: je suis un de vos vassaux; je n'ai pour tout bien que le champ que mon père m'a laissé; la grêle a tout détruit; je n'ai plus de quoi vivre. — Infortuné... et des larmes qui s'échappent. — Tiens, mon ami, voilà de quoi attendre la saison prochaine, qui sera peut-être plus heureuse. En cent occasions, enfin, on le voit se conduire de cette manière. Mais, mon maître, lui disais-je quelquefois, votre fortune ne suffira pas à tous ces dons. Vous êtes bien

Digitized by Google

jeune, vous n'avez plus ni père ni mère qui vous aident de leurs conseils, souffrez ceux de votre serviteur. Que veux-tu, me disait-il, je n'aime point le jeu, je ne dépense rien avec les femmes, et je prends même sur mon nécessaire pour donner à ceux qui sont dans le besoin. En ce cas, seigneur Don Alvar, répliquais-je, ne vous mariez jamais, vous pourriez être contrarié dans ce plaisir. Si je me mariais, répondait-il, ce que je ne ferai assurément pas, il faudrait que le sort me fît découvrir une femme comme il en est peu; je n'aurais de volonté que les siennes, et, quoi qu'elle exigeât, j'accorderais tout sans réplique. Je connais ma faiblesse, et me tiens sur mes gardes. Voyez à présent, monsieur le Comte, si votre fille, âgée seulement de quinze ans, est déjà capable de conduire, de gouverner un mari prodigue, d'une complaisance qui irait jusqu'à la faiblesse, assez triste, et préférant ses rêveries philosophiques aux plaisirs recherchés par les grands.

LE COMTE.

Mon parti est pris maintenant.

FIGARO.

Je suis fâché de lui nuire; mais nulle considération ne doit me retenir, quand ma sincérité peut vous être utile.

Digitized by Google

LE COMTE.

C'est bien, Figaro, c'est bien, et je te suis obligé des détails que tu viens de me donner sur son compte.

SCÈNE X.

FIGARO, LE COMTE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monseigneur, je n'ai pas eu besoin d'aller bien avant dans l'avenue, Madame arrive; sa voiture n'est peut-être qu'à deux cents pas du château.

LE COMTE.

Je sors et vais la recevoir.

(Le domestique sort.)

SCÈNE XI.

FIGARO, LE COMTE

FIGARO.

N'allez pas me trahir, au moins.

LE COMTE.

Ne crains rien. Je comptais prendre les avis

Digitized by Google

de la Comtesse sur ce mariage, et consulter ma fille; ce n'était qu'un projet: je leur déclarerai que c'est mon intention, et il faut que les signatures se donnent dans la journée.

FIGARO.

Mais, Monseigneur...

LE COMTE.

Ne me replique pas: c'est ma volonté.

SCÈNE XII.

FIGARO.

Ah! monsieur le Comte, plus fin que vous, ma foi... est encore assez bête; il me dégoûterait de le tromper, si je n'y trouvais pas plus de profit que de gloire.

SCÈNE XIII.

FIGARO, D. ALVAR.

D. ALVAR.

Eh bien! Figaro, que dit le Comte? je guettais l'instant où il te quitterait.

FIGARO, s'inclinant.

Monseigneur, voyez ce chapeau bas, cette

Digitized by Google

attitude respectueuse ! vous connaissez Figaro. qu'est-ce que cela prouve ?

D. ALVAR.

Que ma fortune est assurée.

FIGARO.

Et que vous allez faire la mienne. Partez, et que l'on ne nous voie pas ensemble, vous serez bientôt présenté.

SCÈNE XIV.

FIGARO, PÉDRO.

FIGARO.

Que voulez-vous, auteur que vous êtes ? dépêchez, j'ai peu de tems à moi.

PÉDRO.

J'ai déjà écrit sur le sujet que vous m'avez fourni ; mais je voudrais placer quelque incident...

FIGARO.

Point, point, le sujet est maigre ; nous avons mal choisi, cela ne pourra fournir qu'un acte. Le père se rend tout de suite, il lui faudrait un autre caractère ? ou quelqu'un qui croisât l'intrigue et l'intrigant ; il ne m'en vient point.

Digitized by Google

PÉDRO.

Je vais donc faire paraître tout de suite le notaire ?

FIGARO.

Oui ; c'est le moment.

PÉDRO.

Allons ; (*En s'en allant.*) mais cela sera bien court.

SCÈNE XV.

FIGARO.

Et nous, pressons l'instant des signatures ; mais avant tout, ayons celle de D. Alvar, pour la forte somme qui doit me revenir. (*Par réflexion.*) Hélas ! tous les biens d'ici bas sont mêlés de quelques peines... je vais revoir ma femme.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Conçois-tu quelque chose à la conduite de mon mari? Il nous rappelle auprès de *lui* avec les plus belles protestations, et ses premières paroles sont des ordres de marier Inez à D. Alvar, qu'à peine je connais, et qu'*il* connaît aussi peu que moi.

SUZANNE.

Mon très-cher Figaro (c'est mon époux, mais je ne peux me résoudre à le flatter), cet honnête homme est sûrement pour quelque chose... pour beaucoup dans cette affaire-là. C'est lui qui força monsieur le Comte à nous envoyer dans un château éloigné du sien, j'en suis sûre : et c'est encore lui qui le mène à présent.

LA COMTESSE.

Oui, nous avons soupçonné ton mari d'avoir causé cette séparation : cependant, s'il est vrai que monsieur le Comte ne fait rien sans son conseil, il faut que Figaro ait

Digitized by Google

approuvé notre retour. Comment donc concilier...

SUZANNE.

C'est de là que je pars pour le soupçonner. Il a été d'avis que nous revinssions ; peut-être même l'a-t-il sollicité : il avait ses vues, et je ne lui suppose pas une assez forte passion pour sa femme, pour croire qu'il n'ait cherché que le plaisir de me revoir.

LA COMTESSE.

Je ne puis me résoudre à faire le malheur de ma fille. Comment parer ce coup ?

SUZANNE.

Il n'y a qu'à tenir bon ; quitte pour aller revoir notre château. On dit je le veux ! dites je ne le veux pas ; mais articulez si bien ces décisives paroles, qu'on ne puisse s'y méprendre ; votre fille pleurera, c'est son rôle ; de mon côté je ferai enrager mon petit Figaro ! monsieur le Comte sera étourdi de ces contrariétés, le D. Alvar se rebutera, nous dirons adieu à tout le monde, et nous recouvrerons notre liberté.

LA COMTESSE.

Que de circonstances affligeantes pour mon cœur ! Inès se désole et n'ose résister.

SUZANNE.

Elle est si bonne et si timide, elle pourrait céder... Mais Chérubin est bien aimable. Elle osera désobéir à son père.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Ce pauvre Chérubin va être bien triste aussi.

SUZANNE.

Oui, triste, mais il a du caractère. Il trouvera quelque expédient, et ne compromettra personne. Mais quand j'y songe... aurions-nous pu le reconnaître, s'il ne s'était nommé? Ce teint délicat, cette peau blanche et fine, maintenant brûlée par le soleil. Cette voix grêle et flûtée, qui est devenue une bonne voix de poitrine, mâle et sonore.... Il est grandi, grossi, noirci.... et toujours charmant.

LA COMTESSE.

Que par sa bonne conduite il s'est rendu bien digne de mon amitié! Je te l'avoue, Suzanne, j'ai vu avec plaisir naître l'inclination de ma fille; il a acquis assez de considération, il est parvenu à un grade assez élevé pour être en droit de rechercher la fille du comte Almaviva.

SUZANNE.

Et cette prudence qui accompagne ses moindres actions! votre époux ne l'aime pas trop, je ne sais pourquoi; depuis si long-tems qu'il ne l'a vu, il aurait dû oublier ses anciennes espiégleries.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Aussi a-t-il craint de nous accompagner jusqu'ici.

SUZANNE.

Il n'est pas bien éloigné. L'avis que nous lui avons donné du projet de mariage est déjà entre ses mains. Il peut encore passer trois semaines loin de son régiment, ce tems suffit pour opérer quelque révolution. J'ai d'heureux pressentimens.

LA COMTESSE.

Tu me rassurerais presque.

SUZANNE.

Ma bonne maîtresse! nous avons chacune un mari, ah! pour nos péchés. Il faut pourtant que je rende justice à monsieur le Comte: je crois que, sans mon aimable Figaro, vous seriez plus tranquille.

LA COMTESSE, souriant.

Mon très-cher Figaro! mon petit Figaro! mon aimable Figaro!... et le ton qui accompagne tout cela... Comment t'a-t-il reçue?

SUZANNE.

Nous sommes les meilleurs amis du monde... il me craint...

LA COMTESSE.

A propos de quoi?

SUZANNE.

Quelques mots que j'ai lâchés! oh! sans

Digitized by Google

intention, en vérité; j'ai eu l'air, bien innocemment, de le soupçonner d'intelligence avec D. Alvar.

LA COMTESSE.

Quel serait le sujet de cette intelligence?

SUZANNE.

Que sais-je? monsieur le Comte veut marier sa fille, donc Figaro veut qu'elle se marie. Monsieur le Comte veut la donner à D. Alvar, donc Figaro est d'avis qu'on la lui donne.

SCÈNE II.

SUZANNE, LA COMTESSE, FIGARO.

FIGARO, qui a entendu les derniers mots de Suzanne.

Et toujours Figaro! pardon, Madame, si j'interromps votre entretien; mais ma Suzanne ne m'épargne point, et je dois me justifier... Ah! Suzon, vous ne m'aimez plus.

SUZANNE.

Plus que jamais, et je voudrais te le prouver.

FIGARO.

Comment?

SUZANNE.

En te châtiant bien fort.

FIGARO.

Je sais le proverbe.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

C'est vous qui êtes la cause que j'ai vécu trois ans séparée de mon mari.

FIGARO.

C'est ma femme qui vous a dit cela.

LA COMTESSE.

C'est de vous que viennent toutes mes peines.

FIGARO.

C'est ma femme qui vous a dit cela.

LA COMTESSE.

C'est encore vous, je le parie, qui conseillez à mon mari de donner sa fille à un homme qu'elle ne connaît pas.

FIGARO.

C'est ma femme...

SUZANNE.

Et toujours ma femme.

FIGARO.

C'est comme je disais : et toujours Figaro !

SUZANNE.

On a tort de te soupçonner ?

FIGARO.

Oui, c'est trop peu, il faut me convaincre.

SUZANNE.

Inexplicable personnage, laisse-toi donc deviner.

Digitized by Google

FIGARO.

Tu en saurais autant que moi.

LA COMTESSE.

Que saurait-on en vous devinant ?

FIGARO.

On saurait, Madame, que D. Alvar, que je ne connais point, s'est présenté, il y a quelques jours, chez monsieur le Comte; qu'il a parlé de son amour pour mademoiselle Inès; qu'à force d'honnêtetés, il a rendu sa présence agréable; que monsieur le Comte est séduit, qu'il est décidé à faire ce mariage, que j'ai fait l'impossible pour l'en détourner; que D. Alvar ne peut vous convenir, et que je l'ai dit et redit cent fois; que je n'ai pas ici le pouvoir que vous me supposez, et que je suis prêt à vous offrir mes services, pour empêcher ce mariage, dussé-je être disgracié après avoir réussi.

LA COMTESSE.

Eh bien, Suzanne ?

SUZANNE.

Eh bien, Madame ?

LA COMTESSE.

Qu'en dis-tu ?

SUZANNE.

Qu'en pensez-vous ?

LA COMTESSE.

Je ne sais.

Digitized by Google

SUZANNE.

Acceptons l'offre, et nous le jugerons sur le succès.

LA COMTESSE.

Je vous pardonnerai tout, Figaro, si vous parvenez à éloigner D. Alvar.

FIGARO.

Je m'y emploierai tout entier; trouvons quelque moyen qui force monsieur le Comte à changer de résolution; j'ignore ce que D. Alvar a en lui de si merveilleux pour avoir été si tôt accepté. C'est un de ces événemens qui confondent : mais nous viendrons à bout de le congédier.

SCÈNE III.

SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

En bien! Madame, êtes-vous toujours décidée à contrarier mes désirs? où croyez-vous enfin devoir accorder ce que je vous ai demandé?

LA COMTESSE.

Si je pouvais me persuader, monsieur le

Digitized by Google

Comte, que le bonheur de votre fille vous intéressât assez peu...

LE COMTE

Je vous demande une réponse précise.

SUZANNE, bas à la Comtesse.

Elle est facile à faire.

LE COMTE.

Répondez, Madame... J'attendais plus de complaisance de votre part, le jour de notre réunion.

LA COMTESSE.

Inès pleure... elle est bien malheureuse!

LE COMTE.

Elle obéirait sans regret à son père; mais vous la soutenez par votre refus, et vous augmentez ses craintes.

LA COMTESSE.

Pourquoi la presser tant? elle est *si jeune*!

SUZANNE, qui a passé du côté de Figaro.

(*Bas.*) Allons, une première preuve de ta sincérité. Parle et bien distinctement.

LE COMTE.

Faut-il absolument que je commande?

FIGARO.

Monseigneur, si vous donniez à mademoi-

Digitized by Google

elle le tems de prendre quelque goût pour D. Alvar ?... Le mariage est effrayant, quand e cœur...

SUZANNE, bas à Figaro.

Plus ferme, plus ferme.

(Elle repasse du côté de la Comtesse.)

LE COMTE.

Allez-vous me répéter tout ce que vous m'avez dit de lui ? c'est cela précisément qui hâtera...

FIGARO, l'interrompant.

Eh bien! monsieur le Comte, quand je devrais vous fâcher, je dois vous représenter qu'il est de votre intérêt que ce mariage ne se fasse point.

LA COMTESSE, bas à Suzanne.

Il nous parlait vrai.

SUZANNE.

Serait-il possible ?

LE COMTE.

Tu te découvres donc tout-à-fait ? quel intérêt as-tu pour éloigner D. Alvar ? quoi! je serai contrarié même par mes valets.

SUZANNE.

Si j'osais donner mon avis.

LE COMTE.

Parle, puisque ma bonté, ou plutôt ma

Digitized by Google

faiblesse, en laisse ici le droit à tout le monde.

SUZANNE.

En ce cas, Monseigneur, je prendrai la liberté de dire que, si Madame pouvait avoir autant de courage que moi, elle vous dirait bien nettement, ce mariage ne se fera point, par la raison... par la raison qu'il me déplaît.

LE COMTE, à la Comtesse.

Vous autorisez cette insolence.

LA COMTESSE.

Je blâme le ton qu'elle a pris : mais le motif la rend excusable.

LE COMTE, à Figaro.

Par quel miracle ta femme est-elle du même avis que toi ?

FIGARO.

C'est bien un miracle, à moins que l'un de nous deux ne dise pas ce qu'il pense.

LE COMTE.

Fut-il jamais un mari plus tourmenté ! un père moins obéi ! un maître plus mal servi ! Tu te repentiras, Figaro, de ta témérité : mais quel que soit ton avis, quel que soit ici l'avis de tout le monde, pars, va chercher mon notaire, et finissons.

FIGARO.

Monseigneur...

Digitized by Google

LE COMTE.

Tu me résistes!

LA COMTESSE.

Ah! Suzanne, quel jour affreux!

LE COMTE, à Figaro.

Partiras-tu?... crains ma colère.

SUZANNE, bas à Figaro.

Si tu...

FIGARO.

Je ne le puis, Monseigneur, je ne le puis, vous êtes mon maître; mais il est des cas...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE COMTE, au domestique qui entre.

Que veut-on?

LE DOMESTIQUE.

C'est un domestique qui apporte une lettre pour Monseigneur.

LE COMTE.

De quelle part?

LE DOMESTIQUE.

Ah! je ne l'ai pas lue.

Digitized by Google

LE COMTE.

Imbécille, fais entrer.

SCÈNE V.

SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE, CHÉRUBIN, sous le nom du jeune Figaro, FIGARO.

CHÉRUBIN, portant une lettre.

Un jeune colonel me recommande à vous, Monseigneur.

LE COMTE.

Donnez.

LA COMTESSE, voyant Chérubin.

Ah!

SUZANNE, à la Comtesse.

Chut!

FIGARO.

Il a l'air dégourdi.

LE COMTE, après avoir ouvert la lettre.

C'est de Chérubin; je pensais qu'il ne voulait plus écrire.

LA COMTESSE.

Vous ne répondiez plus à ses lettres.

Digitized by Google

LE COMTE.

Oh! il a eu de nos nouvelles, (*Regardant Suzanne.*) n'est-ce pas?

SUZANNE.

Pourquoi, non? c'est sitôt fait, deux lignes, une épingle en cachet...

LE COMTE, l'interrompant.

Voyons ce qu'il écrit : « Monseigneur, vos » bontés pour moi ont été si souvent répétées, » que j'ai presque le droit de vous importuner. » Daignez protéger celui qui vous remettra » cette lettre. C'est un bon sujet, fidèle, zélé, » qui cherche à se placer. Je réponds de ses » mœurs. J'espère que vous voudrez bien me » donner cette nouvelle preuve de... », etc., etc., des complimens d'usage. (*A Chérubin.*) Avez-vous déjà servi?

CHÉRUBIN.

Je n'ai eu qu'un maître.

LE COMTE.

Pourquoi l'avez-vous quitté?

CHÉRUBIN.

Il est mort.

LE COMTE.

Ah! Eh bien! je verrai... Votre nom?

CHÉRUBIN.

Figaro.

Digitized by Google

TOUS.

Figaro !

CHÉRUBIN.

Oui, Monseigneur; destiné à servir, possédant quelques talens agréables, je me suis honoré de ce nom. Il me suffit de m'entendre nommer pour me rappeler tous les devoirs d'un bon serviteur. Je n'aspire pas à la réputation de mon modèle, mais je veux au moins égaler son zèle et son activité.

FIGARO.

Dites donc, mon cadet, vous ne m'avez pas consulté pour vous nommer ainsi.

CHÉRUBIN.

C'est vous le véritable Figaro ?

FIGARO.

Oui... de quel droit s'il vous plaît...

CHÉRUBIN.

Anonyme comme vous, j'ai choisi le nom qui me plaisait le plus.

LE COMTE.

Vous n'irez pas loin pour trouver un maître : vous me servirez. (*A Figaro.*) Pour vous, Monsieur, qu'il est maintenant si difficile de faire obéir, restez ou partez, cela m'est égal; et sachez-moi gré de ce que je ne vous chasse pas décidément. (*A Chérubin.*) Gardez ce

Digitized by Google

nom, puisqu'il vous plaît. Vous serez le jeune Figaro. Vous ferez ce que l'autre a refusé de faire. J'ai besoin d'un notaire ici, on vous donnera l'adresse du mien, partez tout de suite, et me l'amenez.

LE JEUNE FIGARO.

Reposez-vous sur moi, Monseigneur, il sera ici avant la fin du jour.

LA COMTESSE, bas à Suzanne.

Quoi!

SUZANNE, bas à la Comtesse.

Laissez-le faire.

FIGARO, à part.

Ce cher cadet Figaro! c'est comme s'il m'obéissait.

LE COMTE, à la Comtesse.

Je vous laisse réfléchir, Madame, à l'ordre que je viens de donner. Allez disposer Inès, et que je n'aie plus de refus à éprouver.

(Il sort.)

LA COMTESSE.

J'y vais, monsieur le Comte. Hélas! elle a besoin de consolation.

(Elle sort.)

SUZANNE, accompagnant la Comtesse.

(*Bas.*) Prévenez-la sur l'arrivée du jeune Figaro.

Digitized by Google

FIGARO, à la Comtesse.

Madame m'honorera-t-elle de sa protection?

SUZANNE, en s'en allant.

Oui, mon mari, nous vous protégerons. (*Bas à la Comtesse.*) Je reviendrai parler à Chérubin.

SCÈNE VI.

FIGARO, LE JEUNE FIGARO.

LE JEUNE FIGARO.

C'est votre femme que je viens de voir!

FIGARO.

Il le faut bien, je l'ai épousée.

LE JEUNE FIGARO.

Elle est jolie.

FIGARO.

Je n'en sais plus rien.

LE JEUNE FIGARO.

Vous n'avez pas toujours été de la même indifférence?

FIGARO.

Voilà le mal.

Digitized by Google

LE JEUNE FIGARO.

Monseigneur paraît fâché contre vous.

FIGARO.

Il a tort.

LE JEUNE FIGARO.

J'avais bien envie de vous connaître.

FIGARO.

Voilà la connaissance faite.

LE JEUNE FIGARO.

Serait-il par hasard question d'un mariage? on demande un notaire.

FIGARO.

Mariage ou testament, je ne sais lequel.

LE JEUNE FIGARO.

Mais c'est bien différent.

FIGARO.

Oh! oui! l'on fait l'un pour la paix de son ame, et l'on se damne avec l'autre.

LE JEUNE FIGARO.

Si Suzanne vous écoutait...

FIGARO.

Je le dirais plus haut.

LE JEUNE FIGARO.

Depuis quand avez-vous...

Digitized by Google

FIGARO.

Oh! questionneur impitoyable! vous perdez du tems, vous devriez être parti. Allez donc chercher le notaire.

LE JEUNE FIGARO.

J'irai : mais je voudrais que vous eussiez un peu de confiance en moi. Regardez-moi bien : ai-je l'air d'un homme à qui on doit faire mystère de ce qui se passe dans la maison? que vous dit ma physionomie?

FIGARO.

Gageons qu'elle ment.

LE JEUNE FIGARO.

En quoi?

FIGARO.

Vous avez l'air d'un honnête homme.

LE JEUNE FIGARO.

La vôtre est plus franche.

FIGARO.

Qu'entends-tu par là, mon cadet?

LE JEUNE FIGARO.

Que monsieur le Comte a donné une manière d'ordre à Madame; qu'il a dit d'aller y disposer Inès : cette demoiselle est sa fille, je crois l'avoir ouï dire : qu'il est question d'un mariage avec je ne sais qui; qu'on vous envoyait

Digitized by Google

chercher le notaire; que vous avez refusé; que vous ne paraissez pas d'avis que ce mariage ait lieu; et d'après tout cela, que c'est vous qui conduisez cette intrigue, et mariez la demoiselle de la maison.

FIGARO.

A ce compte, ma physionomie si franche vous dit que je suis...

LE JEUNE FIGARO.

Un fripon.

FIGARO.

(*A part.*) Diantre! ménageons ce drôle-là. (*Haut.*) Ce mot de fripon n'est qu'une plaisanterie, je vois cela; mais dis-moi, mon ami : quel intérêt as-tu de savoir ce qui se passe et ce que je fais.

LE JEUNE FIGARO.

Un très-grand intérêt.

FIGARO.

D'abord.

LE JEUNE FIGARO.

D'abord, le plaisir de te contrarier, quelle que soit ton intention.

FIGARO.

Tu es venu dans ce dessein?

Digitized by Google

LE JEUNE FIGARO.

Oui : tu vois que je suis franc.

FIGARO.

Ah ! ah ! et si j'avais, moi, quelque intérêt à rompre ce mariage ?

LE JEUNE FIGARO.

J'irais chercher le notaire.

FIGARO.

(*A part.*) Il n'est pas si fin que je le croyais. (*Haut.*) Et si tu avais deviné juste ; si j'étais le conseil secret de Monsieur, ou si, par tel ou tel moyen, je le conduisais au point de donner sa fille à D. Alvar.

LE JEUNE FIGARO.

C'est le prétendu ?

FIGARO.

Oui.

LE JEUNE FIGARO.

J'irais chercher le notaire.

FIGARO, à part.

Il appelle cela me contrarier.

LE JEUNE FIGARO.

Et le mariage ne se ferait point.

Digitized by Google

FIGARO.

Tu parais bien sûr de ce que tu avances.

LE JEUNE FIGARO.

Aussi sûr que je l'étais en rendant justice à
a physionomie.

FIGARO, à part.

Allons, Figaro, voilà de quoi t'exercer.

LE JEUNE FIGARO, à part.

Je le déconcerte, et l'intrigue.

FIGARO, à part.

Bon pied, bon œil, et des oreilles surtout.

LE JEUNE FIGARO, à part.

Son règne va finir.

FIGARO, à part.

C'est ici qu'il est bon d'écouter pour en-
endre.

SCÈNE VII.

IGARO, SUZANNE, LE JEUNE FIGARO.

SUZANNE, du fond.

FIGARO ?

FIGARO.

Lequel ?

Digitized by Google

SUZANNE.

Le plus aimable.

FIGARO.

Je connais les hommes, nous irons tous deux.

SUZANNE.

Le plus jeune.

FIGARO.

Cela est différent, nous convenons de notre âge. (*Au jeune Figaro.*) C'est à *toi qu'elle* en veut.

SUZANNE, au jeune Figaro.

Madame vous demande. (*Bas.*) Ne vous éloignez pas, je vais renvoyer celui-ci.

LE JEUNE FIGARO.

Je me rends à ses ordres.

FIGARO, qui a surpris Suzanne parlant bas.

(*A part.*) Un mot à l'oreille! il reviendra.

SCÈNE VIII.

FIGARO, SUZANNE.

SUZANNE.

Hé bien! mon Figaro, que nous dirons-nous?

Digitized by Google

FIGARO.

Parle, je te répondrai.

SUZANNE.

As-tu bien du plaisir à me revoir ?

FIGARO.

Assez pour ne pouvoir l'exprimer.

SUZANNE.

Ce pauvre petit ! tu m'aimes donc toujours ?

FIGARO.

Comme je t'aimais.

SUZANNE.

A l'instant où nous nous sommes séparés ?

FIGARO.

Et même comme avant ce tems là, je te parle bien sincèrement.

SUZANNE.

Mal appris, tu flattes ta femme !

FIGARO.

Ce n'est pas mon intention.

SUZANNE.

Madame la Comtesse est satisfaite de toi.

FIGARO.

Elle n'est pas au bout.

Digitized by Google

SUZANNE.

Tu feras mieux encore ?

FIGARO.

Je l'espère.

SUZANNE.

C'est donc bien sincèrement que tu donnes ta voix contre ce mariage ?

FIGARO.

En doutes-tu, mon cœur ?

SUZANNE.

Tu m'étonnes.

FIGARO.

D'où vient ?

SUZANNE.

Je suis si accoutumée à ne pas te croire.

FIGARO.

Ne t'ai-je pas, tantôt devant Madame, donné la preuve que tu demandais ?

SUZANNE.

Oui, mais...

FIGARO.

Quoi !

SUZANNE.

Ah ! fourbe !

Digitized by Google

FIGARO.

Ah! douces paroles de ma femme, vous frappez donc encore mes oreilles.

SUZANNE.

Tiens, Figaro, je voudrais que tu nous eusses dit vrai...

FIGARO, à part.

S'il attend que je sois sorti pour revenir...

SUZANNE.

D'honneur, je crois que je t'aimerais encore...

FIGARO, à part.

Je vais lui en laisser la liberté.

SUZANNE.

Cela ne te tente pas?

FIGARO, à part.

Et à mon tour, je ne serai pas loin. S'ils disent un seul mot...

SUZANNE.

Réponds-moi donc?

FIGARO.

Nous aurons cette nuit le tems de nous parler.

SUZANNE.

Aurais-tu pris par hasard l'habitude de parler seul la nuit?

Digitized by Google

FIGARO.

Comment, ma femme, vous ne comptez donc pas?...

SUZANNE.

Non, mon époux.

FIGARO.

Mais, je compte, moi...

SUZANNE, en fesant la révérence.

Sans votre hôte.

FIGARO, lui rendant le salut.

J'ai l'honneur d'être... (*A part, en sortant.*) Preste aux écoutes.

(Il rentre dans le cabinet.)

SCÈNE IX.

SUZANNE.

Le charmant ménage que le nôtre? Nous ne nous donnons pas le tems de nous disputer. (*Regardant si Figaro est parti.*) Il est parti! bon! (*Allant à la porte du cabinet qui est du côté opposé.*) Entrez.

Digitized by Google

SCÈNE X.

SUZANNE, LE JEUNE FIGARO.

LE JEUNE FIGARO.

Mon aimable Suzanne, tu vois un homme plein d'amour, de crainte et d'espérance.

SUZANNE.

Comme vous nous avez surprises !

LE JEUNE FIGARO.

A peine ai-je reçu la lettre de ma belle marraine, que j'ai conçu l'idée de me présenter ici sous ce déguisement. Le tems et les travaux ont assez changé mes traits pour que le Comte ne me reconnaisse pas. C'est avec cette assurance que je suis parti pour voir tout par moi-même et croiser les menées de Figaro. Jusqu'à présent tout me seconde; le Comte m'a reçu chez lui. Ma présence encouragera Inès et doublera votre fermeté.

SUZANNE.

Nous n'avons encore que des soupçons sur les menées dont nous accusons Figaro. Mais le soupçonner, c'est déjà beaucoup.

LE JEUNE FIGARO.

Ne sois pas inquiète sur ses démarches : je l'observerai si bien, que rien de lui ne m'é-

Digitized by Google

chappera : et tu dois penser que je fatiguerai tant sa tête, qu'il sera forcé d'abandonner son projet, si toutefois il est vrai que ce soit lui qui persuade au Comte de marier sa fille à D. Alvar.

SUZANNE.

Si toutefois il est vrai? Ah! ne lui fesons pas trop l'honneur d'en douter. Connaissez-vous ce D. Alvar?

LE JEUNE FIGARO.

J'en connais le nom; mais lui, *particulièrement*, je ne le connais pas.

SUZANNE.

Il ne doit paraître ici, dit-on, que pour la signature; le refus que madame la Comtesse a fait de le recevoir devrait déjà le rebuter.

LE JEUNE FIGARO.

Ah! je sens qu'il ne doit pas renoncer sans peine au bonheur d'épouser Inès.

SUZANNE.

Eh! c'est de la dot qu'il est amoureux : soyez-en sûr, monsieur le Comte avoue lui-même qu'il n'est pas bien riche, mais cela ne l'arrête point.

Digitized by Google

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, FIGARO, qui entre sur la pointe du pied, et reste à la moitié du théâtre dans la position d'un homme qui écoute.

LE JEUNE FIGARO.

Ce projet, sitôt conçu, ne s'exécutera pas, j'ose presque t'en répondre; le Comte finira par se rendre aux prières de sa femme, aux larmes de sa fille : de mon côté, je ferai l'impossible pour que ton Figaro ne l'emporte pas sur nous.

SUZANNE.

Il est bien fin!

LE JEUNE FIGARO.

Je lui donnerai de la besogne.

(Figaro sort précipitamment et sans bruit avec le geste d'un homme enchanté de ce qu'il a entendu.)

Digitized by Google

SCÈNE XII.

SUZANNE, LE JEUNE FIGARO.

SUZANNE, qui a aperçu Figaro au moment où il sortait.

Nous sommes perdus! il était là, il nous écoutait.

LE JEUNE FIGARO.

Je crois que nous n'avons heureusement rien dit qui puisse me faire connaître.

SUZANNE.

Il est capable de vous deviner.

LE JEUNE FIGARO.

Bonne leçon que celle-ci; quand on a tout à craindre, on ne doit rien risquer; plus de tête-à-tête.

SUZANNE.

Des demi-mots en passant, nous nous entendrons bien.

LE JEUNE FIGARO.

Je te réponds de moi.

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE, FIGARO.

(Ils entrent doucement et se tiennent au fond. Figaro fait signe au Comte de prêter l'oreille.)

SUZANNE, regardant du coin de l'œil.

(*Bas.*) Il rentre mystérieusement avec monsieur le Comte.

LE JEUNE FIGARO.

(*Bas.*) Ne fais semblant de rien, sois tranquille et causons. (*Haut.*) Mais explique-moi donc, Suzanne, pourquoi madame la Comtesse, sa fille et toi, êtes si fort opposées à ce mariage? Il y a là-dessous quelque chose que je ne conçois pas.

SUZANNE.

Je te trouve en vérité fort plaisant de me faire tant de questions. Qu'il te suffise de savoir que D. Alvar nous déplaît, et que, malgré ta bonne mine, tu nous déplais autant que lui, d'obéir sitôt à ton maître et sans nous consulter.

LE JEUNE FIGARO.

Sans vous consulter! avec tout le respect que je dois à madame la Comtesse, mon premier devoir est d'obéir aux ordres de son mari. Il veut que j'aille chercher le notaire, et j'irai

Digitized by Google

malgré vos prières, vos menaces et tout que vous emploirez pour m'en empêche Monsieur le Comte est juste et sage ; il ve marier sa fille, et je suis payé pour croi qu'il a raison.

LE COMTE, en s'avançant à Figaro.

Hé! que viens-tu me chanter ? monsieu le Comte venez donc, ils sont là, tout dou cement... Je ne suis pas le seul qui s'oppose... Et Suzanne, et le nouveau venu...

FIGARO, à part.

Et le diable qui emporte mon cadet!

LE COMTE, au jeune Figaro.

Tu es un honnête garçon, toi, va vite, comme tu l'as dit, va chercher le notaire... D. Alvar sera ici ce soir, il faut que tout finisse aujourd'hui.

LE JEUNE FIGARO.

Vous serez obéi, monsieur le *Comte*, je pars à l'instant. (*A Figaro.*) Cela te con trarie, mon camarade, j'en suis fâché ; ma tu as beau faire, tu ne réussiras plus à rien.

(Il sort en saluant le Comte.)

SUZANNE, à Figaro, le caressant au menton.

Bonjour, mon ami.

(Elle sort.)

Digitized by Google

LE COMTE, en sortant à Figaro.

Cet imbécille! qui vient me... Ah! tu me paieras celle-là?

SCÈNE XIV.

FIGARO, après un moment de silence.

Quand je me pendrais, mes affaires n'en seraient pas plus avancées... Il veut empêcher le mariage, et il va chercher le notaire; il est d'accord avec Suzanne, et il obéit au Comte!... Ah! ah! mon génie, mon génie, j'ai grand besoin de toi.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SUZANNE, INÈS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Allons, ma fille, allons, reprends courage, tout ira bien. Viens avec moi, *viens* te distraire; allons faire un tour.

INÈS.

De ce côté, maman?

LA COMTESSE, souriant.

Oui, ma fille, de ce côté.

SUZANNE.

J'entends, c'est par-là que le notaire doit arriver

INÈS.

Qui te parle du notaire?

SUZANNE.

Vous parlez d'un autre?

INÈS.

Maman, grondez-la donc; elle me plaint sans cesse.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Gronde-la, toi, cette méchante Suzanne.

INÈS, embrassant Suzanne.

Eh bien! voilà pour t'apprendre à deviner qu'il n'est pas question de notaire.

LA COMTESSE.

Quand j'y songe, cependant, ce notaire qui va arriver, m'inquiète.

INÈS.

C'était vous, maman, qui me rassuriez tantôt, et voilà que vous allez me redonner mes craintes.

SUZANNE.

Quelle timidité! Ne nous a-t-il pas dit : je vais chercher le notaire, mais soyez tranquilles?

INÈS.

Eh! oui. Maman, il m'a dit : belle Inès, je vous répète ces paroles, ne craignez rien; quand le notaire sera ici, Chérubin y sera.

SUZANNE.

Ne prononcez pas ce nom-là; gageons qu'il ne s'est pas nommé en vous parlant?

INÈS.

Est-ce ma faute à moi, si son nom m'échappe?

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Mais si tu allais indiscrètement le nommer, et que l'on t'entendît, tout serait perdu, il faudrait épouser D. Alvar.

INÈS.

Oh! comme je vais m'observer! Allons nous promener, maman.

LA COMTESSE.

Viens, ma fille.

SUZANNE.

Si vous le rencontrez, souvenez-vous que vous ne le connaissez pas.

INÈS.

Quoi! pas un mot?

LA COMTESSE.

Non, mon enfant.

SUZANNE.

Vous avez de grands yeux qui peuvent porter loin la parole : chargez-les d'un *Je vous aime*, bien prononcé; cela sera rendu en main propre; et sur-le-champ, il vous en revient autant.

INÈS.

Allons, puisque vous le voulez... Mais nous parlerons toutes trois en marchant.

Digitized by Google

SUZANNE.

On ne lui parle pas, mais on en parle, cela console.

INÈS.

Tais-toi donc, ou je t'embrasse encore.

SUZANNE.

Je ne vous accompagnerai peut-être pas, moi, il faut que j'observe de mon côté; ou du moins je reviendrai bien avant vous.

SCÈNE II.

SUZANNE, INÈS, LA COMTESSE, FIGARO.

FIGARO.

Madame est-elle sûre à présent de ma bonne foi? Vous m'avez entendu dire à monseigneur que D. Alvar ne convenait point à Mademoiselle.

LA COMTESSE.

Ta conduite en cette occasion te vaudra mon estime, si tu continues de même.

FIGARO.

Mademoiselle me craignait aussi; vous l'avez rassurée.

Digitized by Google

INÈS.

Chacun vous rend justice à présent.

FIGARO.

Ma femme même, je le parie ?

SUZANNE.

Oh ! je te l'ai toujours rendue.

FIGARO, à la Comtesse.

Je ne m'en tiendrai pas là, Madame ; et d'après vos soupçons, j'ai trop d'intérêt à continuer comme j'ai commencé.

LA COMTESSE.

Ah ! oui, je te le recommande. Tâche que tous ces débats finissent bientôt.

FIGARO.

Laissez-moi faire, je réussirai. (*A Suzanne.*) Et tu m'aimeras ?

SUZANNE.

Ai-je cessé ?

INÈS.

Ne sortons-nous pas, maman ?

LA COMTESSE, souriant.

Tu as besoin de prendre l'air.

FIGARO.

(*A part.*) Elles ont le visage riant. (*Haut.*)

Digitized by Google

Il faut toujours que quelque obstacle nous contrarie; ce nouveau venu...

INÈS.

Le jeune Figaro!

FIGARO.

Oui, Mademoiselle, qui s'est d'abord offert pour faire la commission que j'ai eu le courage de refuser à monsieur votre père même.

LA COMTESSE.

Il ne pouvait pas savoir si cela ferait de la peine à quelqu'un ici.

FIGARO.

Il a dû le voir, au ton dont Monseigneur parlait. Cela n'a pas empêché ce beau mouvement de zèle... dont vous l'auriez dispensé. Il veut à nos dépens gagner les bonnes grâces de son maître. Il est parti pour chercher le notaire.

LA COMTESSE.

Je le sais, Figaro.

SUZANNE.

Je le sais, mon mari.

INÈS.

Je le sais aussi.

FIGARO.

Il sera bientôt de retour.

Digitized by Google

INÈS, à la Comtesse.

Si nous sortions, maman? il fait bien beau aujourd'hui.

FIGARO.

Ils viendront ensemble probablement.

LA COMTESSE.

Cela est possible.

FIGARO.

Cette arrivée m'inquiète.

SUZANNE, indifféremment.

Et moi aussi.

FIGARO.

Monsieur le Comte fera dresser le contrat.

LA COMTESSE.

Aujourd'hui! croyez-vous?

FIGARO.

Je le crains.

SUZANNE.

Tant pis.

FIGARO.

Je ferai tout ce que je pourrai pour l'empêcher.

INÈS.

Je vous serai bien obligée, monsieur Figaro.

Digitized by Google

FIGARO, à part.

Elles sont bien tranquilles... Je m'y perds.

SCÈNE III.

SUZANNE, INÈS, LA COMTESSE, LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

Ah! vous voilà réunies? vous consultiez Monsieur? Quel est le résultat de votre assemblée?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas de lui que nous prenons ordinairement les réponses que nous avons à faire.

LE COMTE.

Qu'elles soient de lui ou de vous, le contrat se signe aujourd'hui, je l'ai résolu.

LA COMTESSE.

Je sais monsieur le Comte, qu'il faut que tout cela finisse, et nous attendons le moment qui décidera de son sort.

(Montrant Inès.)

LE COMTE, passant près d'Inès.

Allons, Inès, un peu de complaisance pour ton père; je ne veux pas que tu sois malheureuse, j'en serais désespéré; mais le seigneur

Digitized by Google

D. Alvar est un aimable et galant homme; si tu connaissais comme moi toutes ses bonne qualités... Tiens, Figaro te le dira.

FIGARO.

Moi, Monseigneur! que dirais-je à Mademoiselle pour l'engager à vous obéir? Tout serait suspect, après la manière dont j'ai parlé à ce sujet..

LE COMTE.

Crains-tu de me répondre, Inès? Parle-moi, mon enfant; quand j'ai résolu ton mariage, je l'ai fait pour assurer ton bonheur.

INÈS.

Mon père...

LE COMTE.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Ne demandez point son aveu : vous savez bien qu'elle n'oserait vous désobéir.

LE COMTE, à la Comtesse.

Il n'y a donc que vous...

LA COMTESSE.

Vous vous trompez : je ne compte pas lui dicter sa réponse.

LE COMTE, à Suzanne.

C'est donc toi que j'ai le plus à combattre?

Digitized by Google

SUZANNE.

Vous me faites trop d'honneur, je n'ai plus d'avis à donner.

LE COMTE.

Tu dois prononcer seule, Inès. Eh bien! je t'avertis que D. Alvar et le notaire seront bientôt ici. M'embrasseras-tu à présent?

INÈS, embrassant le Comte.

Toujours de bon cœur.

LE COMTE.

Nous avons donc fait la paix? c'est bien; avant la fin du jour nous serons tous contens.

SUZANNE.

Il faut l'espérer.

LE COMTE.

Sortiez-vous?

LA COMTESSE.

Oui, nous comptions aller là, tout auprès, nous promener.

LE COMTE.

Que je ne vous dérange pas. Va, ma fille, va.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

Comme elles sont radoucies! Tu as donc perdu ton crédit auprès d'elles?

FIGARO.

Madame n'a pas assez bonne opinion de moi pour me croire. Il n'y a que vous, Monseigneur, qui, dans toutes les occasions, m'ayez rendu justice; et cependant, dans celle-ci, c'est vous qui me soupçonnez.

LE COMTE.

Qui ne le ferait pas à ma place? Je te vois acharné contre D. Alvar?

FIGARO.

Acharné! c'est trop... J'ai dit ce que je pensais : voilà tout. Cela pouvait nuire à son mariage, mais ne lui fesait pas d'autre tort.

LE COMTE.

C'est trop de celui-là. Je suis étonné, d'ailleurs, que tu oses me contredire; je me vois plutôt obéi par le jeune Figaro, qui n'est que d'aujourd'hui à mon service, que par toi, qui depuis seize ans...

Digitized by Google

FIGARO.

Vous allez encore me croire mal intentionné, mais je répète que je l'ai entendu projetant avec Suzanne, de s'opposer à vos desseins. Je vous ai rencontré, et vous ai prié de les écouter. Ils m'avaient aperçu, sans doute, et quand nous sommes entrés, ils ont monté leur conversation sur un autre ton; voilà la vérité, la voilà toute pure.

LE COMTE.

Mais enfin, sais-je s'ils t'ont aperçu? et suffit-il que tu le penses? Sais-je ce qu'ils disaient auparavant? je sais bien plus positivement ce que j'ai entendu, et ce que j'ai entendu a démenti le rapport que tu venais de me faire.

FIGARO.

Hé bien! puisque vous le voulez, Monseigneur, le jeune Figaro est l'honnête homme, le serviteur zélé; et je suis le fripon, le domestique peu fidèle.

LE COMTE.

Écoute donc, les apparences...

FIGARO.

Qu'il est heureux, ce nouveau venu, d'obtenir en deux heures ce qui m'est refusé après un si long-tems!... Mais, patience, tout se découvrira; les plus fourbes seront reconnus, et c'est alors que vous me jugerez.

Digitized by Google

LE COMTE.

Il fallait faire ce que je t'ordonnais.

FIGARO.

Celui qui vous obéit le plus tôt, n'est pas celui dont vous devez le moins vous défier. Mais pour vous prouver, Monseigneur, que je ne m'obstine pas à vous déplaire, oubliez ce que j'ai dit de D. Alvar, et tenez ferme; les refus que vous éprouvez me mettent de votre parti. Je veux croire, et je crois à présent, que vous faites bien d'ordonner ce mariage : je vous y servirai; je m'y trouve intéressé.

LE COMTE.

Intéressé? pourquoi?

FIGARO.

Pour vous désabuser sur mon compte.

LE COMTE.

A la bonne heure; à cette condition, je te pardonne. (*Il sort et revient.*) Si D. Alvar et le notaire arrivent, viens m'avertir tout de suite, entends-tu?

FIGARO.

Oui, Monseigneur.

Digitized by Google

SCÈNE V.

FIGARO.

Je sais bien que je viendrai à bout de ce que j'entreprends, mais je ne pardonnerai de ma vie à ceux qui me font éprouver tant de difficultés. Ce cadet est quelque émissaire gagé. Mais de qui? la demoiselle est si jeune!... à cet âge une intrigue!... cela ne se peut pas... Elle est jeune, oui; mais Suzanne est formée, elle a de l'acquis; elle est en état de la conduire. O! chère moitié, que tu mérites bien tout mon amour! Ce jeune Figaro qui vient usurper mon nom et mes droits, qui s'ingère de ruser avec moi, qui me défie, m'attaque!... Il n'est pourtant pas sans mérite.

SCÈNE VI.

FIGARO, PÉDRO.

PÉDRO, un manuscrit à la main.

Seigneur Figaro, je ne sors de mon humble réduit que pour venir chez vous. Je ne quitte la plume que pour vous consulter; je suis à mon dénoûment, à ma dernière scène, et comme vous me l'avez dit, j'ai fait venir le notaire.

Digitized by Google

FIGARO, sortant de sa rêverie.

Le notaire est arrivé!... Oh! c'est encore vous, j'ai la tête bien autrement occupée. J'irai... vous reviendrez... demain... un autre jour... c'est que... adieu...

PÉDRO, l'arrêtant.

Un moment, s'il vous plaît, ne m'abandonnez pas. Que ferai-je du notaire?

FIGARO, préoccupé.

De quel notaire me parlez-vous?

PÉDRO.

Celui qui vient d'arriver.

FIGARO.

Vous l'avez vu?

PÉDRO.

Si je l'ai vu?

FIGARO.

Oui.

PÉDRO.

Si je l'ai vu! le notaire? il est de mon invention, ou plutôt de la vôtre.

FIGARO.

Oh! pardon, mes idées se croisent, s'embarrassent; mais je reviens à vous, seigneur Pédro; voyons, que désirez-vous?

Digitized by Google

PÉDRO.

Je suis prêt à finir le plan dont vous m'avez donné le sujet. Mon notaire est là. Je viens savoir si rien n'éloigne le moment de la signature, si vous n'avez rien imaginé.

FIGARO.

Ah! vous pouvez renvoyer ce notaire-là. J'ai des incidens à vous fournir qui prendront place avant son arrivée.

PÉDRO.

Ah! tant mieux.

FIGARO.

Le père a pris un nouveau domestique, un jeune égrillard, qui ne s'est présenté que pour donner de la tablature à l'autre, à celui qui marie la demoiselle.

PÉDRO.

En effet, cela doit donner du mouvement; c'est comme une lutte.

FIGARO.

Ce nouveau venu est d'accord avec la mère, la fille, la suivante; il n'y a pas jusqu'au père qui ne s'y laisse prendre.

PÉDRO.

Et l'autre fripon? que fait-il? que dit-il?

FIGARO, à part.

Peste soit de l'à-propos! (*Haut.*) Il creuse

Digitized by Google

sa cervelle, se dépite souvent et rêve aux moyens de réussir.

PÉDRO.

Mais on le contrarie ?

FIGARO.

Vous y êtes.

PÉDRO.

Cette idée me plaît.

FIGARO.

C'est fort heureux.

PÉDRO.

En voilà au moins pour un acte de plus..... A mon tour. Seigneur Figaro, j'imagine une chose que vous ne désapprouverez peut-être pas. Si nous fesions de ce nouveau domestique un amant déguisé, et que....

FIGARO, dans l'attitude d'un homme frappé de quelque chose imprévue, les deux bras étendus vers l'auteur, avec transport.

Ah ! quel coup de lumière !

PÉDRO, surpris et presque effrayé.

Hé bon Dieu !

(Un moment de silence, chacun dans une attitude différente.)

FIGARO, avec chaleur.

Et j'ai pu ne pas le deviner ! ses propos, son audace, sa fermeté ; tout ne me le disait-il

Digitized by Google

ıs? Je devais lire dans ses yeux, je devais
connaître : mais je les tiens, leurs projets
ınt renversés; c'est un jour de triomphe!

PÉDRO.

Saisissons ce moment. (*Il tire son écri-
ire, sa plume, et écrit sur son genou.*)

FIGARO, sans faire attention à Pédro.

Que nulle crainte ne me retienne. Ce n'est
us le tems d'observer, d'examiner; il n'y
qu'un pas d'un tel soupçon à la certitude.
h! précieuse découverte! Un amant déguisé!
ı! vous faites des complots, femmes har-
es! Vous vous flattez de réussir! Non, non,
us d'espoir pour vous. C'est moi seul qui
uverne.

PÉDRO, écrivant.

Le bel enthousiasme!

FIGARO, continuant.

Belle ingénue! vous serez mariée, mais à
ın gré, mais vous épouserez celui que je
us destine. Ah! vous voulies me jouer!
tte tranquillité qui me surprenait, ce visage
nt; c'était l'ouvrage du nouveau venu....
i est-il? D'où vient-il?... Et que m'im-
rte! il partira, voilà ce qui m'intéresse. Oui,
partira, j'en jure... par la dot qui va m'en-
hir.

Digitized by Google

PÉDRO, s'en allant.

Elle est pourtant de moi, cette scène-là.

SCÈNE VII.

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO, rencontrant Suzanne.

Ah! te voilà?

SUZANNE.

Oui, je reviens.

FIGARO.

Tu as été bien peu de tems à cette promenade.

SUZANNE.

Je ne comptais pas aller bien loin, moi; j'ai à faire ici.

FIGARO.

Je le crois; en effet, il est inutile d'aller courir, de se fatiguer. Tu as déjà bien de l'ouvrage, ma pauvre femme.

SUZANNE

Mais assez.

FIGARO.

Nous travaillons avec plaisir quand nos services sont agréables.

Digitized by Google

SUZANNE.

Tu as raison.

FIGARO.

Madame la Comtesse et sa fille sont aisément satisfaites.

SUZANNE.

Elles ne sont pas trop exigeantes.

FIGARO.

Elles te donnent cependant de l'occupation.

SUZANNE.

Il faut bien employer son tems.

FIGARO.

Et la besogne se renouvelle.

SUZANNE.

Que veux-tu, mon enfant ? il faut prendre son parti.

FIGARO.

C'est un trésor qu'une femme laborieuse.

SUZANNE.

Celle qui ne l'est pas s'ennuie.

FIGARO.

Je vais avoir un peu moins d'occupation, moi.

SUZANNE.

Comment cela ?

Digitized by Google

FIGARO.

Elle sera partagée.

SUZANNE.

Ah ! oui : le jeune Figaro...

FIGARO.

Il est de retour ?

SUZANNE.

Je crois l'avoir aperçu. A-t-il amené le notaire ?

FIGARO.

Je ne sais. En tout cas le notaire s'en retournera.

SUZANNE.

Tant mieux.

FIGARO.

Tu ne sais rien de nouveau ?

SUZANNE.

Mon Dieu ! rien.

FIGARO.

Je sais, moi, quelque chose.

SUZANNE.

Tu me le diras ?

FIGARO.

Tu en parlerais.

Digitized by Google

SUZANNE.

Pourquoi ? si c'est une chose qu'on ne puisse pas dire à tout le monde.

FIGARO.

Il y a bien quelqu'un à qui je suis sûr que tu ne le diras pas.

SUZANNE.

A qui ?

FIGARO.

A monsieur le Comte.

SUZANNE.

Dis-moi donc ce secret.

FIGARO.

Oh ! ce n'en sera peut-être pas un tout-à-l'heure.

SUZANNE.

Tu me fais languir.

FIGARO.

Je t'y prépare.

SUZANNE.

Parle donc. (*A part.*) Il commence à m'alarmer.

FIGARO.

Cet aimable nouveau venu...

SUZANNE.

Hé bien ?

Digitized by Google

FIGARO.

Il a de la tournure, de la grâce ; il se présente bien : on le prendrait pour un homme de qualité.

SUZANNE, à part.

Miséricorde!

FIGARO.

(*En confidence.*) Je sais qui c'est : je le connais.

SUZANNE, commençant à se troubler.

Tu sais... tu connais... Que dis-tu?

FIGARO.

Je dis que ma Suzanne est fort aimable; que madame la Comtesse est bonne mère; et que mademoiselle Inès, qui n'a que quinze ans, doit être fort contente d'avoir son amant si près d'elle.

SUZANNE, plus troublée.

Esprit méchant! tu inventes, et tu voudrais faire passer pour vérité...

FIGARO.

Le projet était bien conçu... Va porter cette nouvelle à Monseigneur.

SUZANNE.

Non, je ne crois pas qu'il soit un homme...

Digitized by Google

FIGARO.

Non! hé bien, j'irai moi-même!

SUZANNE.

Ton affreux caractère... un mensonge... le plus noir...

FIGARO, avec emportement.

Veux-tu que je te nomme cet amant déguisé?

SUZANNE, la tête perdue.

Ah! grand Dieu! grand Dieu!

SCÈNE VIII.

FIGARO.

Hem! Ce trouble est-il une bonne preuve? puis-je encore douter?... Allons, Figaro; tu es né pour entreprendre et pour réussir... Les obstacles s'applanissent d'eux-mêmes. Je n'ai qu'à marcher.

SCÈNE IX.

UN DOMESTIQUE, FIGARO.

LE DOMESTIQUE.

C'est vous que je cherche, M. Figaro.

Digitized by Google

FIGARO.

Je n'ai pas le tems.

LE DOMESTIQUE.

C'est une chose importante pour vous.

FIGARO.

Laissez-moi tranquille.

LE DOMESTIQUE.

Écoutez-moi.

FIGARO.

Quel acharnement ?

LE DOMESTIQUE.

Le jeune Figaro...

FIGARO, s'arrêtant.

Le jeune Figaro ! (*A part.*) Quelque nouvelle découverte.

LE DOMESTIQUE.

Il est arrivé : je l'ai vu avec...

FIGARO.

Avec le notaire ?

LE DOMESTIQUE.

Non : avec votre femme.

FIGARO.

Quand cela ?

Digitized by Google

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a qu'un moment.

FIGARO.

Elle sort d'avec moi.

LE DOMESTIQUE.

Elle sortait d'avec lui quand vous l'avez
ıe.

FIGARO.

Ils étaient seuls ?

LE DOMFSTIQUE.

Oui.

FIGARO.

As-tu eu l'esprit d'écouter ?

LE DOMESTIQUE.

Je n'y manque jamais.

FIGARO.

Que disaient-ils ?

LE DOMESTIQUE.

Rien du tout. Oh ! pas un mot.

FIGARO.

Au diable l'imbécile.

LE DOMESTIQUE.

Mais il lui a pris la main.

FIGARO, à part.

Ah ! j'entends. Cela signifie : ne crains rien,
zanne, je suis sûr de mon fait.

Digitized by Google

LE DOMESTIQUE.

Il l'a embrassée ; mais, là, de bonne amitié.

FIGARO, à part.

Tiens, Suzanne, remets ce billet. « Je n'y manquerai pas, » et par reconnaissance on embrasse.

LE DOMESTIQUE.

Elle ne s'est pas défendue.

FIGARO.

Elle aime à obliger, ma femme.

LE DOMESTIQUE.

Il a bien l'air d'en être amoureux.

FIGARO, à part.

Elle ne s'attendait pas alors à ce qui vient de lui arriver.

LE DOMESTIQUE.

Je crois qu'elle en tient aussi.

FIGARO, à part.

Allons trouver M. le Comte.

LE DOMESTIQUE.

Cela vous est donc égal?

FIGARO.

Hé ! laisse-moi.

Digitized by Google

LE DOMESTIQUE.

A la bonne heure. (*En s'en allant.*) Si j'a-
ais une femme, je ne serais pas comme ça,
ıoi.

SCÈNE X.

FIGARO.

Je ne dirai pas : je crois, je soupçonne, je
tains. Mais, je sais, j'ai vu, j'ai entendu :
âtons-nous ; la perte d'une minute, d'une
ɔule minute, ne se réparerait pas.

SCÈNE XI.

LE JEUNE FIGARO, LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE, au jeune Figaro.

Non, mon ami, je ne veux pas que tu t'en
lles.

FIGARO.

Ah ! Monseigneur, vous venez à propos.

LE COMTE, au jeune Figaro.

C'est une étourderie de jeunesse, voilà
ɔut.

Digitized by Google

FIGARO.

Il s'est introduit ici...

LE COMTE.

Je le sais.

FIGARO.

Sous un prétexte, avec une recommandation surprise.

LE COMTE.

Calme-toi.

FIGARO.

Pour séduire...

LE COMTE.

Il faut lui pardonner!

FIGARO.

Lui pardonner!

LE COMTE.

Oui, oui, bannis toute inquiétude, sois tranquille.

FIGARO.

Mais, Monseigneur, c'est vous qui devez être...

LE COMTE.

Il m'a tout avoué. J'ai entendu Suzanne alarmée qui lui disait : nous sommes perdus, vous êtes découvert. J'écoute : il parle de son amour, de son malheur. Je me montre; il tombe à mes genoux, m'avoue qu'il est fou de ta femme, et en même tems veut s'en éloi-

Digitized by Google

gner pour ôter tout soupçon. La délicatesse de ce procédé m'a fait plaisir. Je l'ai assuré que tu lui pardonnerais. En effet, puisqu'il se repent de bonne foi...

FIGARO.

Quoi! vous croyez...

LE COMTE.

Regarde, regarde son air confus. Ce pauvre jeune homme!

FIGARO.

Je crois que l'enfer...

LE COMTE.

Encore jaloux à ce point? c'est un enfantillage, cela ne te va plus.

FIGARO.

Mais écoutez-moi.

LE COMTE.

Allons, veux-tu l'accabler de reproches?

FIGARO.

Un mot, c'est pour...

LE COMTE.

Au reste, ce n'est pas une intrigue, ta femme n'était pas prévenue de son arrivée.

FIGARO, tapant du pied.

Oh! ma tête! ma tête!

Digitized by Google

LE COMTE.

Ta tête! ta tête!... ne crains rien. Il ne sera plus question d'amour, il m'en a donné sa parole d'honneur.

FIGARO.

Je vous dis, monsieur le Comte...

LE COMTE.

Si j'avais la moindre idée que cela continuât, je le chasserais tout de suite; tu peux t'en fier à moi.

FIGARO.

J'enrage.

LE COMTE, au jeune Figaro.

Allons, puisqu'il sait tout, tu lui dois au moins tes excuses.

FIGARO.

Ho! je suis...

LE JEUNE FIGARO.

Daignez me pardonner, Suzanne est bien jolie : je n'ai pu jusqu'à ce moment surmonter cette passion criminelle... Mais j'ouvre les yeux sur ma faute; et je vous jure, mon ami, mon bon ami, que désormais vous n'aurez rien à me reprocher; je suis moins coupable, hélas! que malheureux.

LE COMTE, à Figaro.

Résiste à cela, si tu le peux. Je l'ai assuré

Digitized by Google

ıe tu lui pardonnerais, et je ne compte pas 'être trompé.

FIGARO, appuyant avec colère sur chaque mot.

Ce n'est pas de ma femme que...

LE COMTE.

C'est de lui que tu as le plus à te plaindre, le sais; tu parles comme un bon mari qui ·nd justice à sa femme; c'est bien, mais our faire mieux encore, puisqu'il est si pé- étré de sa faute, touche dans sa main, et yez bons amis.

FIGARO.

Ah! il est fort, celui-là.

LE COMTE.

Je le demande : il ne l'obtient pas? je te ordonne.

FIGARO.

Quoi! je...

LE COMTE, d'un ton menaçant.

Si tu balances...

FIGARO, prenant sur lui, et étendant la main.

Bonjour, mon ami, et vive la joie.

LE JEUNE FIGARO.

Oh! que de générosité; et de votre part, Monseigneur, que de complaisance.

Digitized by Google

LE COMTE.

Voilà qui est bien. (*Au jeune Figaro.*) Va, mon garçon, mais que...

LE JEUNE FIGARO, à part.

Vous n'avez plus besoin de me le recommander. (*A Figaro.*) Adieu, Figaro.

LE COMTE, le rappelant.

A propos, et ce notaire arrive-t-il enfin?

LE JEUNE FIGARO.

Il sera ici dans une heure au plus tard.

LE COMTE.

Bien. (*A Figaro en sortant.*) A ton âge, marié depuis un siècle; fi! tu n'as pas le sens commun.

SCÈNE XII.

FIGARO.

(*Il chante.*) Il faut que je chante: c'est le meilleur parti que je puisse prendre... Ce comte Alvaviva est le complice de tous ceux qui le trompent. Voulez-vous le jouer? il vous sert sur les deux toits. (*Après un moment de réflexion.*) Un moment, entendons-nous. Il serait bien possible que ce fût vraiment à ma

Digitized by Google

mme que ce drôle-là fût venu en compter. 'est que dans ce cas... le mariage de D. Alvar ɜ ferait avec moins de peine ; oui, et pour ıa part je serais... (*Il porte la main à son ·ont.*) S'il est amoureux de la demoiselle, oint de dot à partager ; s'il est amoureux de ıa femme..... danger d'une autre espèce. 'oyons ; d'un côté, l'honneur ; de l'autre, 'argent : il faut faire un choix... bah ! j'aime nieux... Je ne veux pas dire ma façon de pen-er, mais elle est assez à la mode...

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE COMTE, seul.

Il est six heures; D. Alvar est de retour, mais le notaire n'est pas encore ici. J'ai le tems de visiter mes ouvriers, de donner un coup-d'œil à mon jardin. Ces femmes ont été se promener au moment où il fesait bien chaud; et quand la fraîcheur du soir invite à sortir, elles se renferment; il faut pourtant que je leur montre les nouvelles dimensions de mon parc.

SCÈNE II.

SUZANNE, LE COMTE.

LE COMTE, à Suzanne qui entre.

Suzanne, la Comtesse est-elle bien fatiguée de sa promenade.

SUZANNE.

Non, elle y a été si peu de tems.

Digitized by Google

LE COMTE.

Mais aussi quel moment avait-elle choisi?

SUZANNE.

Fantaisie.

LE COMTE.

Est-ce qu'elles ne comptent pas sortir de la soirée?

SUZANNE.

Quand le notaire sera arrivé, si vous voulez, elles iront prendre le frais.

LE COMTE.

Avant qu'il arrive, ou après le contrat signé, à la bonne heure. Tu ne sortiras pas, toi, n'est-ce pas?

SUZANNE.

Pourquoi me demandez-vous cela?

LE COMTE, badinant.

Pour rien... C'est que si je sors, je n'aurai pas besoin d'emmener avec moi le jeune Figaro.

SUZANNE.

Vous me plaisantez, Monseigneur.

LE COMTE.

Suzanne! Suzanne! il est bien tourné.

SUZANNE.

Je ne l'ai pas trop remarqué.

Digitized by Google

LE COMTE.

Non, pas trop; je veux le croire. Mais assez.

SUZANNE.

Vous me soupçonnez donc...

LE COMTE.

Te soupçonner; oh! non, ce n'est pas du tout cela.

SUZANNE.

Vous êtes donc bien sûr que *je fais un* peu d'attention à ce jeune homme.

LE COMTE.

Un peu? voilà comme tu ne veux jamais entendre que la moitié de ce que je te dis.

SUZANNE.

Madame a meilleure opinion de moi.

LE COMTE.

Mais l'opinion que j'ai de toi est fort bonne. Ce jeune Figaro en vaut bien la peine... d'ailleurs, c'est toujours un Figaro; c'est presque ne pas être infidèle.

SUZANNE.

Presque! mais, Monseigneur...

LE COMTE.

C'est une nouvelle connaissance?

Digitized by Google

SUZANNE.

Non, il y a fort long-tems que je le connais : e n'étais pas encore mariée.

LE COMTE.

Tu le connaissais avant ton mariage ? Oh ! e pauvre Figaro.

SUZANNE.

Lequel plaignez-vous ?

LE COMTE.

Celui dont nous ne parlons pas.

SUZANNE.

Hé bien ! parlons-en, monsieur le Comte, ela changera la conversation.

LE COMTE.

Elle en sera moins gaie : parler de son nari est triste, mais parler de son amant...

SUZANNE.

Ah ! vous allez trop loin. Où en serai-je si 'igaro, mon mari, avait la même idée que 'ous ?

LE COMTE.

Ce n'est pas moi qui la lui donnerai ; au conraire, et si sa grande colère contre ce jeune iomme, s'étendait jusqu'à toi, je m'offre à épondre de ta fidélité. T'a-t-il parlé à ce ujet ?

Digitized by Google

SUZANNE.

Comme un mari prêt à me croire des torts que je n'ai pas, mais n'assurant pas, comme vous...

LE COMTE.

N'importe, un seul soupçon de sa part tirerait plus à conséquence, serait plus fâcheux que la certitude que je puis avoir.

SUZANNE.

Quoi! toujours...

LE COMTE.

J'étais là, tu le sais... Nous sommes perdus!... Vous êtes découvert!... Qu'est-ce que cela signifiait? tu baisses les yeux; tu souris; ce sourire est de meilleure foi que toi: mais va, je n'en parlerai pas. Je ferai plus; je veux dissiper totalement l'inquiétude de ton mari. (*Il appelle.*) Figaro! (*A Suzanne.*) Tu vas entendre; Figaro!

SCÈNE III.

FIGARO, SUZANNE, LE COMTE, LE JEUNE FIGARO; les deux Figaro paraissent chacun de différens côtés.

LES DEUX FIGARO.

MONSEIGNEUR.

Digitized by Google

LE COMTE.

Ah! vous voilà tous les deux. (*A Figaro.*) Ce n'est qu'à toi que je voulais parler. (*Au jeune Figaro qui va pour s'en aller.*) Mais approche puisque te voilà, tu ne seras pas de trop. (*A Figaro.*) Je pense bien que tu as déjà fait tes réflexions, et que ta colère est vraiment passée : mais songe que je ne veux pas que tu fasses mauvais ménage avec ta femme, qui dans le fond ne peut pas répondre de la folie d'un jeune étourdi. Elle t'aime toujours et n'est pas capable de te tromper, entends-tu?

FIGARO.

J'entends fort bien, monsieur le Comte; mais vous ne voulez pas m'entendre.

SUZANNE, à Figaro.

Est-ce qu'il te reste quelqu'idée défavorable sur mon compte?

LE JEUNE FIGARO, à Figaro.

Est-ce que vous ne croyez pas à la parole d'honneur que j'ai donnée?

FIGARO.

Laissez-moi tranquille, l'un et l'autre, aimez-vous si vous le voulez. Je ne risque rien de vous le permettre.

LE COMTE.

Aimez-vous si vous voulez! c'est trop. Je

Digitized by Google

ne le permets pas moi : mais je suis de ton avis, quand tu dis que tu ne risques rien.

SUZANNE.

Ah! rien, mon Figaro.

LE JEUNE FIGARO.

Ah! rien du tout. Je ne lèverai seulement pas les yeux sur Madame.

FIGARO

Il se moquent de moi tout à leur aise, j'aurai mon tour.

LE COMTE.

Suzanne, va chercher la Comtesse, et dis-lui que si elle n'est pas trop fatiguée, elle vienne me rejoindre à l'entrée du parc, avec ma fille; (*Au jeune Figaro.*) et vous, le passionné repentant, allez dans ma chambre prendre mon chapeau et ma canne toisée, (*Ils hésitent tous les deux.*) Hé bien! ni l'un ni l'autre ne part.

LE JEUNE FIGARO, à Suzanne.

Allez avertir madame la Comtesse, j'irai après dans la chambre de Monseigneur.

SUZANNE, au jeune Figaro.

Allez chercher la canne et le chapeau, j'irai tout-à-l'heure avertir Madame.

LE COMTE.

Que signifie cette cérémonie-là? Partez donc tous les deux.

Digitized by Google

LE JEUNE FIGARO.

Mais, monsieur le Comte...

SUZANNE.

Mais, Monseigneur...

LE JEUNE FIGARO, montrant la porte du fond.

C'est par-là qu'il faut passer pour aller chez vous ?

SUZANNE, montrant la même porte.

C'est par-là qu'il faut passer pour aller chez Madame ?

LE COMTE.

Hé bien ?

LE JEUNE FIGARO, montrant Figaro.

Si nous sortons ensemble, la jalousie va lui faire croire encore...

FIGARO, à part.

Ah !... ils ne tarissent point.

SUZANNE, à Figaro.

Viens avec moi, Figaro ; accompagne-moi : tu seras bien plus sûr.

FIGARO.

Eh ! va-t'en.

LE COMTE.

C'est pousser loin le scrupule... vous me faites rire. Je veux que vous sortiez en-

Digitized by Google

semble. Nous vous verrons vous séparer. Ma chambre est à droite; celle de ma femme à gauche : partez.

(Suzanne et le jeune Figaro sortent à côté l'un de l'autre, mais à quelque distance, et détournent la tête d'une manière affectée.)

LE COMTE, riant.

Ah! ah! ah!

FIGARO, à part.

On le joue, et il trouve cela plaisant.

SCÈNE IV.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

Tu ne ris pas, toi.

FIGARO.

J'aurais de la peine à en attraper l'envie.

LE COMTE.

Tes idées te poursuivent donc partout; toujours ombrageux?

FIGARO.

Et vous pas assez, Monseigneur, puisqu'enfin je trouve un moment pour vous le dire.

Digitized by Google

LE COMTE.

Que veux-tu donc me faire croire ?

FIGARO.

Vous pensez de bonne foi que ce jeune galant est ici pour ma femme.

LE COMTE.

Prends garde, Figaro, tu hasardes...

FIGARO.

Non, Monseigneur, je ne hasarde rien : je suis bien convaincu de la vérité de ce que je dois vous dire.

LE COMTE.

Explique-toi donc, car tu m'impatientes.

FIGARO.

Hé bien ! je sais tout ce qui se passe : ce jeune homme est ici pour votre fille.

LE COMTE.

Quoi ! tû...

FIGARO.

Écoutez-moi sans colère. Je l'ai deviné, su, ou appris. C'est ce que le trouble de Suzanne m'a confirmé ; et la preuve en est bien dans ce que vous avez entendu vous-même

LE COMTE.

Cela n'est pas possible, et je devrais te punir de tes soupçons.

Digitized by Google

FIGARO.

Vous me punirez, mais vous ne serez éclairé sur rien; et si vous voulez me croire, vous découvrirez tout.

LE COMTE, réfléchissant.

« Nous sommes perdus; vous êtes découvert. »

FIGARO.

S'il était question de ma femme, nous sommes perdus, est bien ce qu'elle avait à dire; mais vous êtes découvert, ne s'adressait pas à son égal.

LE COMTE.

Que faut-il que je fasse dans cette circonstance?

FIGARO.

Tenez: il me vient une excellente idée. Vous allez sortir, Madame et Mademoiselle vont vous trouver, je vais m'en aller aussi; Suzanne et ce jeune Figaro seront bien sûrs d'être seuls; ils parleront sans crainte; cependant, vous, Monseigneur, vous aurez saisi le moment de revenir sans être aperçu, et vous serez dans ce cabinet, d'où vous pourrez entendre ce qui se dira.

LE COMTE.

Eh bien! je rentrerai: je serai là quand ils

Digitized by Google

me croiront occupé ailleurs; mais si rien ne me convainc, prends garde à toi.

FIGARO.

Je me soumets à tout: je suis sûr de ce que j'avance. Le voici. (*Bas.*) Prenez la canne et le chapeau, et qu'il vous voie sortir.

SCÈNE V.

LE JEUNE FIGARO, LE COMTE, FIGARO.

LE JEUNE FIGARO, donnant la canne et le chapeau.

Voila, Monseigneur, ce que vous avez demandé.

LE COMTE.

C'est bon; je vais attendre la Comtesse et ma fille.

FIGARO, au Comte.

Vous n'avez rien à m'ordonner pour le moment?

LE COMTE.

Non.

FIGARO.

Si je n'ai rien à faire ici, me permettez-vous de sortir.

Digitized by Google

LE COMTE.

Va, mais ne sois pas long-tems absent.

FIGARO.

Pas plus de tems qu'il ne m'en faudra.

(Le Comte sort.)

SCÈNE VI.

LE JEUNE FIGARO, FIGARO.

LE JEUNE FIGARO, à part.

Suzanne s'était peut-être trop alarmée. Voyons s'il me connaît réellement.

FIGARO, à part.

Tâchons de le démasquer.

LE JEUNNE FIGARO.

Hé bien ! Figaro, que dis-tu de monsieur le Comte qui m'a cru amoureux de ta femme?

FIGARO.

Est-ce que tu ne l'es pas ?

LE JEUNNE FIGARO.

Non, en vérité ; c'est une ruse que le moment m'a fournie pour me tirer d'embarras.

FIGARO, à part.

C'est à moi qu'il l'avoue ; ah !... ce mortel-là fatigue mon esprit.

Digitized by Google

LE JEUNE FIGARO.

Il est digne de toi, ce détour : avoue que on nom me va bien.

FIGARO.

Mais sommes-nous assez bons amis pour ne faire cette confidence ?

LE JEUNE FIGARO.

Bons amis ! pas du tout. Je te dis la vérité, out simplement pour que tu sois mieux ma lupe.

FIGARO.

Et quel est ton but ?

LE JEUNE FIGARO.

Je te l'ai dit ; d'empêcher le mariage de D. Alvar.

FIGARO.

C'est donc pour la demoiselle que tu t'es introduit céans ?

LE JEUNE FIGARO.

Peut-être.

FIGARO, à part.

Ah ! Monseigneur, que n'êtes-vous déjà dans le cabinet. (*Au jeune Figaro, avec l'air de le connaître, ôtant son chapeau.*) Et pourquoi n'avez-vous pas eu plus de confiance en moi ? croyez-vous que j'eusse voulu vous

Digitized by Google

nuire ? Vous vous montrez en simple domestique, et vous m'ôtez le mérite d'avoir pour vous les égards qui vous sont dûs : mais puisque vous avez pu vous tirer du danger que le trouble de Suzanne vous a fait courir, je suis encore à tems de vous rendre service, si vous m'assurez une récompense proportionnée au succès ; je vous aiderai dans vos amours ; la condition que j'y mets, doit vous répondre de ma sincérité.

LE JEUNE FIGARO.

Ah ! Figaro, puisque tu veux *me servir*, je m'abandonne à toi. Commence d'abord par remettre ton chapeau ; l'habit que je porte te rend mon égal. Apprends.... mais ne trahis point... que tu n'es... qu'une pauvre espèce, qui n'en saura pas davantage.

FIGARO.

Maître ou laquais, homme ou démon que l'enfer a député vers nous, puisses-tu...

LE JEUNE FIGARO.

Tu jures ! des imprécations ! Eh ! parlons tranquillement. J'ai sur toi bien de l'avantage : tu ignores qui je suis, et je te connais.

FIGARO

D'aujourd'hui.

LE JEUNE FIGARO.

De long-tems. En veux-tu la preuve ? tu n'a

Digitized by Google

existence que par les bienfaits d'un seigneur ui t'a accueilli ; et pour toute reconnaissance, ı te moques de ton bienfaiteur, tu l'as tou- ırs trompé ; tu lui as joué des tours perfides: ı as été bien amoureux de ta femme, et bien ıloux de ton maître ; tu n'as connu tes parens u'à l'époque de ton mariage ; tu n'as pas ›ng-tems pleuré leur mort : tu as négligé ta ›mme par principes ; sans toi, monsieur le omte eût moins négligé la sienne, et ne s'en ıt point séparé.

FIGARO.

Doucement, doucement, ce portrait n'est as assez ressemblant pour que tu prennes la eine de l'achever... Mais, qui diable es-tu ?

LE JEUNE FIGARO.

Je suis le jeune Figaro, au service de mon- eigneur le comte Almaviva, demeurant au hâteau d'Aguas-Frescas, à trois lieues de ›éville : voilà mon nom, mes qualités, mon ıdresse.

FIGARO.

Tu ferais bien de prendre un autre nom, et le loger ailleurs.

LE JEUNE FIGARO.

Non pas, je veux être près de toi. Si je n'ac- quiers pas la réputation du premier Figaro, je veux au moins en être l'ombre.

Digitized by Google

FIGARO.

Jolie société que j'aurai là. Eh bien! fesons-nous loyalement la guerre. Je t'avertis que la journée n'est pas finie, et que tu pourrais ce soir être obligé de chercher un gîte ailleurs.

LE JEUNE FIGARO.

Oui : je pourrai te dire adieu. Mais c'est toi qui partiras.

FIGARO.

Si par hasard tu étais député par celui-là même qui t'a adressé à *Monseigneur*, ton congé n'en serait que plus sûr. Crois-moi : va-t-en avant qu'on te chasse, on pourrait le faire un peu brutalement.

LE JEUNE FIGARO, lui frappant sur l'épaule.

Figaro, je te conseille de ne pas te charger de cette commission.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

FIGARO.

L'idée qui m'est venue pourrait bien se trouver juste. Tant de détails sur mon compte... cet accord entre lui et nos dames... Cette recommandation, cette lettre... tout cela me paraît suspect. Chérubin, depuis plus de

Digitized by Google

douze ans n'a paru chez nous, mais il peut avoir visité sa marraine, s'être pris de belle passion pour sa fille, et toutes les deux rappelées ici, il nous envoie son valet pour nous intriguer et lui rendre un compte fidèle de ce qui se passe. Cela me paraît vraisemblable... valet de Chérubin... valet d'un autre peut-être... l'amant lui-même déguisé... amant de Mademoiselle... ou amoureux de ma femme... quoi qu'il en dise... Je ne sais plus à quelle idée m'arrêter, mon esprit s'embarrasse, ne sait rien ; je crois voir ; tout m'échappe : des soupçons, point de certitude, une preuve arrive au moment où je doute. La preuve du contraire m'arrête au bout de tout cela, que sais-je? qu'ai-je deviné? qu'ai-je découvert?... Monsieur le Comte ne revient point ? ce serait pourtant le moment. Personne ici qui l'empêche de se placer dans le cabinet... Ce diable de notaire m'impatiente avec sa lenteur... Torribio promène ses espérances dans les allées solitaires du parc... Si ce jeune Figaro pouvait se trahir ! C'est ici qu'ils s'entretiendront, se croyant seuls. C'est d'ici qu'ils sont plus à portée de voir de loin venir ceux qui pourraient les surprendre. Mais ce cabinet qui est là... Arrivez donc, monsieur le Comte, vous me faites mourir.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

FIGARO, LE COMTE.

LE COMTE.

Me voilà, personne ne m'a vu rentrer.

FIGARO.

J'attendais avec impatience.

LE COMTE.

Ce que je vais faire est bien inutile : plus j'y pense...

FIGARO.

Nous pensons bien différemment. Entrez, par grâce.

LE COMTE.

Si tes soupçons...

FIGARO.

Vous me direz tout cela quand vous serez bien sûr que j'ai tort.

LE COMTE, va et revient.

Prends garde à toi.

FIGARO.

Au cabinet.

LE COMTE.

Je ne te pardonnerai de ma vie.

Digitized by Google

FIGARO.

Entrez.

LE COMTE

Croire aussi légèrement.

FIGARO.

Entrez.

LE COMTE.

Nous verrons par quel moyen.

FIGARO.

Entrez : j'entends du bruit.

Le Comte entre précipitamment au cabinet à gauche de l'acteur, Figaro referme la porte et dit en se retournant au moment où Suzanne entre.)

Il était tems.

SCÈNE IX.

SUZANNE, FIGARO.

SUZANNE.

Est-ce que tu m'attendais? je n'ai pu quitter Madame plustôt, je ne te savais pas ici.

FIGARO.

Hé! mais, ne serait-il pas nécessaire que je ne te perdisse pas trop de vue?

Digitized by Google

SUZANNE.

En vérité, là, de bonne foi ; tu te sens un peu de jalousie ?

FIGARO.

Veux-tu que je te donne le bras ? nous irons ensemble joindre monsieur le Comte.

SUZANNE.

Non, Madame ne veut pas sortir, et je reste.

FIGARO.

Décidément ?

SUZANNE.

Oui.

FIGARO.

Et monsieur le Comte qui les attend ?

SUZANNE.

Pour voir toiser des allées, combler des fossés, tracer les détours du jardin à l'anglaise. Tout cela ne sera pas fini aujourd'hui. Nous irons demain.

FIGARO.

Je le dirai donc à Monseigneur, il faut que j'aille plus loin, moi, mais c'est mon chemin : adieu, ma femme.

SUZANNE.

Adieu, Figaro.

Digitized by Google

SCÈNE X.

SUZANNE.

Nous voilà libres. Nous pourrons jaser à notre aise, sans crainte d'être entendus. Un Figaro de moins, et celui qu'il était bon d'écarter; un Figaro qui reste, et c'est le plus gentil.

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, INÈS, SUZANNE.

SUZANNE.

C'est bien, vous sortez de votre chambre au bon moment; monsieur le Comte visite son parc, Figaro s'éloigne du château; D. Alvar n'osera se montrer nous sachant seules ici. O chère liberté! premier des biens! nous en jouissons si peu! Enfin nous voilà tranquilles, nous pouvons parler hardiment.

LA COMTESSE.

Je crains que mon mari ne nous soupçonne d'avoir quelque raison pour ne pas aller le joindre.

SUZANNE.

Bon! Figaro l'avertit que vous n'irez point!

Digitized by Google

que vous renvoyez cette partie à demain. Que pourrait-il conjecturer de ce refus.

LA COMTESSE.

Que sais-je ?

INÈS.

Et... lui... est-il sorti aussi ?

SUZANNE

Qui ! lui ?

INÈS.

Tu ne m'entends pas ?

SUZANNE.

Oh ! oui, je sais ce que vous voulez dire.

INÈS.

Hé bien ?

SUZANNE.

Il est par là qui rôde et cherche le seigneur D. Alvar, votre prétendu.

LA COMTESSE.

Son prétendu !

INÈS.

Pourquoi le cherche-t-il ?

SUZANNE.

Simplement par curiosité.

INÈS.

Je crains...

Digitized by Google

SUZANNE, montrant le jeune Figaro qui entre.

Rassurez-vous.

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, INÈS, SUZANNE, LE JEUNE FIGARO.

LE JEUNE FIGARO.

Je viens de voir ce seigneur-là! je n'ai pas cherché à l'interrompre dans ses douces rêveries; et il ne m'a pas aperçu. Je ne me suis hasardé de rentrer que parce que monsieur le Comte est absent, et que le Figaro vient de passer tout près de moi, n'ayant pas l'air de revenir sitôt.

LA COMTESSE.

Je suis bien impatiente de savoir comment tout ceci se terminera.

LE JEUNE FIGARO.

A notre avantage. Je ne demande à la belle Inès qu'un peu de fermeté, et de chercher dans son cœur le courage qui lui est nécessaire; mais je vous répète que D. Alvar ne sera jamais son époux: j'ai un moyen à opposer qui arrêtera monsieur le Comte; et l'amour obtiendra aujourd'hui ce que la perfidie et la scélératesse se proposent d'enlever.

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LE COMTE.

LE COMTE, sortant brusquement de son cabinet.

Je la punirai la scélératesse !

LE JEUNE FIGARO.

Ah ! ciel !...

LA COMTESSE.

Mon époux !

INÈS.

Mon père !

SUZANNE.

Grand Dieu !

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

Écoutez-moi, monsieur le Comte.

LE COMTE.

Que pourais-je entendre qui vous justifiât

(Figaro entre et saute de joie.)

LA COMTESSE.

Je vous avouerai...

LE COMTE.

Il n'est plus besoin d'aveu, ce que j'ai entendu me suffit. Nous vivrons encore éloigné l'un de l'autre : vous partirez demain.

Digitized by Google

LA COMTESSE, tenant Inès dans ses bras.

Voyez dans quel état....

LE COMTE.

Qu'elle pleure et m'obéisse!

SUZANNE.

C'est cette peste de Figaro.

LE COMTE.

Lui seul ne me trahissait pas.

SCÈNE XIV.

LA COMTESSE, INÈS, SUZANNE, LE JEUNE FIGARO, LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE, à Figaro qu'il aperçoit.

Chasse cet homme, et donne ordre à mes gens qu'on ne le laisse pas approcher du château.

FIGARO.

Fiez-vous à moi.

SUZANNE, bas au jeune Figaro.

Que deviendrons-nous?

LE JEUNE FIGARO, bas à Suzanne.

Ne craignez rien. (*Au Comte.*) Monseigneur.

Digitized by Google

LE COMTE.

Sors de chez moi; sors, ou redoute ma vengeance.

SUZANNE, bas, au jeune Figaro.

Le notaire va venir.

LE JEUNE FIGARO.

(*Bas à Suzanne.*) Je trouverai le moyen de reparaître. (*Au Comte.*) Si vous saviez par quel motif...

LE COMTE, à Figaro.

Et cet amour supposé pour Suzanne, qui favorisait tant ses complots.

SUZANNE, bas au jeune Figaro.

Arriverez-vous assez tôt?

LE JEUNE FIGARO.

(*Bas à Suzanne.*) En moins d'une heure. (*Au Comte.*) Vous serez vengé de celui qui vous trompe.

LE COMTE.

Je devrais me venger à l'instant? sors, misérable.

(Le jeune Figaro sort à gauche de l'acteur.)

FIGARO, le suivant.

Adieu, cadet; c'est moi qui reste.

Digitized by Google

SCÈNE XV.

LA COMTESSE, INÈS, SUZANNE, LE COMTE.

LE COMTE.

Plus de refus, maintenant; plus de délais : je veux être obéi.

INÈS.

Ah! maman, que je suis malheureuse!

LE COMTE.

Je vous ai déclaré mes intentions, Madame; après la signature, je fixerai l'instant de votre départ.

SUZANNE, bas à la Comtesse.

Tout n'est pas désespéré.

SCÈNE XVI.

LA COMTESSE, INÈS, SUZANNE, LE COMTE, FIGARO.

FIGARO.

Je n'ai pas eu la peine de le reconduire bien loin, sitôt à la grille, il est parti comme un trait, et court encore.

Digitized by Google

LE COMTE.

Allez, Madame, vous m'avez entendu.

LA COMTESSE, emmenant Inès.

Vous êtes bien cruel, monsieur le Comte, et bien aveugle.

SUZANNE, à Figaro.

Hum! si je pouvais n'être plus ta femme! (Elle sort.)

FIGARO.

Que le ciel t'entende.

LE COMTE, à Figaro en sortant.

Je te reconnais pour mon digne et zèlé serviteur.

SCÈNE XVII.

FIGARO.

Excellent homme! ah!... on n'en fait plus. Le bon mariage qui va se conclure! la belle dot! le beau, l'utile, le désiré partage!... je vous noterai sur mes tablettes, journée trop tard venue; rien qui nous contrarie à présent!... Si je m'étais endormi, la fortune eût craint de me réveiller; j'ai couru après elle et je la tiens : *audaces fortuna juvat*; voilà ma devise.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO.

Hé bien ! Monseigneur, vous vous êtes convaincu par vous-même. Avais-je tort dans mes soupçons ?

LE COMTE.

J'ai paru trop tôt : on l'aurait peut-être nommé ; et je saurais qui c'est.

FIGARO.

Je ne peux vous le dire, je n'ai que des doutes ; mais qu'importe que nous le connaissions ? vous ne le craignez plus. J'ai exactement suivi vos ordres. S'il tentait d'approcher...

LE COMTE.

J'y compte, et pour ne plus avoir de précaution à prendre, il faut faire le mariage de D. Alvar, sans perdre de tems. Ce scélérat que je viens de chasser, n'a sans doute pas averti le notaire.

Digitized by Google

FIGARO.

Je viens d'y envoyer un autre domestique qui nous l'amènera. Ce notaire n'a peut-être pas toute l'activité de son prédécesseur.

LE COMTE.

Je suis fâché qu'il ait cédé sa charge : je le regrette, c'était un honnête homme.

FIGARO.

Celui-ci ne l'est pas moins, puisque l'autre vous a assuré que vous pouviez lui donner votre confiance.

LE COMTE.

A la bonne heure, mais je voudrais qu'il se hâtât. Je vais chercher D. Alvar, qui n'ose se présenter seul. Si tu voyais arriver...

FIGARO.

Je ne perdrai pas de tems, j'irai vous avertir ; comptez sur mon zèle. (*Le Comte sort.*

SCÈNE II.

FIGARO.

Allons, allons, tout va bien. Nous touchons à l'instant où les signatures vont se donner. J'ai déjà celle qui m'était nécessaire. (*Il tire un papier de sa poche.*) Bonne précaution, mais inutile si le mariage n'avait pas lieu. Ce

Digitized by Google

papier, dans ce cas, ne serait qu'un chiffon. *Il le remet dans sa poche.*) De quoi vais-je m'occuper? Si j'avais quelque chose à craindre... Plaçons la compagnie. (*Il avance la table et un fauteuil.*) Mon cher garde-note, vous serez là. Madame la Comtesse aura la complaisance de se tenir ici : un fauteuil pour elle. Vous, la jeune mariée, vous vous tiendrez sur celui-ci, vous pleurerez dans les bras de la maman, tandis que, du coin de l'œil, vous lorgnerez le futur; mon aimable Suzanne enragera dans ce coin, debout. Monseigneur, à côté du notaire : je veux, j'ordonne... je crois l'entendre. D. Alvar, plus près de moi; j'aurai la moitié de ses réponses à lui dicter. Un demi-fripon est maladroit à se donner l'air et le ton d'un honnête homme; mais me voilà, moi, oui, c'est ma place, d'un coup-d'œil je l'affermis.

SCÈNE III.

LE NOTAIRE, FIGARO.

FIGARO.

Que demandez-vous?

LE NOTAIRE.

Mandé par Monseigneur pour un contrat de mariage...

Digitized by Google

FIGARO.

Vivat! voilà le notaire arrivé! Je cours le avertir, reposez-vous. Si vous avez quelque chose à écrire auparavant, voilà tout ce qu'il vous faut.

LE NOTAIRE.

J'ai déjà préparé... (*Montrant un papier.*) Pardevant... et les noms en blancs, les articles me seront donnés.

FIGARO.

Vous n'attendrez pas long-*tems*, *ne vous* éloignez pas d'ici. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE IV.

LE NOTAIRE, PÉDRO.

PÉDRO, à Figaro qui sort.

Seigneur Figaro... il s'en va bien précipitamment, à quelqu'affaire, sans doute.

LE NOTAIRE.

Il ne sera pas long-tems absent.

PÉDRO.

Je vous remercie : je vais l'attendre. (*Il s'assied et tire son manuscrit.*) Mon ouvrage s'avance... me voilà encore au dénoûment, au moment du mariage. Voyons si les signatures seront renvoyées une seconde fois.

Digitized by Google

LE NOTAIRE.

Les signatures! est-ce que vous êtes ici pour le mariage.

PÉDRO.

Vous savez bien que toutes les intrigues finissent par un dénoûment de cette espèce.

LE NOTAIRE.

Et c'est vous qui en êtes chargé?

PÉDRO.

Oui.

LE NOTAIRE.

Ah! ah!

PÉDRO.

C'est à Figaro que je le dois.

LE NOTAIRE.

Je suis ici pour le même objet.

PÉDRO.

Pour le même objet! vous vous êtes donc adressé?...

LE NOTAIRE.

On est venu me chercher.

PÉDRO.

Qui donc?

LE NOTAIRE.

Un nommé Figaro.

Digitized by Google

PÉDRO.

Ah! ah! que vous a-t-il dit de la demoiselle? (*A part.*) Éclaircissons cela.

LE NOTAIRE.

Qu'elle était fort jeune et fort jolie.

PÉDRO.

De l'âge à-peu-près?

LE NOTAIRE.

De quinze ans.

PÉDRO.

(*A part.*) C'est cela. (*Haut.*) Bien éprise du futur époux.

LE NOTAIRE.

Au contraire; s'il faut en croire...

PÉDRO.

Serait-ce le père qui voudrait la contraindre!

LE NOTAIRE.

C'est le père qui veut ce mariage, et l'amant est à peine connu.

PÉDRO.

(*A part.*) Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. (*Haut.*) Ce Figaro! je suis venu moi-même le prier de me donner cet ouvrage à faire. Il y consent : il me le donne;

Digitized by Google

et dans le même instant il va en charger un autre que moi! Ce procédé me pique; mais, quel que soit votre talent, je continuerai, et nous verrons qui des deux aura mieux suivi ses intentions.

LE NOTAIRE.

Il ne faut pas vous fâcher pour cela. Je ne dispute ni votre talent ni le droit que vous avez de terminer ce mariage, puisque vous êtes venu le solliciter. Le prix de cette démarche vous est dû. (*A part.*) C'est le tabellion du village. (*Haut.*) Adieu, je vous cède la place, vous voyez que vous n'avez pas affaire à un concurrent avec qui il soit bien difficile de s'arranger.

(Il sort.)

SCÈNE V.

PÉDRO.

Passe, passe pour cela : mais le seigneur Figaro n'en a pas moins de tort d'avoir donné le même sujet à deux auteurs. Je brûlerais ce manuscrit si l'ouvrage n'était pas si avancé; ne témoignons pas cependant trop d'humeur, j'ai besoin de quelque scène qui anime mon dénoûment.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

PÉDRO, LE COMTE, ALVAR.

LE COMTE.

Rassurez-vous, D. Alvar; ma volonté est une loi à laquelle il faut que chacun ici se soumette.

D. ALVAR.

Je ne devrai qu'à cette obéissance ce que j'espère mériter un jour par mes soins.

LE COMTE.

Je vous ai choisi pour mon gendre : le notaire est arrivé; il nous attend, et les refus, j'en suis sûr, ne seront pas bien difficiles à vaincre. (*Apercevant Pédro.*) Ah! c'est peut-être... est-ce vous qui attendiez ici?

PÉDRO.

Oui, Monseigneur, pardon si j'ai pris la liberté...

LE COMTE.

Je vous attendais avec impatience.

PÉDRO.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

LE COMTE.

Figaro vient de m'avertir...

Digitized by Google

PÉDRO.

Est-ce que Monseigneur daignerait agréer ion ouvrage et mes soins.

LE COMTE.

Si je daignerai l'agréer! c'est un vrai service ue vous me rendez.

PÉDRO.

Votre protection...

LE COMTE.

C'est la première fois que vous travaillez pour moi, mais je suis charmé de vous connaître, et je vous emploierai toujours avec plaisir.

PÉDRO.

Monseigneur... vous me rendez confus. (*A part.*) Je lui dédierai ma pièce. Figaro n'a plus tort avec moi.

LE COMTE, à D. Alvar.

Les articles. (*A Pédro.*) Je vous dirai quelles sont mes intentions.

PÉDRO.

Je me ferai un devoir de suivre exactement ce que monseigneur voudra bien me prescrire : ses lumières...

LE COMTE.

Je ne vous dicterai rien qui ne soit juste et raisonnable.

Digitized by Google

PÉDRO.

Je n'en doute pas : voulez-vous, Monseigneur, jeter les yeux sur ce que j'ai déjà fait.

LE COMTE.

Le commencement est, je pense, dans la forme ordinaire.

PÉDRO.

Oui, mais je serai charmé de recevoir vos avis, si vous trouvez par hasard...

LE COMTE.

Ah! c'est trop de modestie.

PÉDRO.

Il y a assez de différence dans les caractères, pour que l'ensemble soit piqnant. La fille est timide et ingénue. La mère bonne et docile, le père a tout l'entêtement d'un homme borné, séduit par un fripon.

LE COMTE.

Comment?

PÉDRO.

C'est un grand seigneur qui a peu de génie, et qui, sans s'en apercevoir, est le jouet de tous ceux qui l'entourent.

LE COMTE.

Que dites-vous? de qui parlez-vous?

Digitized by Google

PÉDRO

Je parle de ce père qui veut sacrifier sa le, en la mariant à un aventurier.

D. ALVAR.

Cette insolence mériterait...

PÉDRO.

Non pas, il ne faut pas l'accuser d'insonce. Cet amant est au contraire souple, mpant; il cherche à excroquer une dot, et ut, par ce moyen, se tirer de la misère qui poursuit.

D. ALVAR, au Comte.

Cet homme a perdu la cervelle. Pourriez-ous ajouter foi...

LE COMTE.

Fi! quelle idée! (*A Pédro.*) Mais c'est une npudence dont rien n'approche.

PÉDRO.

Je conviens que ce personnage est un scérat...

D. ALVAR.

Ah! ç'en est trop, monsieur le Comte, engez-moi de cet homme.

PÉDRO, surpris.

De quel homme?

Digitized by Google

LE COMTE.

De toi, faquin, je te ferai périr sous le bâton.

PÉDRO, effrayé.

Monseigneur..... Monseigneur, ai-je vous offenser ?

LE COMTE.

Il est fou ! il l'est sur ma parole.

PÉDRO.

Vous n'approuvez pas le sujet *que je traite* : ce que j'ai dit n'est pas de moi. *Tout cela* m'a été fourni : c'est de Figaro que je le tiens.

D. ALVAR, à part.

Ah ! grand Dieu ! je suis trahi.

LE COMTE.

Quoi !... Figaro...

PÉDRO.

Oui, Monseigneur; je n'ai parlé que d'après lui.

LE COMTE.

C'est lui qui vous a dit...

PÉDRO.

Tout ce que vous venez d'entendre.

LE COMTE, à D. Alvar.

Ce malheureux, en m'aidant à décou-

Digitized by Google

out ce qui se tramait contre vous, voulait voir seul le plaisir de vous perdre.

D. ALVAR.

Quel monstre !

PÉDRO, à part.

Qu'est-ce donc qu'ils disent ?

LE COMTE.

Allez, allez, mais restez au château ; là, e vous rappellerai, je veux voir si Figaro osera vous démentir.

PÉDRO, saluant.

Monseigneur... (*A part.*) Je ne comprends rien à tout cela, moi. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE, D. ALVAR.

D. ALVAR.

Je ne peux concevoir par quelle raison Figaro veut me noircir dans votre esprit, et rompre mon mariage.

LE COMTE.

A-t-on jamais pu deviner ce qui le fait agir ? J'ai chassé l'autre Figaro parce qu'il vous était contraire. C'est celui-ci qui m'a donné les

Digitized by Google

moyens de le convaincre : qui sait s'il ne l'avait pas aposté lui-même. Le notaire est de leur parti : ma tête se perd dans toutes ces conjectures ; mais je m'en vengerai.

D. ALVAR.

Je serais bien malheureux s'il vous restait quelque doute sur l'honnêteté de mes démarches.

LE COMTE.

Ai-je donc perdu le sens ? ne vois-je pas que l'on conspire contre vous ? Puis-je me méprendre à la conduite de ce fourbe ? Je vous reste, je vous soutiens, soyez tranquille!

D. ALVAR.

Que dites-vous de cette joie avec laquelle il nous a annoncé l'arrivée du notaire ?

LE COMTE.

Je dis... je dis que je suis indigné, et que ma colère lui sera funeste.

D. ALVAR.

Le voilà.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

LE COMTE, FIGARO, D. ALVAR.

FIGARO, accourant.

Monseigneur, faut-il avertir madame la Comtesse ; mademoiselle Inès ! me voilà prêt à vous servir le plus promptement... et le notaire ?

LE COMTE, le prenant au collet.

Je te tiens donc, impudent laquais : tu verras si je sais punir un scélérat comme toi.

FIGARO.

Qu'est-ce que cela signifie ?

LE COMTE.

Tu feins d'ignorer... tes infâmes manœuvres sont découvertes, tu n'échapperas pas à ma vengeance.

FIGARO.

Hé ! qu'ai-je donc fait ?

LE COMTE.

Ce que tu as fait, misérable ! va, va, je ne serai plus ton jouet, je rassemblerai toutes les perfidies dont tu es coupable envers moi depuis seize ans, et les punirai toutes à-la-fois.

Digitized by Google

FIGARO.

Y a-t-il encore du jeune Figaro là-dedans?

LE COMTE.

Son air étonné, son sang-froid augmentent ma fureur.

FIGARO, à part à D. Alvar.

Expliquez-moi donc cela, vous, la tête lui a tourné.

D. ALVAR.

Imposteur abominable.

FIGARO.

A l'autre!

D. ALVAR.

Traître!

FIGARO.

Hé! quel diable de langage!

D. ALVAR.

Avec l'air de me servir, tu as voulu me perdre entièrement.

FIGARO.

J'ai voulu vous perdre!

D. ALVAR.

Si monsieur le Comte pouvait te pardonner, je saurais te punir moi-même.

Digitized by Google

FIGARO.

Nous ne nous entendons pas, Messieurs, je vous salue.

LE COMTE.

Arrête ne pense pas fuir. (*A D. Alvar.*) Croyez-vous que je sois assez faible pour lui pardonner? non, non.

FIGARO.

A votre aise; mais que je sache au moins...

LE COMTE.

Ton avis est donc que je suis un imbécile entêté?

FIGARO.

Ah! ah!

LE COMTE.

Que je veux forcer ma fille à un mariage qui nous déshonore?

FIGARO.

Comment donc!..

LE COMTE.

Que je suis le jouet d'un fripon?

FIGARO, bas à D. Alvar.

Où peut-il en avoir tant appris?

D. ALVAR.

Je n'ai donc paru ici que pour excroquer une dot?

Digitized by Google

FIGARO.

Ah! ah!

D. ALVAR.

Je suis un aventurier?

FIGARO, à part.

Tout est découvert.

D. ALVAR.

Souple, rampant et sans fortune?

FIGARO, à part.

Je ne m'attendais pas à celui-là.

LE COMTE.

Tu te tais maintenant, tu es confondu.

FIGARO.

Non, mais bien surpris.

D. ALVAR.

As-tu cru que monsieur le Comte, que je révère et que tu outrages, ne se vengerait pas de ton insolence?

LE COMTE.

As-tu pensé que le seigneur D. Alvar, que j'estime, que j'aime, qui va être mon gendre, ne s'unirait pas à moi pour te punir.

FIGARO, à part.

L'un sait tout! l'autre est connu; et ils sont d'accord.

Digitized by Google

D. ALVAR.

Parle ! réponds.

FIGARO, à part.

Il y a quelque génie espiègle qui plane sur cette maison, et s'amuse de ces gens-là.

LE COMTE.

Mais, parle-donc.

FIGARO.

Que puis-je vous dire ? Je tombe de mon haut, d'où tenez-vous ?...

LE COMTE.

D'où ? et le notaire que tu as séduit ?

FIGARO.

Le notaire !

D. ALVAR.

Oui ; par la bouche de qui tu as voulu faire parvenir toutes tes impostures.

LE COMTE.

Qui nous attendait ici pour cela.

D. ALVAR.

Et qui a avoué ne parler que d'après toi.

FIGARO.

Le notaire ! que je séduis ! qui parle d'après moi ! je ne le connaissais point : je ne l'ai vu qu'un instant, et j'ai couru vous avertir.

Digitized by Google

LE COMTE.

Voyons si ton audace ira jusqu'à le démentir lui-même. (*Il appelle.*) Holà ! quelqu'un !

FIGARO, bas à D. Alvar.

Vous êtes-vous confié à quelqu'autre qu'à moi ?

D. ALVAR, bas à Figaro.

Non, et c'est toi que j'aurais dû craindre le plus.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monseigneur a-t-il appelé ?

LE COMTE.

N'y a-t-il pas là quelqu'un qui attend ?

LE DOMESTIQUE.

Un Monsieur qui a du papier à la main, et qui parle haut en fesant de grands gestes.

LE COMTE.

Il sort d'ici ?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a qu'un moment.

Digitized by Google

LE COMTE.

Fais-le revenir, et tout de suite.

(Le domestique sort.)

SCÈNE X.

LE COMTE, D. ALVAR, FIGARO.

LE COMTE.

Je suis curieux de voir comment tu soutiendras ton mensonge.

D. ALVAR.

Tes impostures.

FIGARO.

J'attends, pour vous répondre, le notaire aux grands gestes.

D. ALVAR.

Je ne t'aurais jamais cru capable de cette noirceur.

SCÈNE XI.

LE COMTE, PÉDRO, D. ALVAR, FIGARO.

PÉDRO.

Je me rends aux ordres de Monseigneur.

Digitized by Google

LE COMTE.

Le voilà, bon, approchez.

FIGARO, voyant Pédro.

Quoi! c'est....

LE COMTE.

Oui, c'est lui-même.

FIGARO.

C'est là le notaire? hé! vous vous moquez tous de moi. C'est un diable d'auteur qui me fait enrager.

LE COMTE.

Comment! un auteur!

PÉDRO.

Qui n'ose plus vous offrir une pièce que vous avez désapprouvée.

LE COMTE.

Une pièce! un auteur!.. que venez-vous faire ici?

PÉDRO.

Consulter le seigneur Figaro.

LE COMTE.

Sur quoi?

PÉDRO.

Sur le dénoûment de mon ouvrage.

Digitized by Google

LE COMTE.

Quel ouvrage?

PÉDRO.

Une comédie dont il m'a fourni le sujet.

LE COMTE.

Et c'est dans cette comédie qu'il est question de ce père, de cet enfant dont vous nous avez parlé?

PÉDRO.

Oui, Monseigneur.

FIGARO.

Monsieur l'auteur m'a valu une suite d'épithètes et de traitemens bien doux, dont je devrais lui faire part.

LE COMTE.

Qui jamais aurait pensé?....

PÉDRO.

Monseigneur est-il d'avis que je continue?

LE COMTE.

Faites votre pièce; faites-là: me voilà tranquille.

(Il fait quelques pas pour sortir et remonte la scène.)

D. ALVAR.

(*A part.*) Et moi je ne le suis pas; ce rapport.... (*Bas à Figaro.*) Fourbe, tu me trahis.

Digitized by Google

FIGARO.

Comment donc ?

D. ALVAR.

Cette comédie.... mais c'est notre intrigue

FIGARO.

Je le sais.

LE COMTE, revenant.

(*A Figaro.*) J'ai pourtant quelque inquiétude, tu m'as annoncé que le notaire....

FIGARO, à l'auteur.

Je le quittais, il était là.

PÉDRO.

J'ai paru quand vous sortiez.

FIGARO.

Vous devez l'avoir vu ?

PÉDRO.

Je n'ai vu qu'un auteur à qui vous aviez donné le même sujet qu'à moi.

FIGARO.

Que le diable t'emporte. Et qu'est-il devenu ?

PÉDRO.

Il est sorti piqué, disant que puisque nous étions tous les deux ici pour la même affaire, il me cédait la place.

Digitized by Google

LE COMTE.

Il est parti ?

PÉDRO.

Oui, Monseigneur.

LE COMTE.

Il semble que tout soit déchaîné contre ce mariage.

FIGARO.

Il prend le notaire pour un auteur.

LE COMTE.

L'autre prend celui-ci pour un notaire, et le contrat ne se fait pas.

FIGARO.

Il faut faire courir après lui.

(Le Comte remonte la scène et s'éloigne.)

D. ALVAR.

Tu as donc dévoilé notre intrigue à cet homme.

FIGARO.

Eh! non, sous des noms supposés, il croit que c'est une intrigue de pure invention.

D. ALVAR.

Mais cependant.....

FIGARO.

Ne craignez rien.

Digitized by Google

D. ALVAR.

Mais si cette pièce...

FIGARO.

Elle ne verra pas le jour, ou sera bientôt oubliée; cet auteur n'est le protégé de personne.

LE COMTE, à la cantonnade.

A toute bride, et ne perds pas de tems, entends-tu ?

PÉDRO.

Monseigneur, pardonnez-moi une erreur qui a fait partir votre notaire; et pour mettre le comble à vos bontés, daignez agréer que votre nom soutienne mon ouvrage.

LE COMTE.

Si cela peut vous être utile, je le veux bien.

FIGARO, à part.

Il ne lui manquait plus que de protéger cette pièce. Eh ! voilà le notaire.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

LE NOTAIRE, LE COMTE, D. ALVAR, FIGARO, PÉDRO.

LE COMTE.

On disait que vous étiez parti ?

LE NOTAIRE.

Je l'étais en effet ; on m'a invité à revenir.

LE COMTE.

Qui ?

LE NOTAIRE.

Le même Figaro qui m'était venu chercher.

FIGARO.

Il rode encore sur les environs.

LE COMTE.

Mais, comment se fait-il que lui-même me renvoie le notaire ?

FIGARO.

Ce jeune Figaro est inconcevable. Il n'approchera pas d'ici : voilà ce qu'il y a de sûr.

PÉDRO, à Figaro.

Quand vous serez plus libre, je viendrai vous prier...

Digitized by Google

FIGARO.

Oui, oui, dans un autre moment.

(Pédro sort.)

LE NOTAIRE.

Monsieur renonce donc?...

LE COMTE.

Vous avez pris le change, ce n'est pas un notaire.

LE NOTAIRE.

Ah! c'est différent.

LE COMTE.

Dressons notre contrat. (*A Figaro.*) Va chercher la Comtesse et ma fille.

FIGARO.

J'y cours.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

LE NOTAIRE, LE COMTE, D. ALVAR.

LE COMTE, à D. Alvar.

Je respire à la fin, et vous allez être satisfait. Je vous prouverai l'amitié que j'ai pour vous.

Digitized by Google

D. ALVAR.

Je suis trop persuadé que ma recherche n'est point agréable pour ne pas craindre encore...

LE COMTE.

Vous êtes bien timide, vous verrez que dans peu tout le monde sera d'accord. Ma volonté décidera.

D. ALVAR.

Je n'ai qu'elle pour me soutenir.

SCÈNE XIV.

SUZANNE, INÈS, LA COMTESSE, LE NOTAIRE, LE COMTE, D. ALVAR, FIGARO.

SUZANNE, apercevant D. Alvar et le notaire.

Ah! je vois pourquoi l'on nous a fait appeler. (*A Figaro.*) Tu t'es chargé avec plaisir de cette commission?

LE COMTE, à la Comtesse.

Madame, voilà mon notaire, et vous savez ce qui l'amène ici.

LA COMTESSE.

Un moment, s'il vous plaît monsieur le Comte, souffrez que je m'adresse à D. Alvar.

Digitized by Google

(*A D. Alvar.*) Je n'ai nul doute sur votre honnêteté, je veux vous croire digne de ma fille, vous ne négligerez rien pour son bonheur, j'en suis sûre; mais sa répugnance pour ce mariage prouve trop que son cœur s'y refuse; avec de tels sentimens pourrait-elle vous plaire, et pourriez-vous espérer d'être heureux vous-même?

D. ALVAR.

Si les soins les plus tendres et les plus constans peuvent enfin obtenir quelque retour, j'ai droit de l'attendre, ses vertus et mon amour me rassurent.

LA COMTESSE.

Puisque la raison que je vous ai donnée ne suffit pas, il vous en faut une qui suffira sans doute pour arrêter vos poursuites. Sachez qu'elle aime un autre que vous; que j'autorise son inclination; et qu'après vous avoir donné sa main, elle vous rendrait, malgré elle, témoin de ses regrets; que ni vos soins, ni votre amour ne pourraient diminuer.

LE COMTE.

Je vois que Suzanne vous a donné son courage. C'est moi qui réponds à cette raison que vous croyez sans réplique; et voici ce que j'y oppose: j'ai choisi D. Alvar, pour l'époux de ma fille, et je veux être obéi.

Digitized by Google

D. ALVAR.

Monsieur le Comte, des refus si constans loivent m'ôter l'espoir...

INÈS.

Ah ! parlez pour moi, seigneur D. Alvar, nontrez-vous généreux ; que je vous devrai le reconnaissance, si vous daignez renoncer moi, si vous pouvez obtenir de mon père u'il me pardonne.

D. ALVAR.

Il suffit de vous voir un instant, Mademoiselle, pour sentir qu'il est impossible de renoncer à vous.

INÈS.

Mon père...

LE COMTE.

Je n'écoute plus rien. (*Au notaire.*) Approchez, Monsieur voilà une table, une écritoire, et terminons tous ces débats.

LA COMTESSE, bas à Suzanne.

L'heure se passe.

SUZANNE, bas à la Comtesse.

Tant mieux, il ne tardera pas.

Ils se trouvent placés comme Figaro l'a indiqué à la seconde scène. La Comtesse et Inès s'asseyent.)

INÈS.

Maman, qui me consolera.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Chère enfant ?

SUZANNE, de loin à Figaro.

Tu triomphes ! ah ! scélérat !

FIGARO.

Les voilà justement, je me suis figuré ce tableau.

LE NOTAIRE.

Par-devant...

LE COMTE, tenant D. Alvar par la main.

Vous tremblez.

LE NOTAIRE.

Par-devant... etc. etc. furent présens... les noms des futurs époux !

LE COMTE.

Le seigneur D. Alvar.

LE NOTAIRE.

(*En écrivant il répète.*) D. Alvar... Point d'autres noms ? et vos qualités, vos titres ?

Digitized by Google

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, CHÉRUBIN, en unifome; il se place entre le notaire et le Comte.

CHÉRUBIN, dicte au notaire.

Torribio, ci-devant laquais du colonel Chérubin.

D. ALVAR, le reconnaissant, se couvre le visage de ses mains.

Grand dieu!

FIGARO.

Tout est perdu!

LE COMTE.

Quelle horreur!

LA COMTESSE.

Monsieur le Comte.

INÈS.

Mon père!

SUZANNE.

Ah! voilà qui nous sauve!

CHÉRUBIN.

Vous voyez Monseigneur, le jeune Figaro, dont vous aviez aujourd'hui accepté le service: c'est Chérubin lui-même. L'amour m'avait conduit ici; c'est l'amour qui m'y ramène,

Digitized by Google

et l'espoir d'obtenir votre aveu en démasquant le fourbe qui voulait vous surprendre.

LE COMTE.

Mais comment se peut-il que D. Alvar ?...

CHÉRUBIN.

Dom Alvar ? lui !

D. ALVAR.

Ce nom est le mien, monsieur le Comte en a les preuves, mais je n'en suis pas moins coupable ; rien ne me justifie, j'en ai imposé à tout le reste. Je n'implore pas *mon pardon* ; mais vengez-vous du scélérat (*Montrant Figaro.*) qui me traçait ma conduite et m'assurait le succès de mon audace.

FIGARO.

Croira-t-on ?...

LE COMTE.

Paix...

CHÉRUBIN.

Allez, D. Alvar, rendez-vous digne du nom que vous portez : profitez de vos remords ; peut-être un jour pourrai-je vous être utile ?

D. ALVAR, au Comte.

Monsieur, vous avez vu ma confusion : n'oubliez pas mon repentir. Je sors pénétré

Digitized by Google

de vos bontés et je vais employer ma vie à réparer mes torts.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, excepté, D. ALVAR.

LE COMTE.

Tout ceci me paraît un songe. Ah! mon ami, il n'est qu'un moyen de reconnaître ce service.

CHÉRUBIN, montrant Inès.

Monseigneur...

LE COMTE.

C'est ce que je voulais dire : tu as fait revenir le notaire ; il ne nous sera pas inutile : tu m'entends ? allons, et je ferai le bonheur de tous ceux qui m'intéressent. (*Il passe entre Inès et la Comtesse.*)

INÈS.

Ah! mon père!

LA COMTESSE.

Que vous me donnez de joie!

LE COMTE.

Vous me pardonnez.

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Pas d'autre réponse que celle-là.

(Elle l'embrasse. Inès l'embrasse en même tems.)

LE COMTE, à Figaro.

Tu as assez de mes bienfaits pour ne pas craindre la misère : va vivre loin de moi, va porter ailleurs tes indignes manœuvres, monstre que je devrais punir...

SUZANNE.

Monseigneur....

LE COMTE.

Tu souffres, viens, Suzanne ; allons mes enfans. (*Au notaire.*) Suivez-nous, Monsieur.

(Ils sortent.)

SCÈNE XVII.

FIGARO.

Il ne me reste de toute cette intrigue que ce papier signé D. Alvar... et voilà le cas que j'en fais. (*Il le déchire.*) Ce Chérubin maudit ! cet animal de Torribio, qui n'a pas su l'apercevoir, le reconnaître.

Digitized by Google

SCÈNE XVIII.

FIGARO, PÉDRO.

PÉDRO.

Tout le monde vient de sortir : vous êtes libre, et...

FIGARO, l'interrompant avec emportement.

Ah ! le mariage est la dot sont au diable. L'amant déguisé triomphe : les deux intrigans sont chassés, l'un est déjà parti, et l'autre s'en va. Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

PÉDRO.

Ce dénouement est tout simple : il est naturel, voilà ma dernière scène. (*Traçant de la main sur son manuscrit.*) Ici on salue, le parterre applaudit... peut-être, et la toile tombe.

FIN DES DEUX FIGARO.

Digitized by Google

TABLE.

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME

Pages.

Le couvent, comédie en un acte par Laujon. 1
Notice, sur Cailhava. 73
Le tuteur dupé, comédie en cinq actes par Cailhava. 79
Les Ménechmes grecs, comédie en cinq actes par Cailhava. 195
Notice sur Martelly. 205
Les deux Figaro, comédie en cinq actes par Martelly. 309

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

CANCELLED

JUL 23 '55 H

FEB 23 '56 H

S1160 S

Digitized by Google

Digitized by Google